



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

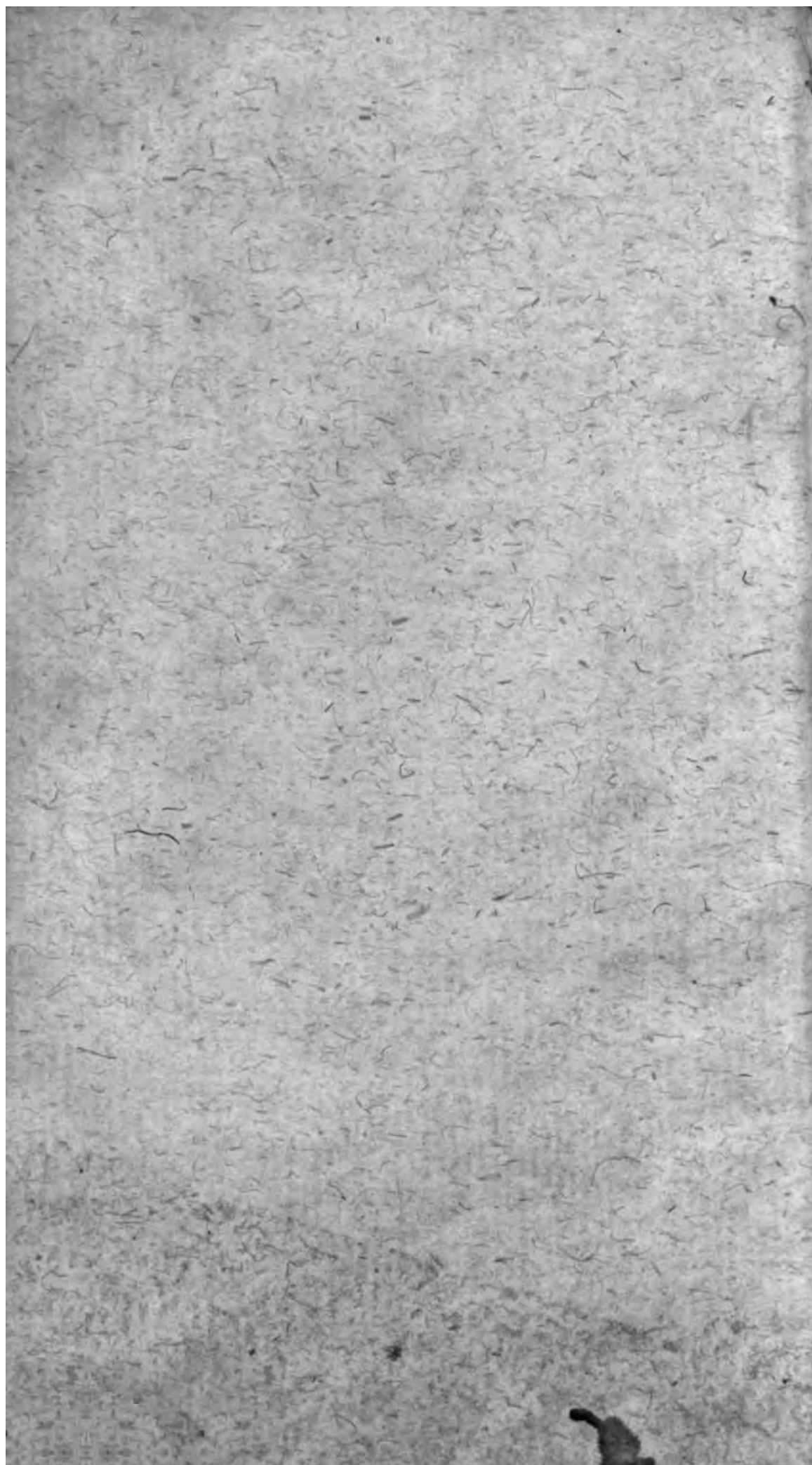


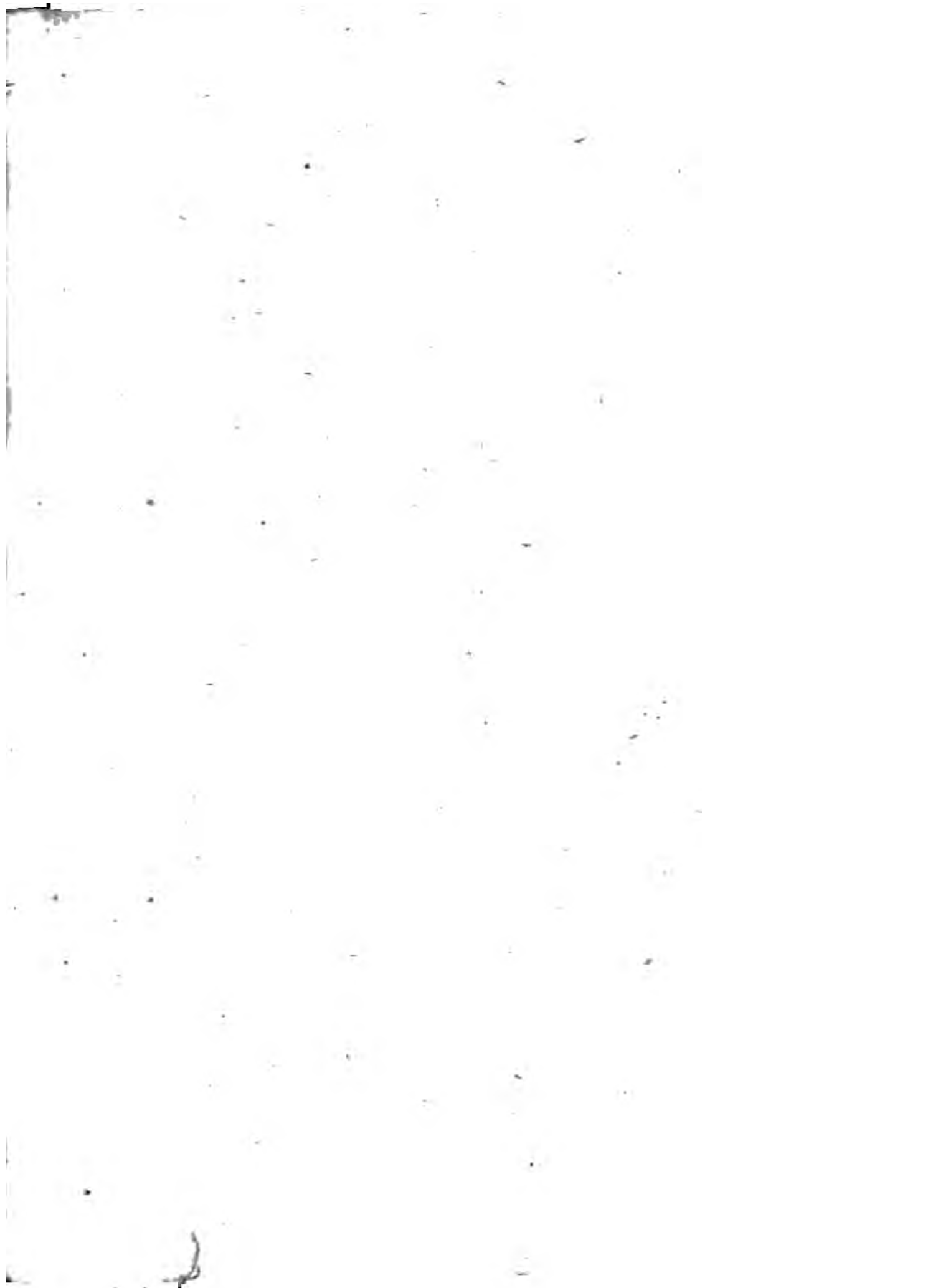














Handwritten text, possibly a title or header, oriented vertically on the left side of the page.

Main body of handwritten text, appearing as a list or series of entries, oriented vertically. The text is very faint and difficult to read.





PIECES DE  
THEATRE  
R. SCARRON



**OEUVRES**  
DE MONSIEUR  
**SCARRON.**

NOUVELLE EDITION,  
Revue, corrigée, & augmentée de  
quantité de Pièces omises dans les  
Editions précédentes.

**TOME SEPTIEME,**

Qui contient

Les COMEDIES, II. Partie, favoir:

JODELET, OU LE MAITRE VALET.

DOM JAPHET D'ARMENIE.

LA FAUSSE APPARENCE.

LE PRINCE CORSAIRE.

FRAGMENS DE DIVERSES COMEDIES.



A AMSTERDAM,  
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCLXXVII.



# JODELET

OU LE

MAITRE VALET.

*COMEDIE,*

Par Mr. SCARRON.

WILLIAM

1877

WILLIAM

1877

WILLIAM



A MONSIEUR

LE

COMMANDEUR

DE

SOUVERÉ.



MONSIEUR,

*Il faudroit que je fusse aussi ingrat que malade, si je ne vous dediois pas ma Comédie ; Et aussi fou qu'ingrat, si je prétendois en vous la dédiant me dégager assez envers vous des obligations que je vous ai. Je vous paye seulement une petite partie d'une dette dont je ne me pourrai jamais acquitter, ou plutôt je vous donne une chose en laquelle vous avez déjà grande part, puis que je n'ai pu faire ma Comédie, que lors que mes maux m'ont donné quelque relâche ; Et*

A 2

que



que c'est vous qui me les avez rendus plus supportables qu'ils n'étoient ; en me faisant toujours l'honneur de m'aimer tout malheureux que je suis ; & ce bonheur-là dont je ne puis trouver en moi la cause , mais seulement en votre générosité , me console si bien , que j'ose quelquefois me vanter de vire la plume à la main contre les plus enjouez & les plus heureux. Je ne doute point que quelques-uns ne disent que ma Comédie n'est qu'une farce , & si je me vante de l'avoir faite en trois semaines , qu'il ne se puisse trouver quelque homme triste , qui me vienne rompre dans la visiere , en me disant que j'ai écrit bien des sottises en peu de tems ; Mais vous voulez bien , MONSIEUR , que je me serve de votre nom pour le confondre , & que je lui dise , que vous n'êtes pas de ceux qui rient d'une chose froide , ou qui se laissent emporter au rire des autres , & cependant qu'elle vous a plu : A vous , dont l'esprit & la conduite ont paru avec éclat dans quatre ou cinq Cours les plus renommées & les plus délicates de l'Europe. Je voudrois bien aussi parler de votre courage , que vous avez exercé si dignement dans la France , dans l'Italie , & dans les Mers du Levant. Mais l'Histoire de notre tems ne s'en taira pas ; & certes elle vous fera grande injustice si toutes les fois qu'elle parlera de

VOUS,

E P I T R E. 5

*vous, elle ne le fait avec éloge, & si elle épargne rien du lustre qu'elle a accoutumé de donner aux belles actions, toutes les fois qu'elle parlera des vôtres, on nommera les lieux où vous les aurez faites. Je ne vous amuserai pas davantage avec mon Epître Liminaire, les meilleures de ce genre-là sont les plus courtes, parce qu'elles importunent le moins: Je la finirai donc comme on finit toutes les autres, en vous assurant que je suis de toute mon ame,*

**MONSIEUR,**

Votre très-humble, très-obéissant,  
& très-obligé serviteur,

**SCARRON.**

## **PERSONNAGES.**

**DOM JUAN**, d'Alvarade.

**DOM LOUIS**, de Rochas.

**DOM FERNAND**, de Rochas.

**ISABELLE**, de Rochas.

**LUCRECE**, d'Alvarade.

**JODELET**, valet de **DOM JUAN** d'Alvarade.

**ETIENNE**, valet de **DOM LOUIS** de Rochas.

**BEATRIS**, servante d'Isabelle.

*La Scene est à Madrid.*



**J O D E L E T,**  
OU LE  
**MAITRE VALET,**  
*COMEDIE.*

---

**A C T E I.**  
**SCENE PREMIERE.**

**JODELET, DOM JUAN.**

**J O D E L E T.**

**O**UI, je n'en doute plus, ou bien vous  
êtes fou,  
Ou le Diable d'enfer qui vous casse le cou,  
A depuis peu chez vous élu son domicile :  
Arriver à telle heure en une telle Ville,  
Courir toute la nuit sans boire ni manger,  
Menacer son Valet & le faire enrager!

**D O M J U A N.**

Taisez-vous, maître sot. Cette rue où nous  
sommes

**S'JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Est celle que je cherche.

**J O D E L E T.**

O le plus fou des hommes!  
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné,  
Aller voir Dom Fernand?

**D O M J U A N.**

Oui, tu l'as deviné,  
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

**J O D E L E T.**

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,  
Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

**D O M J U A N.**

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller.  
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te  
tuë,

Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue,  
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,  
Le dussai-je chercher jusques au point du  
jour.

**J O D E L E T.**

Ressouviens toi, mortel, qu'il est tantôt une  
heure,

Que l'on n'ouvrira point où Dom Fernand de-  
meure,

Que nous sommes partis ce matin de Burgos,  
Que tantôt sur Mulets, & tantôt sur Chevaux,  
Nous avons vous & moi, grace à votre Hyme-  
née,

Couru comme deux foux le long de la journée,  
Et que toute la nuit faire le Chat-huan  
Est très-grande folie au Seigneur Dom Juan.

**D O M J U A N.**

Ressouviens-toi, mortel, que n'aimer que sa  
gueule,

Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule,  
Est être pis que bête; & donc, ô Jodelet,  
Vous n'êtes qu'une bête habillée en Valet.

**J O D E L E T.**

Que je hai les railleurs!

**DOM**

C O M E D I E.

D O M J U A N.

Que je hai les yvrognes!

J O D E L E T.

Que je hai les aimans, & leurs mourantes tro-  
gnes!

D O M J U A N.

Moi, que j'aime Isabelle, & que son seul por-  
trait

Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable  
trait!

J O D E L E T.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture  
Remplit de feu Gregeois, & met à la torture?  
Et si Monsieur le Peintre a bien fait un museau,  
S'il s'est heureusement esgrimé du pinceau,  
S'il vous a fait en toile une adorable Idole,  
L'original peut être une fort belle folle,  
Sa bouche de corail peut enfermer dedans  
De petits os pourris au lieu de belles dents.  
Un portrait dira-t'il les défauts de sa taille?  
Si son corps est armé d'une jaque de maille?  
S'il a quelques égouts outre les naturels,  
Accident très-contraire aux appetits charnels?  
Enfin si ce n'est point quelque horrible Sque-  
lette,  
Dont les beautez la nuit sont dessous la toilette?  
Ma foi si l'on vous voit de Femme mal pourvû,  
Puisque vous vous coëffez devant que d'avoir  
vû,  
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de per-  
sonnes.

D O M J U A N.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisones,  
Qu'il n'est pas sous le Ciel un plus fâcheux que  
toi.

J O D E L E T.

Il n'est pas sous le Ciel un plus fâché que moi,  
Quand il faut à tâtons courir de ruë en ruë,  
Ou dessous un Balcon faire le pied de gruë.

JO JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

DOM JUAN.

Jodelet.

J O D E L E T.

Dom Juan.

D O M J U A N.

Sans doute mon portrait  
Envers mon Isabelle aura fait son effet,  
J'y suis peint à ravir.

J O D E L E T.

Je sai bien le contraire.

D O M J U A N.

Que dis-tu?

J O D E L E T.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

D O M J U A N.

D'où d'able le fais-tu?

J O D E L E T.

D'où? je le sai fore bien,

Parce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D O M J U A N.

Traître, si tu dis vrai, mais je croi que tu railles,  
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

J O D E L E T.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;  
Mais en frappant mon corps, épargnez mon  
pourpoint.

D O M J U A N.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.  
Dis comment l'as-tu fait?

J O D E L E T.

Vous êtes en furie.

D O M J U A N.

Qui, j'y suis tout de bon, je n'y fus jamais tant.

J O D E L E T.

Lors qu'avec bon congé du Cardinal Infant,  
Et Lettres de faveur, nous partîmes de Flandre.

D O M J U A N.

Eh bien?

COMEDIE. II

JODELET.

Ecoutez donc, & vous l'allez apprendre:  
Le désir violent de vous voir à Burgos  
Vous fit aller bien vite, & par monts & par  
vaux.

Le voyage fut court, mais à notre arrivée  
Un frere mis à mort, une sœur enlevée,  
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni  
comment,

Vous penserent quasi gêter le jugement.

DOM JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma  
playe,

Par le ressouvenir d'une perte trop vraie ?

Ha ! frere non vangé, sœur qui m'ôtes l'hon-  
neur,

Et de ton assassin, & de ton suborneur,  
Je sçaurai par mon bras si bien me satisfaire,  
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire.  
Mais venons au Portrait.

JODELET.

J'y vai tant que je puis,  
Mais, ma foi, je ne sai quasi plus où j'en suis:  
Je ne fais que tirer, & rengamer ma langue ;  
Car vous interrompez à tout coup ma ha-  
rangue,

Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

DOM JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots !

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause.  
Pour moi, je dis toujourns par ordre chaque  
chose.

Or pour votre Portrait que j'avois oublié...

DOM JUAN.

Jamais les longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine sûmes-nous de retour en Castille,  
Que Fernand de Rocas vous proposa la fille.  
Là-dessus, son Portrait qui vous fut apporté,  
A 6 Vous



12 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

Vous rendit plus brûlant que le Soleil d'été ;  
Vingt mil écus étoient offerts avec la belle ,  
Et vous pour la charmer , comme vous l'étiez  
d'elle ,

Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre Portrait,  
Ainsi vous la frappiez avec son même trait :  
Lors à bon chat , bon rat , & la pauvre Donzelle  
Étoit pour en avoir profondément dans l'aîle ;  
Le stratagème étoit d'amant bien raffiné,  
Mais le Ciel autrement en avoit ordonné.

DOM JUAN.

Enfin finiras-tu quelque jour ton histoire ?

JODELET.

Oui, Seigneur, mais il faut vous remettre en  
mémoire ,

Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

DOM JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir !  
J'ai bien ici besoin de patience extrême :

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre Peintre  
même

Me voulut peindre aussi.

DOM JUAN.

Poursuis, je le sai bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien ;  
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je  
meure ?

DOM JUAN.

Eh bien, crois-tu pouvoir achever dans une  
heure ?

As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon Por-  
trait ?

L'ai-je encore, l'a-t-elle, enfin qu'en as-tu fait ?

JODELET.

Donnez-moi patience, & vous l'allez appren-  
dre.

Mais retournons chez nous, & laissons là la  
Flandre. Comme

Comme j'étois après à vous empaqueter,  
 Vous savez que je suis très facile à tenter,  
 Et que le Ciel m'a fait curieux de nature,  
 Pour votre grand malheur j'avifai ma peinture ;  
 Celle qu'au Pais-bas, comme je vous ai dit,  
 Sans qu'il m'en coûtât rien votre Peintre me  
 fit ;

Je la mis aussi-tôt vis à-vis de la vôtre,  
 Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre :  
 Lors je ne sai comment le diable s'en mêla,  
 Ni ne vous puis conter comment se fit cela,  
 La mienne prit la poste, & la vôtre restée  
 Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée :  
 Mais le tems qui dissipe & chasse les ennuis,  
 M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,  
 Je me suis défâché de peur d'être malade.  
 Vous, si vous me croyez, sans faire d'incar-  
 tade,

Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis ;  
 Puis que c'est par mégarde, il doit être remis.  
 Voilà la vérité, comme on dit, tout enuë.

D O M J U A N.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornuë ?  
 Chien, qu'aura-t-elle dit de ton nez de Ble-  
 reau ?  
 Infame !

J O D E L E T.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,  
 Et que si nous étions Artisans de nous mêmes,  
 On ne verroit par-tout que des beautez ex-  
 trêmes,  
 Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,  
 Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.  
 Mais que mal à propos peu de chose vous cho-  
 que !  
 Si vous pouvez demain lui conter l'équivo-  
 que,  
 Quand elle vous verra brillant comme un Phé-  
 bus,

14 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Vous me remerciez d'un si plaisant abus.

DOM JUAN.

Paix là, je vois quelqu'un qui saura bien peut-être

Où loge Dom Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon Maître?

DOM JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en fait rien.

DOM JUAN.

Ha, malheureux poltron! tu mériterois bien  
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire.

Cavalier!

## SCENE II.

ETIENNE, JODELET, D. JUAN.

ETIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,  
Où loge Dom Fernand?

ETIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET *haussant la voix.*

Ha vraiment pour ce coup mon Maître avoit  
raison.

Le beau-père est trouvé, venez vite son Gen-  
dre,

Nous n'avons qu'à frapper.

ETIENNE.

E T I E N N E.

Et moi je viens d'apprendre  
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré  
Ou mon Maître tantôt est en cachette entré,  
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout à l'heure.  
Mais j'y veux donner ordre.

D O M J U A N.

Est-ce ici qu'il demeure ?

E T I E N N E.

Oui, mais il est malade, & n'aime pas le bruit.  
Quelles gens êtes-vous ?

J O D E L E T.

Nous n'allons que la nuit,  
Nous portons à la nuit amitié singulière,  
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière :  
Nous sommes de Norvegue, un Pais vers le

Nort,

Où maudit d'un chacun est tout homme qui  
dort.

Pour moi je ne dors point; voyez-vous là mon  
Maître ?

C'est le plus grand veilleur, qui se trouve  
peut-être.

E T I E N N E.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison  
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.  
Oui, je le connois bien, & vous étiez ensem-  
ble.

J O D E L E T.

Homme un peu bien colere & bien fou, ce me  
semble,  
Sachez si nous l'étions la moitié tant que  
vous,  
Que de ma blanche main vous auriez mille  
coups,

Et si vous ne fuyez, que cette mienne lame  
N'aura plus de fourreau que celui de votre ame.  
Mon Maître, avancez-vous, je commence à  
mollir,

Et

16 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

DOM JUAN.

A moi, rustaut, à moi, que je vous civilise.

ETIENNE.

Si faut-il, Tenebreux, que je vous dépaïse ;  
A deux cens pas d'ici, quoique vous foyez  
deux,

Si vous osez me suivre, on s'y battra bien  
mieux.

DOM JUAN.

Oui dà, je vous suivrai.

JODELET.

La peste, comme il drille !  
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de Sou-  
drille,  
Autrement sans-peril je lui cassois les os.  
Foin, je n'aurai jamais poltron plus à propos.  
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain  
homme ?

### SCENE III.

DOM LOUIS, JODELET, DOM JUAN.

DOM LOUIS *descend du Balcon.*

ETIENNE.

JODELET.

L'on y va.

DOM JUAN.

C'est son Valet qu'il nomme,  
Celui qui devant nous vient de gagner au pié.

DOM LOUIS.

Ou je me trompe fort, ou je suis épié,  
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,  
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour  
d'elle.

Fuyons puisqu'il le faut.

DOM

C O M E D I E. I 7

D O M J U A N.

Demeure , ou tu es mort,  
Demeure, encor un coup.

J O D E L E T.

Diantre qu'il pousse fort,

D O M J U A N.

Dis ton nom vite ment , ou je t'ôte la vie.

J O D E L E T.

Je suis Dom Jodelet natif de Ségovie.

D O M J U A N.

Au diable le maraut ! & l'homme du Balcon ?

J O D E L E T.

Il s'en est envolé léger comme un Faucon,  
Et moi sot que je suis je vuidois sa querelle,  
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.  
De deux grands vilains coups que vous m'avez  
pouffez,

J'ai cru mes intestins par deux fois offensez.  
Vous êtes un peu prompt ; mais de grace, mon  
Maître,

On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre ?

Vous ne me dites mor !

D O M J U A N.

L'as-tu bien entendu ?

J O D E L E T.

Oui.

D O M J U A N.

J'en suis tout confus.

J O D E L E T.

Et moi tout confondu.

D O M J U A N.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

J O D E L E T.

Vous avez , ce me semble , un peu l'ame trou-  
blée.

D O M J U A N.

Oui je l'ai , Jodelet , & j'en ai du sujet ;  
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODE-

18 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
J O D E L E T,

C'est bien fait,  
Raifonnons, auffi bien j'en ai très-grande en-  
vie,

Et je ne penfe pas durant toute ma vie  
Avoir été jamais en mes raifons fi fort :  
Raifonnons donc, mon maître, & raifonnons  
bien fort.

D O M J U A N.

Je fuis né dans Burgos , pauvre , mais d'une  
race

Exempte jufqu'à moi , de honte & de difgrace.

J O D E L E T.

Fort bien.

D O M J U A N.

A mon retour de la guerre à Burgos  
je me trouve attaqué de deux differens maux :  
Le meurtre de mon frere , & ma fœur enlevée,  
Quoi que foigneufement dans l'honneur éle-  
vée,

Me caufent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

J O D E L E T.

Fort mal , fort mal , fort mal & quatre fois  
fort mal.

D O M J U A N.

Dom Fernand me choisit pour Epoux d'Ifa-  
belle,

Ton portrait pour le mien eft reçu de la belle.

J O D E L E T.

Pas trop mal.

D O M J U A N.

Nous traitons cette affaire fans bruit,  
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

J O D E L E T.

Un peu mal.

D O M J U A N.

Sans fonger à me chercher un gîte,  
Mon amour droit ici m'ameine.

J O D E-

C O M E D I E. 19

J O D E L E T,

Un peu trop vite.

D O M J U A N.

Je rencontre un Valet où loge Dom Fernand,  
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.  
J'en voi sortir son Maître.

J O D E L E T.

Il est vrai qu'il détale

Comme un poltron qu'il est.

D O M J U A N.

Mais de peur de scandale :

Certes il ne vint point à nous comme un pol-  
tron.

J O D E L E T.

Comment y vint-il donc le malheureux larron ?

D O M J U A N.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

J O D E L E T.

Fort mal.

D O M J U A N.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

J O D E L E T.

Raisonnons donc encor.

D O M J U A N.

Ah ! ne raisonne plus,

Tes sots raisonnemens sont ici superflus.

Attens, certain conseil que l'amour me sug-  
gere

Guérira mes soupçons : c'est en toi que j'es-  
pere.

Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet,

Tu passes pour mon Maître, & moi pour ton  
Valet :

Ton Portrait supposé fait ici des merveilles.

Qu'as-tu, cher Jodelet, tu branles les oreilles ?

J O D E L E T.

Tous ces déguisemens sentent trop le bâton,

J'aime mieux raisonner ; & puis que dirbit-on,

Dom Juan est Valet, & Jodelet est Maître ?

Et



20 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Et si par grand malheur, car enfin tout peut  
être,

Votre Maîtresse m'aime, & si je l'aime aussi?

**DOM JUAN.**

De cela, Jodelet, ne prens aucun souci,  
Le mal sera pour moi : mais durant cette  
feinte

Les trop justes soupçons dont mon ame est at-  
teinte

Pourront être éclaircis, car comme Jodelet,  
Je ferai confiance avecque ce Valet,  
Je ferai l'amoureux de la moindre Soubrette,  
Mes presens ouvriront l'ame la plus se-  
crete ;

Toi, mangeant comme un chancre, & bûvant  
comme un trou,

Paré de chaîne d'or comme un Roi du Perou,  
Sans prendre aucune part à ma melancolie....

**J O D E L E T.**

Je commence à trouver l'invention jolie.

**DOM JUAN.**

Chez le bon Dom Fernand tu seras regalé ;  
Et moi de mes soupçons sans cesse bourrelé,  
Je me verrai réduit à te porter envie,  
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

**J O D E L E T.**

Et ne pourrai-je pas pour mieux représen-  
ter

Le Seigneur Dom Juan, quelquefois char-  
penter

Sur votre noble dos ? bien souvent, ce me  
semble,

Vous en usez ainsi.

**DOM JUAN.**

Quand nous serons ensemble  
Tous seuls, & sans témoins, oui je te le per-  
mets.

Jo.

**C O M E D I E. 21**

**J O D E L E T.**

Potages mitonnez, savoureux entremets,  
Bisques, Pâtes, ragoûts, enfin dans mes en-  
traîles

Vous ferez digerez ; & vous lâches ca-  
nailles

Courtisans de Madrid, luisans, polis &  
beaux,

Nous vous en fournirons des Cocus de Bur-  
gos.

*Fin du premier Acte.*



**ACTE**



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, BEATRIS.

ISABELLE.

Croyez-moi, Beatris, faites votre paquet,  
Sans penser m'éblouir avec votre caquet,  
Je ne veux plus de vous.

BEATRIS.

Et du moins que je sache  
Pour quel mal contre moi ma Maîtresse se fâ-  
che?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas?

BEATRIS.

Ma foi, si j'en fais rien,  
Ne puiffai-je jamais hanter les gens de bien!

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BEATRIS.

Eh bien donc patience.  
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience;  
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,  
Crever comme un boudin que l'on n'a pas pi-  
qué.

Tout ce malheur me vient de cette ame traî-  
tresse,  
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma  
Maîtresse.

Vraiment

C O M E D I E . 23

Vraiment, l'on dit bien vrai que toujours les  
Flateurs  
Sont plus crus mille fois que les bons servi-  
teurs.

I S A B E L L E .

Oui, Dame Beatris, vous êtes innocente,  
Il n'est point dans Madrid de meilleure Ser-  
vante;

Vous n'avez point ouvert mon Balcon cette  
nuit?

Vous n'allez pas nus pieds pour faire moins  
de bruit?

B E A T R I S .

Hélas ! je m'en souviens, c'étoit votre den-  
telle,

Que j'avois mis sécher dessus une ficelle,  
Et j'eus peur que la nuit on la prit en ce lieu.

I S A B E L L E .

Vous ne parlâtes point?

B E A T R I S .

C'est que je priois Dieu,

I S A B E L L E .

Quoi, si haut...

B E A T R I S .

Je le fais, afin que Dieu m'entende,  
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

I S A B E L L E .

Et l'homme qui sauta de mon Balcon en bas,  
Etoit-ce ma dentelle?

B E A T R I S .

Ah ! ne le croyez pas.

I S A B E L L E .

Je l'ai vû, Beatris.

B E A T R I S .

Ha ! ma bonne Maitresse,

Il est vrai, Dom Louis...

I S A B E L L E .

Ah Dieu ! ce nom me blesse.

Quoi

24 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Quoi ! ce fut Dom Louis ?

B E A T R I S.

Oui, votre beau Cousin.

I S A B E L L E.

Mon beau Cousin, méchante, & pour quel  
beau dessein

L'aviez-vous introduit, infame, abominable !

B E A T R I S.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,  
Vous avez grand sujet de me crier bien fort ;  
Mais si vous m'écoutez, je n'aurois pas grand  
tort.

I S A B E L L E.

Vous parlerez long-tems avant que je vous  
croye.

B E A T R I S.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous  
voye,

Si je ne vous dis vrai ! Ce fut donc hier au soir  
Que le bon Dom Louis vint ici pour vous voir.  
A cause qu'il pleuvoit je le mis dans la Salle,  
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scan-  
dale ;

Mais le drolle qu'il est entra bon-gré-malgré.  
Tôt après j'entendis cracher sur le degré  
Votre pere Fernand ; vous savez bien qu'il cra-  
che

Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je  
fache.

Au bruit de ce crachat Dom Louis se sauva  
Dedans votre Balcon, qu'entr'ouvert il trouva ;  
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes,  
Avecque le Vieillard trop long-tems vous cau-  
sâtes :

Cependant Dom Louis le Balcon habitoit,  
Où de vos longs discours peu content il étoit ;  
Enfin quand je vous vis dans le lit assoupie,  
Moi qui suis de tout tems encline à l'œuvre pie,  
Je l'allai délivrer très-charitablement,

C O M E D I E. 25

Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.

Je dis *Nescio vos*, & lui chantai goguette,  
Difant, allez chercher votre Dariolette.

Un autre l'eût servi, car il parloit des mieux,  
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux ;  
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques  
pistoles,

Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,  
Et m'appellant, mon cœur, ma chere Beatris,  
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix,  
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,  
Que je pensai deux fois lui sauter au visage.  
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,  
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié ;  
Mais dans vos interêts je ne connois per-  
sonne ;

Brebis par-tout ailleurs, j'y suis une Lionne.  
Et lui, si-tôt qu'il vit que ce n'étoit plus  
jeu,

Que de fine fureur j'avois la face en feu,  
Du Balcon sans tarder il sauta dans la rue,  
Où j'entendis crier tôt après, tuë, tuë.

Voilà ce grand sujet de mon exclusion,  
Et le juste loyer de mon affection.

Il faut bien que je sois fille peu fortunée ;  
Je fondois mon bonheur dessus votre hyme-  
née,

Et si de Dom Juan qu'on dit être venu,  
Mon zèle à vous servir pouvoit être connu,  
Je n'espérois pas moins...

I S A B E L L E.

Quoi ! Dom Juan encore,  
Un homme que je crains, un homme que j'ab-  
horre,

Après un Dom Louis m'est par vous allegué ?  
Prétendez vous par-là me rendre l'esprit gai ?  
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous  
voye.

B

BEA\*

26 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
BEATRIS.

Au diable Dom Louis, c'est-là que je t'en-  
voye,

Maudit soit le Badant, & l'amonreux tranfi!  
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.  
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCENE II.

DOM FERNAND, BEATRIS,  
ISABELLE.

DOM FERNAND.

Q'avez-vous, Beatris, vous faites la plens-  
reuse?

BEATRIS.

Voire fille me chasse, & si je n'ai rien fait,  
Que lui représenter qu'elle doit en effet  
Agréer Dom Juan, parce qu'il le mérite,  
Et que vous le voulez.

DOM FERNAND.

La cause est bien petite  
Pour vous mettre dehors, & ma fille a grand  
ton;

Mais pour vous rajuster je ferai mon effort,  
Faites-la moi venir. Souvent mon Isabelle,  
Et cette Beatris ont ensemble querelle;  
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,  
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu;  
Souvent aussi ce n'est que pour une vetille,  
C'est-à-dire pour rien. Mais j'aperçois ma  
fille,

Ce n'est pas la saison de chasser des Valets,  
Quand il ne faut penser qu'à Danses & Ba-  
lets;

Pour moi tout le premier je veux faire gam-  
bade;

Car j'espere aujourd'hui Dom Juan d'Alvarade.

# COMEDIE.

ISABELLE.

Esperez, esperez cet agréable Epoux,  
Moi j'espere la mort moins cruelle que vous.

DOM FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins  
cruelle ?

Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez  
belle.

Ah ! que si je croyois mon esprit irrité,  
Votre jeune museau se verroit souffleté ;  
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains  
clofes,

Je ternirois de lys & fanerois de roses !

Vous voulez volontiers quelque Godelureau  
Qui méthodiquement vous léche le mor-  
veau,

Un faiseur de Recueils, un débiteur de rimes,

Un de ces libertins qui causent aux Minimes,

Un plisseur de canons, un de ces fainéans

Qui passent tout un jour à nouer des gatans,

Ou se faire traîner couché dans un Carosse ;

Si je lui faisois playe, ou du moins une bosse,

Ne ferois-je pas bien ? qu'en dis tu, ma Raison,

Puis-je oublier la faute à moins d'être un Ci-  
son ?

La Coquine s'en rit, & je veux qu'elle en  
pleure ;

Et moi j'en ris aussi peu s'en faut, ou je mente :

Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout  
ainsi,

Et parce qu'elle rit, je m'en vai rire aussi ;

Peste, que je suis sot ! *Il rit voyant rire sa fille.*

ISABELLE.

Je confesse, mon pere,

Que vous avez raison de vous mettre en colere ;

Mais confessez aussi, regardant ce tableau,

Affreux au dernier point, bien loin de sembler  
beau,

Que ma douleur est juste alors qu'elle est ex-  
trême,



28 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,  
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

DOM FERNAND.

Vous jugez donc d'un homme en voyant son  
portrait?

Souvent un vilain corps loge un noble cou-  
rage.

Et c'est un grand menteur souvent que le vi-  
sage.

Il est vrai, celui ci doit se plaindre de l'art,

Et tout y représente un insigne pendart.

Où diable ai-je pêché ce détestable Gendre ?

Et comment Dom Fernand a-t-il pu se mépren-  
dre ?

Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid.

Mais pourtant, mais pourtant, beaucoup de  
gens m'ont dit,

Qu'on estime à la Cour ce Juan d'Alvarade.

Or bien, promettez-moi sans faire de boutade,

Que vous le traiterez par-tout civilement ;

Et moi je vous promets foi d'homme qui ne  
ment,

S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,

A tous ces embarras de donner bon remede.

Mais une Dame vient qui ne se veut montrer :

Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,

Sans venir demander si nous sommes visibles ;

Les bourreaux de Valets sont tous incorrigi-  
bles.

Madame, sans vous voir, & sans vous deman-  
der

Le nom que vous avez, vous pouvez com-  
mander.

SCENE

## SCENE III.

LUCRECE, DOM FERNAND.

LUCRECE.

JE n'attendois pas moins d'une ame si civile,  
Je viens, ô Dom Fernand, chez vous cher-  
cher asyle.

Mais puis-je sans témoins vous conter mon mal-  
heur ?

DOM FERNAND.

Oui-da, retirez vous.

LUCRECE.

Fai si bien, ma douleur,  
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes  
fautes.

Non, je ne me plains point du repos que tu  
m'ôtes.

Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,  
Que mes yeux ont été de mon crime punis.

Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la  
flâme,

Qui noircit mon honneur & me couvre de  
blâme ;

Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs  
Me feront à la fin exhaler en soupirs,

Pleurez donc, ô mes yeux, soupirez, ma poi-  
trine.

DOM FERNAND.

Parbleu, cette Etrangere est de fort bonne  
mine.

LUCRECE.

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses ge-  
noux.

Vous ne me verrez point lever de devant vous,  
Que je n'aye obtenu le secours que j'espere.

39 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

DOM FERNAND.

Ce style est de Romant, & je vous en révere,  
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu Romant ;  
Quant est de moi j'estime Amadis grandement.  
Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse ;  
De refuser aussi personne ne m'accuse ;  
Croyez donc aisément, tout cela supposé,  
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRESSE.

Il faut donc, ô Fernand, que je vous importe,  
Du récit de ma race, & de mon infortune ;  
Pour ma race bien-tôt vous en serez savant,  
Car mon pere défunt m'a dit assez souvent  
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,  
Et qu'il vous connoissoit pour brave Gentil-  
homme.

DOM FERNAND.

Ces Vers sont de Mairet, je les sai bien par  
cœur,  
Ils sont très-à-propos, & d'un très-bon Au-  
teur,  
Toujours d'un bon Auteur la lecture profite,  
Et savoir bien des Vers est chose de mérite.

LUCRESSE.

Burgos est donc la Ville où je reçus le jour,  
Mais cette Ville enfin vit naître mon amour,  
Et je dois l'abhorrer, & pour l'un & pour l'au-  
tre.

Hélas ! fut-il jamais destin pareil au nôtre !  
Car ma mere en travail quand je nâquis mou-  
rut,  
Mon pere de regret, quand mon amour parut.  
Cruel ressouvenir de ma faute passée,  
Quand donnerez-vous trêve à ma triste pen-  
sée ?

Diego d'Alvarade est le nom qu'il avoit,  
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit,  
Je lui fis esperer beaucoup de mon enfance :

Mais

Mais hélas ! ce fut bien une fausse espérance,  
Mes deux freres n'étoient pas moins de lui  
chérés,

Car le Ciel les avoit traités en favoris,  
Je vivois avec eux contente & fortunée;  
Mais que l'amour bien-tôt changea ma desti-  
née!

Un Etranger qui vint aux Fêtes de Burgos,  
Fit voir en nos Tournois qu'il avoit peu d'é-  
goux.

Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée,  
Je souffris son abord, & j'en fus cajolée,  
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé,  
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai :  
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent  
le reste,

Car tout en est honteux, car tout en est funeste,  
Puisque mon crime, hélas ! un frere me rayit,  
Et que d'affliction mon pere le suivit.  
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma  
flâme,

L'amour avoit banni la raison de mon ame ;  
J'adorois en esprit mon infidèle Amant,  
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.  
A la fin je vois bien que je suis délaissée,  
Je quitte mes parens, & comme une insensée,  
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,  
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes  
pas.

Hélas ! il m'avoit dit qu'il me seroit fidèle:  
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit  
belle,  
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le  
sien

La beaute bien souvent est un foible lien !  
J'en suis, ô Dom Fernand, un exemple effro-  
yable,

Car pour avoir cru trop un Tigre impitoyable,  
Qui me prit par les yeux, & triompha de moi,

32 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET.

Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,  
Je me vois devant vous comme une forcenée,  
Maudissant mille fois le jour sa destinée.  
Hélas ! que contre moi le Ciel est irrité,  
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom ap-  
posé,

Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,  
Quand je vois que ce nom n'est connu de per-  
sonne !

Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,  
L'ingrat, car l'autre jour il parut à mes yeux :  
Mais je ne le pus joindre, & je n'ai pu con-  
noître,

Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un trai-  
tre,

Que le Ciel à mes yeux ne devoit plus ca-  
cher,

Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.  
Mais je m'adresse à vous comme au dernier re-  
mede ;

Pour trouver cet ingrat, je demande votre  
aide.

Je sai bien, vû le rang qu'en ces lieux vous te-  
nez,

Qu'il me fera raison si vous l'entrepreniez.  
Je n'alleguerai point mon pere & sa mémoire,  
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,  
Et sans vous obliger d'un langage flateur....

DOM FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble servi-  
teur,

Et l'ai toûjours été de Monsieur votre pere,  
Il me faisoit l'honneur de m'appeller son frere ;  
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis ;  
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCENE IV.

BEATRIS, DOM FERNAND.

BEATRIS.

**M**onsieur votre neveu demande avec instance,  
De vous entretenir pour chose d'importance.

DOM FERNAND.

Madame, je reviens à vous dans un moment.  
Beatris, menez-la dans mon appartement,  
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.  
Cette femme est la sœur de mon Gendre, ou je  
meure.

Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir.  
Nous ne laisserons pas de tout notre pouvoir  
De chercher son Amant & la tirer de peine.  
Eh bien, cher D. Louis, quelle affaire vous  
meine,  
En quoi puis-je servir un si brave neveu ?

SCENE V.

DOM LOUIS, DOM FERNAND.

DOM LOUIS.

**M**onsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu  
Que j'avois sur les bras une grande querelle.  
Je sai bien pour chercher un Conseiller fidelle,  
Puisqu'il est question d'honneur & de combats,  
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

DOM FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un  
autre.

B.

Qui.

34 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Qui vous chériffe plus, & qui soit autant vô-  
tre;

Jusques au dégainer je vous le montrerai.

Est-ce par ce billet?

DOM LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

DOM FERNAND.

Lisez donc, aussi bien j'ai perdu mes Lunettes;  
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

DOM LOUIS.

## LETTRE.

*Le jeune frere de celui  
Que vous avez tué pour quelques amourettes,  
Par de ce Pays aujourd'hui  
Pour aller en Cour où vous êtes:  
Je ne sai pas pour quel sujet;  
Mais je sai bien que vous l'écrire,  
Pour éviter pareil accident, ou bien pire,  
Est à moi fort bien fait.*

DOM PEDRO OSORIO.

DOM FERNAND.

Où fut-ce?

DOM LOUIS.

Dans Burgos.

DOM FERNAND.

Etoit-ce un Cavalier?

DOM LOUIS.

Oui, de mes grands Amis.

DOM FERNAND.

En combat singulier?

DOM LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, & durant la nuit  
noire.

DOM FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette Histoire.

DOM.

DOM LOUIS.

Vous allez tout savoir,

DOM FERNAND.

S'entend en peu de mots.

DOM LOUIS.

Vous vous souvenez bien des Fêtes de Bur-  
gos,Pour le premier enfant qu'eut la grande Isa-  
belle

Des Royales vertus le plus parfait modèle,

Un ami qui faisoit trop d'estime de moi

M'invita de venir à ce fameux Tournoi,

Pour montrer avec lui notre valeur commune,

Là, contre six Taureaux j'eus assez de fortune,

Dans les autres combats j'eus un bonheur  
égal.

Le soir il me mena voir les Dames au Bal ;

Une beauté m'y prit, &amp; je la pris de même,

Dans ce commencement j'eus un bonheur ex-  
trême ;

Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva

Un des plus grands malheurs qui jamais m'ar-  
riva.

Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle ;

Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle ;

Et certes je l'aimois aussi sincèrement

Que peut jamais aimer un véritable Amant.

Pour faire court, un soir que nous étions en-  
semble,J'entens rompre la porte & je la vois qui trem-  
ble,

Je me lève &amp; je mets mon épée à la main,

Elle prend la chandelle, &amp; la souffle soudain.

La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on  
me blesse,Sans voir, je pousse, pare, & plus d'heur que  
d'adresseJ'en fais d'abord choir un blessé mortelle-  
ment,



**30 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**

Puis dans l'obscurité je m'échape aisément.  
Hélas ! le jour d'après quelle fut ma tristesse,  
Quand le Mort se trouva frere de ma maitresse,  
Et de plus, o malheur, dur à mon souvenir,  
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir !  
Comment ne fus-je point que cette pauvre  
Amante

Depuis deux ou trois mois logeoit chez une  
tante ?

Comment ne sûmes-nous, devant ce triste  
jour,

Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de  
l'amour ?

Mais c'est vous ennuyer d'une plainte in-  
utile,

Ayant toujours celé mon nom en cette Ville,  
J'en sortis aisément sans être soupçonné.

C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a don-  
né,

Et qu'en cet embarras quasi tout m'est con-  
traire,

De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.

Je sai bien si je veux des conseils sur ce point,  
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'a-  
vez point ;

Que mon homme est ici, je n'en fais point de  
doute ;

Qu'il tâche à me trouver, l'apparence y est  
toute :

Je ne puis le fuir sans grande lâcheté,

Je ne puis le tuer aussi sans cruauté,

Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,  
Et tout menace ici ma vie & mon estime.

Mais on frape à la porre.  
DOM FERNAND.  
Et même rudement.

Et qui diable ose ainsi heurter insolemment ?

SCENE

## SCENE VI.

BEATRIS, DOM FERNAND, DOM  
LOUIS, ISABELLE.

BEATRIS

**M** On Maître, cent écus pour si bonne nou-  
velle,  
Et qu'on fasse venir ma Maîtresse Isabelle ;  
Votre Gendre est là-bas, beau, poli, frais,  
tondu,  
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,  
Et couvert de bijoux comme un Roi de la  
Chine.

DOM LOUIS,

Vous avez donc ainsi marié ma Cousine  
Sans qu'on en ait rien sù. Vous étiez bien  
pressé.

DOM FERNAND,

Qui.

DOM LOUIS.

Helas ! que ce mot m'a rudement blessé !

DOM FERNAND,

Beatris, vite, vite, que ma fille s'ajuste,  
Va donc vite.

BEATRIS.

J'y cours.

DOM LOUIS.

Que le Ciel est injuste !

DOM FERNAND.

Ma vraiment mon esprit n'est pas mal partagé,  
Mon neveu l'agresseur, mon gendre l'outragé :  
Comment donc garantir ma Maison de car-  
nage ?

Ha, ma fille, approchez.

DOM LOUIS.

Que de bon cœur j'enrage !

38 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

DOM FERNAND.

Allons le recevoir,

ISABELLE.

Ou plutôt à la mort.

SCENE VII.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE,

DOM FERNAND, D. LOUIS,

JODELET *suivi de Dom Juan.*

Cette chambre est fort belle, & je m'y plairai fort.

ISABELLE.

O qu'il étoit bien peint!

DOM JUAN.

O qu'elle étoit bien peinte!

JODELET *s'entre-taillant.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

DOM FERNAND.

Soyez le bien venu, Monseigneur Dom Juan.

DOM JUAN.

Répons...

JODELET.

Le beau-pere a de l'air d'un Chat-huant  
Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE.

L'agréable figure!

JODELET.

Quoi, toujours ce Vieillard, ô le mauvais augure!

Je m'en veux délivrer, il me tient trop longtemps.

DOM FERNAND.

Mon Gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET.

Vous servez donc toujours d'Ecran à votre fille?

DOM

DOM JUAN.

Que dis-tu, malheureux?

DOM LOUIS.

La demande civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux.

ISABELLE.

De qui donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face ou du moins de profil,  
Vous guigner un moment, ô charmante Isa-  
belle?De grace, D. Fernand, que l'on m'approche  
d'elle,Ça du moins qu'on m'en montre ou jambe,  
ou bras, ou main.

DOM FERNAND.

Ma fille avoit raison, mon Gendre est un  
vilain.

JODELET.

O Dieu qu'en ce Pais on-est chiche d'Epouse!  
Ailleurs j'aurois déjà des baisers plus de douze;  
Parbleu je la verrai, dussai-je être indiscret.

DOM FERNAND.

O Dieu, qu'il m'a fait mal!

JODELET.

je vous pousse à regret;  
Mais je suis amoureux, équitable beau pere.  
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espere,  
Vous me voyez aussi: mais pourrai-je savoir  
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me  
voir?

DOM LOUIS.

C'est fort bien débiter.

DOM FERNAND.

O l'impertinent Gendre!

JODELET.

Rien tous, ma foi; rien-ils de m'enten-  
dre!

Est.

40 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**

Est ce que j'ai tenu quelque propos de fat ?

Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat ;

Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres ;

Là ! Seigneur Dom Fernand, faites venir des  
vôtres,

Vous êtes mal servi, mais j'y mettrai la main.

**DOM FERNAND.**

Mon Gendre, encore un coup, n'est ma foi  
qu'un vilain.

Beatris, vite ment que l'on apporte un siege.

**JODELET.**

Dites-moi, ma Maîtresse, avez-vous bien du  
liège ?

Si vous n'en avez point, vous êtes sur ma foi,  
D'une fort belle taille, & digne d'être à moi.

**DOM LOUIS.**

Le joli compliment !

**JODELET.**

Ce Jouvenceau-là cause.

Dites moi, mon Soleil, vous est il quelque  
chose ?

Où si c'est un plaisant ?

**ISABELLE.**

C'est mon Cousin germain.

**DOM FERNAND.**

Pour la troisième fois, mon Gendre est un vi-  
lain.

**DOM JUAN.**

Ce beau Cousin germain tous mes soupçons ré-  
veille.

**JODELET.**

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-  
oreille ?

Je ne puis dire quoi me chatouille dedans,  
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents :  
Quoi, vous riez encore ?

**DOM LOUIS.**

A propos, ma Cousine,

Vous ne contentez point Monsieur touchant  
sa mine,

II.

Il vous a dit tantôt qu'il desiroit savoir  
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le  
voir.

I S A B E L L E.

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,  
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable  
Et de corps & d'esprit.

J O D E L E T.

Chacun en dit autant.

Mais les vingt-mille écus est-ce en argent  
comptant ?

Eclaircissez-nous-en, & vuidons cette affaire.

D O M L O U I S.

Quoi, Seigneur Dom Juan, vous êtes merce-  
naire!

J O D E L E T.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais ba-  
daus,

Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D O M L O U I S.

Dans les Alvarados! n'aviez-vous pas un frere ?

J O D E L E T.

Oui, qu'un lâche assassïn occit, mais par der-  
riere.

D O M J U A N.

Si Dom Juan savoit quel est cet assassïn,

Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.

S'il faut qu'entre mes mains ce détestable  
tombe,

Le moindre de ses maux est celui de la tombe.

Je le déchirerois, le traître, à belles dents,

Je l'irois affronter entre cent feux ardents :

Mais il tuë en voleur, & se cache de même.

D O M L O U I S.

Vraiment de ce Valet l'impudence est ex-  
trême,

Quelqu'un m'a dit pourtant....

D O M J U A N.

Et que vous a-t'on dit ?

DOM

42 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET.

DOM LOUIS.

Que ce fut par malheur...

DOM JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit,  
Ce fut en trahison.

DOM LOUIS.

Vous voyez son audace.

ISABELLE.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grace !

DOM LOUIS.

Vous vous émancipez.

JODELET.

Il n'a pas le cœur bas.

DOM LOUIS.

Je vous trouverai bien.

DOM JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

DOM LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon Valet est vaillant & quasi téméraire.

DOM LOUIS.

Quoi, mon Oncle, un Valet ?

DOM FERNAND.

Hé ! mon Dieu qu'est-ce-ci ?

Le beau commencement de noces !

JODELET.

Mon souci,

Laiſſons-les quereller, & difons des ſornettes ;

Ou bien ſi vous vouliez prendre vos Caſtagnettes,

Le plaisir ſeroit grand.

DOM FERNAND.

Oui, c'en eſt la ſaiſon.

Vous n'avez pas encor viſité la Maïſon,

Prenez Monſieur, ma fille, ouvrez la Galerie,

Vitement ; Beatris : Mon neveu, je vous prie...

Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous ?

JODELET,

Je suis sans compliment.

DOM FERNAND.

C'est fort bien fait à vous.

## SCENE VIII.

DOM JUAN *seul.*

**E**Nfin dans mes soupçons je vois quelque lu-  
miere,

Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frere,

Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente  
sœur,

Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur,

Avec ce beau Cousin je n'ai plus qu'à me pren-  
dre,

C'est l'homme du Balcon, l'on vient de me  
l'apprendre,

J'ai su de son Valet tirer le vers du nez :

Je saurai bien encore, Amans bien fortunez,

Si vous faites de moi les moindres railleries,

Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,

Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,

Et même vous haïr au lieu de vous aimer ;

Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,

Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

*Fin du second Acte.*

ACTE





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, ETIENNE.

DOM LOUIS.

**N**E m'importune plus, le sort en est jeté.

ETIENNE.

Vraiment ce Dom Juan est par vous bien traité;  
Vous avez abusé la sœur, tué son frere,  
Vous prétendez encore en sa femme?

DOM LOUIS.

En ma persévérance, en Beatris, en toi, *j'espere*  
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;  
J'espere en Dom Juan, en sa mine importune,  
Et plus que tout cela j'espere en la fortune.  
Bon, voici Beatris.

SCENE II.

BEATRIS, ETIENNE, DOM LOUIS.

BEATRIS.

**H**A! Monsieur, est-ce vous?

ETIENNE.

COMEDIE. 45

ETIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BEATRIS.

Tout beau, Roi des Filous,  
je parle à votre Maître.

DOM LOUIS.

Eh bien, que fait le Gendre?

BEATRIS.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'é-  
tendre.

Ce beau jeune Seigneur, tantôt qu'on a diné,  
A mangé comme un diable, & s'est debou-  
tonné:

Tuis dans un Cabinet qui joint la vieille Salle,  
S'est couché de son long sur une natte sale;  
Un peu de tems après il s'est mis à ronfler,  
Je n'ai jamais oui Cheval mieux renifler.  
Toute la Vitre en tremble, & les Verres s'en  
cassent.

Mais si je vous disois les choses qui se passent...

DOM LOUIS.

Ma pauvre Beatris.

BEATRIS.

Mon pauvre Dom Louis.

DOM LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BEATRIS.

J'en dis autant de vous, mais ce n'est qu'en  
promesse:

N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

DOM LOUIS

Ha, non, je veux mourir, demande à ce  
Valet...

Si j'en'ai pas laissé mon or sous mon chevet;  
Mais je reçois demain quatre ou cinq cens pi-  
stoles.

BEATRIS.

Bien, bien, écoutez donc la chose en trois pa-  
roles,

J'ai

46 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
J'ai hâte : Dom Fernand votre oncle est enra-

gé,  
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.  
Votre chère Habelle également enrage,  
Jusques-là qu'elle en a souffleté son visage.

Le tems est, ou jamais, de jouer votre jeu,  
Il faut battre le fer tandis qu'il est au feu,  
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,  
Je ne donnerois pas de votre affaire un double :

Tâchez donc de la voir & de l'entretenir,  
Promettez comme quand on ne veut pas tenir,  
Employez hardiment votre meilleure Prose,  
N'oubliez pas le lys, n'oubliez pas la rose,

Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos  
vœux,

Pleurez & soupirez, attachez des cheveux,  
Puis sur vos grands chevaux, monté comme  
un Saint-George,

Dites que pour bien moins on se coupe la  
gorge,

Que Dom Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,  
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on  
se pend.

Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste,  
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la  
peste;

Ne vous étonnez point, elle fera beau bruit :  
Mais vous savez qu'on perd le combat quand  
on fuit.

Or si vous en tirez la moindre lacrimule,  
Je vous donne gagné, foi de Béatrice.

Vous tiez, Dom Louis, de ce diminutif ?  
Dame nous en usons, & du superlatif.

Un certain jeune Auteur qui tâche de me  
plaire,

Quand je vais visiter mon Cousin le Libraire,  
M'apprend tous ces grands mots ; mais adieu,  
je m'enfuis.

J'ai causé trop long tems, maudite que je suis ;

CAR

Car voici ma Maîtresse, & son pere avec elle,  
Cachez vous en ce coin; & vous, Jean de Na-  
velle,

Sauvez-vous vite ment.

E T I E N N E.

Adieu donc faux tesson,

B E A T R I S.

Je te hâterai bien, si je prens un bâton.

S C E N E D I I.

D O M F E R N A N D, I S A B E L L E.

D O M F E R N A N D.

P Lûtôt mourir cent fois que fausser ma pa-  
rolé.

I S A B E L L E.

Mais mon pere.

D O M F E R N A N D.

Mais quoi, vous êtes une folle,  
Tout ce que vous pouvez seulement esperer,  
Est que je pourrai bien vos Noces differer:  
Mais a-t-on jamais vu d'affaire plus mêlée?  
Ma foi, j'en ai quasi la cervelle fêlée.

Mon Gendré est offensé, je le dois être aussi;  
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?  
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre  
avec l'autre?

Ventre de moi, par-tout il y va bien du nôtre;  
L'un me tient par le sang, & l'autre par l'hon-  
neur,

Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

I S A B E L L E.

Quoi-ce fut Dom Louis qui lui tua son frere?

D O M F E R N A N D.

Oui, ce fut Dom Louis, & ce qui desesperé;  
La foëut de Dom Juan m'implore contre lui,  
Lui puis-je honnêtement refuser mon apui?  
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de  
même

Dire

48 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,  
Contre un homme qu'il a doublement offensé,  
Et cet homme est mon Gendre ; & moi pauvre  
    insensé,  
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau Gendre,  
Je ne sai quel parti je dois laisser ou prendre :  
Oui ma foi j'en suis fou, si jamais je le fus.  
Adieu, je vais tâter mon Gendre là dessus,

S C E N E IV.

ISABELLE *seule.*

**E**T moi je vais pleurer ma triste destinée.  
O Ciel ! à quel brutal m'avez-vous con-  
    damnée ?

N'étoit-ce pas assez de cette aversion,  
Sans me troubler encor d'une autre passion ?  
Oui Ciel ! c'étoit assez pour être malheureuse,  
Mals voulez-vous encor que je sois amoureuse ?  
Ha ! c'est trop me haïr, que de me faire aimer  
Un que je n'oserois à moi-même nommer.  
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'a-  
    dore ?

Et toi pour qui je suis, faut il que je t'abhorre ?  
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit  
    joint,

De Dom Louis qui m'aime, & que je n'aime  
    point ?

Oui, bien loin de t'aimer, je te hai, misérable :  
Mais si ton mal est grand, le mien est effroya-  
    ble.

Laisse, laisse-moi donc, importun Dom Louis :  
Regarde au prix de moi de quel heur tu jouis,  
Tu n'es que trop vergé de la pauvre Isabelle,  
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux  
    d'elle,

Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu,  
    Et

Et tu te plains encor , comme si c'étoit peu.  
 Va, va, console toi , ma fortune est bien pire,  
 Car j'aime, malheureuse, & je n'ose le dire ;  
 Et de plus, je te hai, j'ai ce mal plus que toi ;  
 Et de plus, Dom Juan fera maître de moi.  
 Ainsi je hai , je crains, & je suis amoureuse.  
 Avec ces passions puis-je être bien heureuse ?  
 Helas! de tous ces maux qui me délivrera?

## S C E N E V.

D O M L O U I S , I S A B E L L E.

D O M L O U I S.

**M**Oi, charmante Isabelle, & quand il vous  
 plaira :  
 Oui de ce Dom Juan vous serez dégagée,  
 Puisqu'envers Dom Louis votre humeur est  
 changée,  
 Puisque de Dom Louis autrefois méprisé,  
 Le violent amour se voit favorisé.  
 Commandez donc, Madame, & bientôt cette  
 épée  
 Dans le sang odieux de Dom Juan trempée,  
 Vous fera confesser devant la fin du jour,  
 Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

I S A B E L L E.

O Dieu! me proposer des crimes de la sorte!  
 Sors d'ici, malheureux; sors devant que je sorte  
 D'une indigne pitié que presque malgré moi,  
 Même nom, même sang me font avoir pour  
 toi.

Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable  
 D'écouter seulement un dessein si coupable?

Ah! ne te flatte point dedans ta passion :

Tu ne seras jamais que mon aversion.

Va, va-t-en à Burgos faire des perfidies,

Va, va-t-en à Burgos jouer tes Tragédies ;

50 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Vas y tromper la sœur, & tuer le germain,  
Et me laisse en repos, execrable inhumain ;  
Assez grands sont les maux de la pauvre Isa-  
belle,  
Sans tâcher de la rendre encore criminelle.

DOM LOUIS.

Ha, si jamais....

ISABELLE.

Tai-toi, le plus noir des esprits,  
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

## SCENE VI.

BEATRIS, D. LOUIS, ISABELLE.

BEATRIS.

**H**A mon Dieu, parlez bas, Dom Fernand &  
le Gendre  
Sont dessus l'escalier, ils vous pourroient en-  
tendre.

Je ne vois pas comment avec facilité  
Dom Louis sortira ; car de l'autre côté  
Son suffisant Valet avec sa bonne mine  
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris ra-  
cine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc ?

DOM LOUIS.

Si j'osois..

ISABELLE.

Laisse-moi.

DOM LOUIS.

Si ce Valet fâcheux...

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi.

Beatris.

BEATRIS.

Par ma foi je tremble en chaque membre.

Si

COMEDIE. 51

Si vous vouliez pourtant le mettre en votre  
Chambre...

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvû qu'il soit loin de mes  
yeux.

BEATRIS.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,  
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente.

ISABELLE.

J'entends bien, cet avis n'est pas d'une impru-  
dente,

Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.  
Vraiment vous me donnez une belle leçon,  
Etes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,  
Que vous m'osez tenir un si hardi langage ?  
Dom Juan n'est pas beau, Dom Juan vous dé-  
plaît,

Laissez-là Dom Juan, je l'aime comme il est.  
Ha vraiment Beatris la forte, si mon pere  
Apprend ce bel avis...

SCENE VII.

DOM FERNAND, JODELET, ISABELLE,  
DOM JUAN.

DOM FERNAND.

**V**ous êtes en colere.

ISABELLE.

C'est pour certains bijoux qu'on m'a pris ou  
perdu.

JODELET.

Non, non, à d'autres, non, j'ai le tout enten-  
du.

Vous ne m'aimez donc pas, Madame la traf-  
tresse ?

Et vous me desservez auprès de ma Maitresse ?

C 2

Ha



52 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Ha, Louve ! ha, Porque ! ha, Chienne ! ha, Bra-  
que ! ha, Loup-garou !  
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul,  
cou,  
Que toujours quelque chien contre ta jupe  
pisse,  
Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'englou-  
tisse,  
Le grand Chien Cerberus, Cerberus le grand  
Chien,  
Plus beau que toi cent fois, & plus homme  
de bien.

DOM FERNAND.  
Retirez-vous d'ici, sotté, mal-avisée.

JODELET.  
Ne vous en servez plus, ce n'est qu'une rufée,  
Je la garantis telle.

DOM FERNAND.  
O Dieu, je meurs de peur,  
Que ce maître brutal n'aille trouver sa cœur.  
Il faut le mettre aux mains avecque sa Maîtresse.  
Je vous quitte un moment pour affaire qui  
presse ;  
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.  
Bien, bien, allez vous-en. En dépit des jaloux,  
Ne pourrais-je savoir, ô beauté succulente,  
Que j'aime autant qu'un oncle, & bien plus  
qu'une tante,  
Comment dans votre cœur Dom Juan est logé ?  
J'en ai pu le savoir, & j'en suis enragé.

ISABELLE.  
Pour vous dire la chose avec toute franchise,  
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour épri-  
se ;  
J'en avois dans l'esprit que de l'aversion,  
Le dédain seulement étoit ma passion ;  
Mais hélas ! croyez moi, depuis votre venue

La flâme de l'amour m'est seulement connuë;  
 Et bien que mon amour à nul autre second  
 Doive se réjouir quand le vôtre y répond,  
 Au contraire je suis dans une peine extrême  
 De voir que vous m'aimez, & qu'il faille que  
 j'aime,  
 Car votre humeur du mien ne peut être le prix.  
 Encore que par vous mon cœur se trouve pris,  
 Bien qu'à vous & chez vous, est tout ce que  
 j'adore,  
 Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que  
 j'abhorre.

J O D E L E T.

Ma foi j'entends bien peu ce discours raffiné,  
 Je connois seulement qu'il est passionné.  
 Où diable prenez-vous tant de philosophie &

I S A B E L L E.

Il faut bien envers vous que je me justifie,  
 Vous doutez de ma flâme. Oui, j'aime encor  
 un coup :

Ce que j'aime est à vous, & je l'aime beau-  
 coup ;

Alors qu'en vous voyant, j'apperçois tout en-  
 semble

L'objet de mon amour & je brûle & je trem-  
 ble,

Je brûle de desir, & je tremble de peur ;  
 Vous causez à la fois, ma joye & ma douleur.  
 Fut-il jamais un mal plus étrange & plus rare ?

Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;

Et si je le disois, au lieu de m'alléger,

Au lieu de me guérir, je serois en danger :

Et quand sans découvrir ou bien cacher ma  
 flâme,

Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,

En ce déguisement je trouve un sort égal,

C'est à-dire, par-tout je n'ai rien que du mal.

J O D E L E T.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'au-  
 tre, C 3 le

54 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Je connois seulement que l'amour la rend  
nôtre,

Que la pauvrette brûle à notre intention,  
Car elle me lorgnoit avec attention.

Depuis que je vous vis , bel Ange tutelaire...  
Parbleu pour achever je ne sai comment faire.  
Approchez , mon Valet , faites pour moi l'a-  
mour,

Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

**DOM JUAN.**

Mais, Monsieur.

**JODELET.**

Mais faquin , vous voudriez peut-être  
Me donner des conseils , suis-je pas votre Maî-  
tre ?

Et qui fait mieux que vous le bien que je lui-  
veux ,

Et qui pourra donc mieux lui faire savoir ,  
guez ?

**DOM JUAN.**

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

**JODELET.**

Qu'il a peur de faillir avec sa Houpelande !  
Cà radoucissez-vous , sans faire le railleur,  
Faites bien les doux yeux , & donnez du meil-  
leur ;

Je m'en vais cependant faire auprès de la porte,  
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

**BEATRIS.**

Comment pourrai-je donc tirer hors de son  
trou

Ce maudit Dom Louis ? male peste du fou !

**JODELET.**

Mais n'est ce point aussi, Madame, son Étoile,  
Qui la pousse sur nous , comme on dit, à plein  
voile ?

La fortune , ma foi , s'iroit rire de moi,  
Si m'offrant tel bonheur je ne vous l'empau-  
mois.

Mon.

C O M E D I E. 55

Mon Maître, que fait-on ? peut en être bien aise ;

Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise,  
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,  
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front ;  
Par derrière elle est chauve, & ressemble une  
gogue.

Mais qui l'eût jamais dit, qu'un visage de do-  
gue

Pût donner de l'amour ? il faut en profiter,  
Et quand nous serons seuls je prétends la ren-  
ter.

Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

Mon Valet, vous a-t-on mis là pour ne rien  
faire ?

Vous parlez à l'oreille ; ha vraiment, maître  
lot ;

Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D O M J U A N.

J'ai crû que parlant haut, je pourrois vous dis-  
traire.

J O D E L E T,

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me  
plaire.

D O M J U A N.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion ;  
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction,  
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,  
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.  
Lorsque je m'imagine, objet charmant &  
doux,

Le bien qu'aura celui qui sera votre Epoux,

Mon amé, je l'avoue, est de frayeur faisie,

En un mot je me sens épris de jalousie :

C'est assez vous montrer que j'aime avec excès.

Mais qui m'assûrera d'avoir un bon succès ?

J O D E L E T.

Otez-vous vite ment, je tiens une pensée  
Qui vaut son pesant d'or. Si mon ame insensée,  
Tout

56 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Tout ainsi que la mer a son flux & reflux,  
Pouvoit s'émanciper... Ha! je ne la tiens plus,  
Elle m'est échapée, adorable Isabelle,  
Le plaisir que je prens en vous voyant si belle,  
M'a seché la mémoire & troublé les esprits;  
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Beatris,  
Qui me portes guignon : allons vite, qu'on  
gille ;  
Vous aussi, mon Valet, qui faites tant l'ha-  
bile,  
Qu'on me laisse ici seul.

**I S A B E L L E.**

Quoi, seul, qu'en diroit-on ?

**J O D E L E T.**

Et qui peut en parler, si je le trouve bon ?

**I S A B E L L E.**

Au moins que Beatris...

**J O D E L E T.**

Je n'en veux point démordre.

Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon  
ordre ;

Puis, je n'ai pas encor visité le Balcon,  
Allons-y prendre l'air, on dit qu'il y fait bon.

**I S A B E L L E.**

Oui, principalement lorsque quelque vent  
souffle.

**D O M J U A N.**

Quel diable de dessein peut avoir ce marouffe ?  
Je le veux observer.

**J O D E L E T.**

Allons donc, mon souci.

**I S A B E L L E.**

Vous me dispenserez, je ne bouge d'ici.

**J O D E L E T.**

Oui, vous ne bougerez. Ha! c'est trop de mys-  
tere,

Savez-vous que je suis un homme très-colere ?

Çà donc, vite, qu'on vienne.

**IsL.**

I S A B E L L E.

O Dieu ! quel insolent ?  
 Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent,  
 Et je puis vivre encor ! ô fortune cruelle !  
 Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,  
 Et que pour éviter le péril que je cours,  
 Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

J O D E L E T.

Ha ! ma Reine, de grace ...

I S A B E L L E.

O le dernier des hommes,  
 Sache ; si ce n'étoit les termes où nous sommes,  
 Que je t'arracherois & le cœur & les yeux,  
 Et qu'avec ces deux mains...

J O D E L E T.

Mais plutôt faites mieux,  
 Souffrez que je les baise.

I S A B E L L E.

Ha ! je suis enragée ;  
 Quoi ! je n'étois donc pas déjà trop outragée ?  
 Laissons-là ce brutal.

D O M J U A N *le surprend.*

Ha, ha, maître vilain.

Vous vous ingerez donc de lui baiser la main ?

J O D E L E T.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D O M J U A N.

Âme de bouë,  
 Tu railles donc, pendart, & tu crois que je  
 joué ?

Infame, sac à vin, insolent, éfronté,  
 Tu te repentiras de ta témérité.

J O D E L E T.

Ha, mon maître !

D O M J U A N.

Ha coquin !

J O D E L E T.

Ha la tête, ha l'épaule ;  
 Ha de grace, Seigneur !

E s

D O M

58 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
D O M J U A N.

Si j'avois une gaule,  
Je te ferois crier d'une étrange façon.  
Mon Dieu ! c'est elle-même.

J O D E L E T  
*se jette sur son Maître.*

Et comment, beau garçon,  
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle ?  
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?  
Maître grimpe-potence, & par haut & par bas,  
Et de pieds & de mains.

I S A B E L L E.  
Hé, ne le frappez pas.

D O M J U A N.  
Ha bourreau !

J O D E L E T.  
Tu sauras comme les bras se cassent.

I S A B E L L E.  
Que vous a-t-il donc fait ?

J O D E L E T.  
Ce sont chaleurs qui passent.  
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau,  
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau.  
Tu ne la trouves donc que passablement belle ;  
Et d'esprit elle n'est aussi que telle-quelle ?

I S A B E L L E.  
Il me hait donc, l'ingrat ! ha ? c'est pour en  
mourir.

D O M J U A N.  
Je ne puis differer, je vai me découvrir ;  
Enfin je ne suis plus...

J O D E L E T.  
Loin, loin d'ici, profane,  
N'attends plus rien de moi si ce n'est coups de  
canne.

Puis-je pas le chassant retenir son habit ?

I S A B E L L E.  
Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de  
crédit, Qu'il

C O M E D I E. 59

Qu'il ne soit point chassé: ce n'est pourtant  
qu'un traître.

D O M J U A N.

Jamais coquin peut-il plus offenser son Maître?

Et qui l'eût jamais cru de ce chien de Valet?

J O D E L E T.

Je vous quitte un moment, mon Ange.

I S A B E L L E.

Jodelet?

Madame?

D O M J U A N.

I S A B E L L E.

Je rougis, & ne sai que lui dire.

Je vous nommois tantôt l'auteur de mon  
martyre,

Et j'avois de l'amour pour vous: n'en croyez  
rien,

Ce n'est qu'à Dom Juan que je voulois du  
bien,

Vous étiez Dom Juan alors, mais à cette  
heure

Vous êtes Jodelet.

D O M J U A N.

Ha, Madame, je meure,

s'il me peut arriver jamais un bien plus doux,

Que de voir Dom Juan quelque jour votre  
Epoux!

I S A B E L L E.

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D O M J U A N.

Jamais chose de moi ne fût plus désirée,  
J'y mets toute ma gloire & mon ambition.

I S A B E L L E.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

D O M J U A N.

Oui je serois content, trop aimable Isabelle,  
Si j'étois assuré que vous fussiez fidelle;



60 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Mais hélas ! jusqu'ici, tant mon malheur est  
grand,  
Tout semble vous convaincre, & rien ne vous  
défend.

S C E N E VIII.

I S A B E L L E B E A T R I S.

B E A T R I S.

**I**L s'en est donc allé, le mignon de couchette,  
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette  
Le seigneur Dom Louis.

I S A B E L L E.

L'as-tu bien vu sortir ?

B E A T R I S.

Il n'en faut point douter.

I S A B E L L E.

Va le faire partir,

Et me vien retrouver au jardin.

B E A T R I S.

Malheureuse,

Ne voi-je pas sortir cette Dame pleureuse ?

A qui diable en veut donc ce phantôme hi-  
deux ?

Peste soit de la Dame & du sot amoureux !

S C E N E IX.

L U C R E C E , D O M L O U I S .

L U C R E C E .

**C**E procédé nouveau me surprend & m'é-  
tonne,

C'est mal me protéger alors qu'on m'aban-  
donne.

Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un mo-  
ment ;

Et

COMEDIE. 61

Et comme si c'étoit trop de ce compliment,  
 Et de m'avoir donné sa chambre pour asyle,  
 Il est peut-être allé se divertir en Ville.  
 Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,  
 Crier fort haut, se battre, & se bien quereller;  
 Tout ceci me paroît de fort mauvais augure :  
 Mais je leur veux montrer une autre procédure,  
 Je prendrai congé d'eux avant que de sortir,  
 Je ne puis faire moins que les en avertir.  
 Je pense que voilà la Chambre d'Isabelle,  
 Elle est ouverte, entrons, & prenons congé d'elle.  
 Mais j'y voi, ce me semble, un homme : ô  
 Dieu ! c'est lui,  
 Je ne puis l'éviter.

DOM LOUIS.

Je pense qu'aujourd'hui  
 Beatris a dessein de faire ici mon gîte ;  
 Mais, ô chere Isabelle, où courez-vous si vite ?  
 Je ne suis pas ici pour vous perlécuter ;  
 Quoi ! vous ne voulez pas seulement m'écouter ?  
 Et cependant pour vous nuit & jour je soupire.  
 Helas, je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.  
 Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos  
 Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux,  
 Vous m'avez reproché ma flâme criminelle,  
 Comme si je trouvois quelque autre fille belle  
 Après vous avoir vûë, ou celle que j'y vy,  
 Dont pour passer le tems je me feignis ravy,  
 Ne posseda jamais que des appas vulgaires,  
 Qu'elle estimoit charmans, & qui ne l'étoient gueres.

62 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Pour vous le témoigner, mon nom je lui fei-  
gny,

Et ce fut par pitié que je me contraigny  
A passer quelques nuits devisant avec elle ;  
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle,  
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRECE *ouvrant son voile.*

Ha, je t'en veux apprendre, infame, la voici,  
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgai-  
res,

Celle qui t'aimoit tant & que tu n'aimois  
gueres,

Qui te hait maintenant & qui te haïra,  
Qui morte ou vive, aimée ou méprisée,  
ira

Te reprocher par-tout, amant impitoyable,  
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,

Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit,  
Sans feindre de l'aimer: oui, traître, il le fal-  
loit,

Et ne l'appeller pas, & ton ame & ta Reine.  
Hélas ! j'aurois un frere, & je serois sans  
peine,

Au lieu que je me vois par cette trahison  
Sans honneur, sans appui, sans frere & sans  
maison.

Tu penses m'échapper, homicide, parjure;  
Au secours, à la force.

DOM LOUIS.

Ha! Madame, je jure

Que vous serez contente.

LUCRECE.

Ame double & sans foi....

SCENE

SCENE X.

D. JUAN, LUCRECE, D. LOUIS.

DOM JUAN.

Quel desordre est ceci ?

LUCRECE.

Dieu, qu'est-ce que je voi ?

DOM JUAN.

N'est-ce pas là ma sœur ?

LUCRECE.

N'est-ce pas là mon frere ?

DOM JUAN.

Et l'un & l'autre objet me mettent en colere.

DOM LOUIS.

A qui donc en veut il ?

DOM JUAN.

Je suis tout assuré  
Du crime de ma sœur, je n'ai pas averé  
Tout à fait mes soupçons, commençons donc  
par elle:

Malheureuse!

LUCRECE.

Ha! Seigneur.

DOM LOUIS.

J'entreprends sa querelle,  
Encore qu'elle cherche à se vanger de moi.  
Mais quel droit prétens tu sur elle?

DOM JUAN.

Je le voi.

DOM LOUIS.

Toi, n'es-tu pas Valet ?

DOM JUAN.

Dom Juan est mon Maître,  
Son honneur est le mien.

LU-

64 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

LUCRECE.

Il se céle peut-être,  
Avec quelque dessein.

DOM LOUIS.

Quoi, me voir quereller  
Deux fois par un Valet ?

DOM JUAN. *Lucrece veut sortir.*

Ha ! non pour s'en aller,  
C'est ce que je ne veux & ne dois pas permet-  
tre.

Mais en cette maison qui vous a donc pû met-  
tre ?

Et pourquoi tant de cris ?

LUCRECE.

Vous allez tout savoir.  
J'entrois dans cette Chambre, & c'étoit pour  
y voir

Isabelle ; j'ai vû cet homme, ce me semble,  
Qui m'a paru surpris ; las, encore j'en tremble.  
A quelle intention il s'y vouloit cacher,  
Je ne sai ; le voyant fortir, pour l'empêcher,  
J'ai crié, mais je croi que sans votre venuë....

DOM JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue,  
Je veux fermer la porte.

LUCRECE.

Helas, je meurs de peur.

DOM JUAN.

Il faut, ô Dom Louis, faire voir sa valeur.

DOM LOUIS.

Tu mourras de ma main.

DOM JUAN.

Je vous tiens.

LUCRECE.

Je suis morte.

DOM LOUIS.

On frape, on vient à nous.

DOM JUAN.

Achevons, il n'importe.

SCE.

## SCENE XI.

DOM FERNAND , LUCRECE , D. JUAN,  
DOM LOUIS , ISABELLE.

DOM FERNAND *debors.*

**I**L la faut enfoncer.

LUCRECE.

*Je ferai bien d'ouvrir.*

DOM JUAN *parlant tout bas à sa sœur.*  
N'ouvrez pas, si par toi l'on peut me décou-  
vrir...

LUCRECE.

Ha, Seigneur Dom Fernand, appelez tous  
les vôtres.

DOM FERNAND.

Arrêtez, par la mort, le premier de vous au-  
tres

Qui ne rengainera, je serai contre lui.

O Dieu, que d'embarras m'accablent au-  
jourd'hui!

Qui vous a mis ici, mon neveu? vous Eucrece,  
Qui vous a découverte? & vous, quel mal vous  
presse,

Qui n'avez fait encor ici que quereller?

DOM LOUIS.

Vous allez tout favoir.

DOM JUAN.

Non, laissez moi parler,  
Je le fai mieux que lui: mais il faut que je  
fache

Si ce n'est pas ceans que Lucrece se cache,  
Si Dom Louis n'est pas parent de la Maison.

DOM FERNAND.

Oui, l'un & l'autre est vrai.

DOM

66 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
D O M J U A N.

N'est-ce pas la raison  
Qu'un Valet dans l'honneur d'un Maître s'in-  
teresse,  
Lorsque dans son honneur, on l'attaque, on  
le blesse?

D O M F E R N A N D.  
On ne le peut nier.

D O M J U A N.  
Ecoutez si j'ai tort.  
Je suis ici couru que l'on croit bien fort :  
Lucrece avoit trouvé, sans doute à l'insçu  
d'elle,  
Dom Louis dans la Chambre où se couche Ma-  
belle ;  
je l'ai vûë éplorée, aux prises avec lui.  
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,  
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,  
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vûë.

D O M L O U I S.  
Ha ! c'est pour un Valet trop de raffinement.

D O M J U A N.  
je ne suis pas au bout, il faut assurément,  
Mon Maître étant Epoux de Madame Isabelle,  
Qu'il se trouve offensé pour Lucrece, ou pour  
elle.

Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux :  
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,  
Puisqu'en toutes les deux il peut aller du nô-  
tre,  
D'achever Dom Louis, ou pour l'un, ou  
pour l'autre.

D O M L O U I S.  
D'achever ? tu n'as pas encore commencé.

D O M F E R N A N D.  
Arrêtez, Dom Louis, vous êtes insensé.  
Jodelet, ha ! voici la plus étrange affaire  
Dont on ait oui parler.

DOM

DOM JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire,  
Il faut que je le tuë.

DOM FERNAND.

Ha, mon cher Jodelet!  
Remettez votre épée.

ISABELLE.

Il faut que ce Valet  
Soit jaloux pour son Maître, & la chose est nouvelle.

DOM JUAN.

On ne sauroit jamais vuider notre querelle;  
Mais pour l'amour de vous j'ose bien hazarder  
Un moyen qui pourra les choses retarder;  
C'est que vous me fassiez chacun une promesse;  
Vous, Seigneur D. Fernand, de remettre Lu-  
crece  
Au pouvoir de son frere alors qu'il le voudra;  
Vous, Seigneur Dom Louis, alors que l'on  
pourra,  
De vous couper la gorge avec D. Juan même.

DOM LOUIS.

Quant à moi je ne puis sans une peine extrême,  
Prendre ou donner parole à des gens comme  
toi.

DOM JUAN.

Sachez que D. Juan n'est pas autre que moi,  
Si ce n'est que bien tôt Dom Juan vous af-  
fomme;  
Vous savez si je suis, ou puis être votre  
homme.

DOM FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous de-  
sirez:  
Mon neveu.

DOM LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;  
Je donne ma parole.

DOM:



68 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
D O M J U A N.

Et je donne la mienne,  
Que je n'avance rien que Dom Juan ne tienne.

D O M L O U I S.  
Je n'ai donc qu'à chercher votre Maître de-  
main.

D O M J U A N.  
Vraiment vous n'aurez pas à faire grand  
chemin.

D O M F E R N A N D.  
Je m'en vai le chercher.

D O M J U A N.  
Vous y pourrai-je suivre ?

D O M F E R N A N D.  
Oui, venez.

D O M J U A N.  
J'ai bien peur que nous le trouvions yvre.

*Fin du troisième Acte.*



ACTE



## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LUCRECE , ISABELLE.

LUCRECE.

**V**otre civilité m'est ici bien cruelle :  
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi, vous pensez donc ainsi nous échaper ?  
Le bon homme n'est pas si facile à tromper ,  
Il s'en est bien douté ; mais tantôt il espere  
De vous raccommo-der avecque votre frere :  
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRECE.

Mon frere ne se peut fléchir que par sa mort ;  
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée,  
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyme-  
née :

Car, vous dirai je enfin la chose comme elle est ?  
Dom Juan n'est rien moins que ce qu'il vous  
paroît.

ISABELLE.

Ha ! le voici venir, cachez-vous, je vous prie,  
Vous n'avez qu'à passer dans cette Galerie,  
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver :  
Cependant je me cache ici pour l'observer.

SCE.

70 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

S C E N E II.

JODELET *seul en se curant les dents.*

**S**oyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,  
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.  
Quand je trouve quelque mignon,  
Si tôt qu'il sent l'ail que je mange,  
Il fait une grimace étrange,  
Et dit la main sur le rognon,  
Fi, cela n'est point honorable.  
Que béni soyez-vous, Seigneur,  
Qui m'avez fait un misérable,  
Qui préfère l'ail à l'honneur.

Soyez nettes, mes dents, &c.  
Que ce fut bien fait au Destin  
De ne faire en moi qu'un faquin,  
Qui jamais de rien ne s'offense !  
Ma foi, j'ai raison quand je pense  
Que plus grand est l'heur du Gredin,  
Ni que du Prélat en l'Eglise,  
Ni que le Prince en un Etat.  
D'être peu beaucoup je me prise,  
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.

Soyez nettes, mes dents, &c.  
Quand je me mets à discourir  
Que le corps enfin doit pourrir,  
Le corps humain où la prudence,  
Et l'honneur font leur résidence,  
Je m'afflige jusqu'au mourir.  
Quoi, cinq doigts mis sur une face,  
Doivent-ils être un affront tel,  
Qu'il faille pour cela qu'on fasse

Appeller

Appeller un homme en duel?

Soyez nettes mes dents, &c.

Un Barbier y met bien la main,

Qui bien souvent n'est qu'un vilain,

Et dans son métier un grand aze;

Alors que tel Barbier vous raze,

Il vous gâte un visage humain;

Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,

Toi qu'un soufflet choque si fort,

Que tu t'en fais tenir à quatre?

Un Souffleté vaut bien un Mort.

Soyez nettes mes dents, &c.

Pour moi j'estime moins qu'un chien,

Celui qui n'aime ici-bas rien,

Que botte en tierce, ou bien en quarte,

Ou cheval qui de la main parte,

Ou pistolet qui tire bien.

Faut-il qu'en duels on abonde

Pour quelque injure que ce soit,

Si coups de bâton sont au monde,

Qui font mal quand on les reçoit?

Soyez nettes mes dents, &c.

Messieurs les Lions rugissans,

Que vous allez éclaircissans,

Au gré de votre jeune bile,

Sachez qu'aux champs comme à la Ville,

Un soufflet vaut mieux que cinq cens,

Puisque soufflets les deshonnorent.

Ou les hommes sont insensés,

Ou Messieurs les vivans ignorent

Quels sont Messieurs les Trépassés.

Soyez nettes mes dents, l'honneur vous le com-  
mande,

Perdre les dents est tout le mal que j'appré-  
hende.

72 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

SCENE III.

BEATRIS, JODELET.

BEATRIS.

**H**A! seigneur Dom Juan, l'on vous a bien  
cherché.

JODELET.

L'on me devoit trouver, je n'étois pas caché.  
Et qui sont ces chercheurs?

BEATRIS.

L'un est votre beau-pere,  
Et l'autre Dom Louis, fils de son défunt frere;  
Votre Valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé  
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,  
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que  
l'ambre;  
Quelle clef tenez-vous?

BEATRIS.

elle de votre Chambre;  
Dom Fernand vous destine un autre Apparte-  
ment,  
Où vous serez bien mieux & plus commodé-  
ment.

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BEATRIS.

Il craint la médifance,  
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance  
Coucher près de sa fille.

JODELET.

Ho! chere Beatris,  
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris:  
De

COMEDIE. 73

De tout tems je me trouve enclin aux Beatris-  
fes,  
Pour toi je couve un feu plus chaud que des  
Epices.

BEATRIS.

Moi j'aime de tout tems les Seigneurs D. Juans,  
Et je sentis mon mal quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BEATRIS.

Ha, prenez-la donc vite.

JODELET.

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau  
gîte.

BEATRIS.

Tarare, suivez-moi, j'y vai tout de ce pas.

JODELET.

Larronesse des cœurs, tu n'échapperas pas.

Las, faut-il donc pour vous que notre poitrine  
arde,

Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphé fa-  
yarde?

SCENE IV.

ISABELLE JODELET.

ISABELLE.

Q Uoi, Seigneur, Dom Juan, vous courez  
Beatris?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,  
D Et

74 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et je dois bien douter de votre affection.

J O D E L E T.

Allez-vous-en filer, notre Epouse future :  
Plus grand' Dame que vous est Madame Na-  
ture ;

Je suis son serviteur & le fus de tout tems,  
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas  
contens.

I S A B E L L E.

Je vai donc vous laisser de peur de vous dé-  
plaître.

J O D E L E T.

Objet charmant & beau, vous ne sauriez mieux  
faire.

Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,  
Car je fais que son cœur ne fut jamais glaçon.  
Aristote a raison, qui dit qu'une Maraude  
Ne se doit point prier ; mais il faut à la chaude  
La griper aux cheveux, la saisir au collet,  
Quelquesfois l'affoiblir avec un beau soufflet ;  
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade ;  
Si la gourmade est peu, lors de la baston-  
nade,

Tout homme de bon sens doit, ce dit-il, user  
Pour la mettre en état de ne rien refuser.  
Mais autre Censeur vient, de mes Censeurs le  
pire.

## SCENE V.

DOM FERNAND, JODELET.

DOM FERNAND.

JE vous cherche par-tout, Dom Juan.

J O D E L E T.

L'équitable Fernand de son humble Valet ?

Que desire

DOM

C O M E D I E. 75

D O M F E R N A N D.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet ?

J O D E L E T.

Non , mais devant la nuit je le verrai possible.

D O M F E R N A N D.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

J O D E L E T.

Quelle est donc cette chose ?

D O M F E R N A N D.

Il faut absolument,

( Pensez bien , qu'à regret... )

J O D E L E T.

Que faut-il ? vite ment.

D O M F E R N A N D.

Aller à la Campagne.

J O D E L E T.

Est-ce tout ? que m'importe ?

D O M F E R N A N D.

Oui , mais c'est pour vous battre.

J O D E L E T.

Ha , non en cette sorte,

Il m'importe beaucoup ; mais si sans résister  
je veux vous obéir , à quoi bon m'irriter ?

D O M F E R N A N D.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

J O D E L E T.

Dom Fernand , vous montrez ici peu de cervelle,

Il faut que vous soyez certes un Maître-fou.

D O M F E R N A N D.

Courage , Dom Juan ; mais puis-je savoir d'où

Vous pouvez inferer que je ne sois pas sage ?

J O D E L E T.

De venir sottement m'avertir d'un outrage  
Que je ne savois point , & ne voulois savoir.

D O M F E R N A N D.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir,

D 2

Et



**76 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Et que si vous voulez vous acquitter du vôtre,  
Il faut sans vous servir de la valeur d'un autre,  
Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main  
Celui qu'on fait avoir tué votre germain.  
Il le tua la nuit, soit hazard, soit vaillance,  
Vous devez vite en faire la vengeance,

**J O D E L E T.**

Fut-ce la nuit ?

**D O M F E R N A N D.**

La nuit.

**J O D E L E T.**

Se batte qui voudra :

Puisque sans voir il tué, alors qu'il me verra,  
Que pourrais-je durer contre un tel Mata-  
more ?

Et de plus, voulez-vous que je vous die en-  
core

L'avantage qu'auroit ce dangereux Garçon ?

C'est que cet enragé fait déjà la façon

Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

**D O M F E R N A N D.**

Pensez-vous, Dom Juan, avoir bien du cou-  
rage ?

**J O D E L E T.**

Oui-da, j'en ai beaucoup, & n'en ai que du  
bon.

Dites-moi seulement où le trouvera-t-on ?

Est-il bien loin d'ici ? se fera-t-il attendre ?

Savez-vous son logis ? le pourra-t-on appren-  
dre ?

Et son nom quel est-il ?

**D O M F E R N A N D.**

Dom Louis de Rochas.

**J O D E L E T.**

Quoi, c'est votre neveu ? Je ne me bats donc  
pas,

Puisqu'il a votre nom qui m'est si vénérable ;

Cette qualité m'est assez considérable

Pour me mettre à ses pieds où je le trouverai,

Et

C O M E D I E 77

Et si vous le voulez , même je l'aimerai.

D O M F E R N A N D.

Ce n'est pas tout encore , une seconde offense  
Vous devroit contre lui porter à la vengeance,  
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort...

J O D E L E T.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort ;  
Mais j'ai fait un serment , & n'en déplaise aux  
Dames,

De ne prendre jamais querelle pour des Femmes.

D O M F E R N A N D.

Vous êtes un poltron , ou je me trompe bien.

J O D E L E T.

Au beau-pere cela ne doit toucher en rien.

D O M F E R N A N D.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

J O D E L E T.

Beau-pere trop hargneux , beau-pere trop farouche,

Beau-pere assassinant , & beau-pere éternel,

Qui me vient proposer un acte criminel,

Que vous a déjà fait un misérable Gendre,

Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre ?

Monseigneur Belzebut , qui vous puisse emporter,

Vous auroit-il chargé de me venir tenter ?

Si le danger n'étoit que d'un simple homicide :

Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide ,

Et le faire devant la consommation,

Est certes , D. Fernand , très-cruelle action.

D O M F E R N A N D.

Votre Valet tantôt a donné sa parole

De se battre pour vous.

J O D E L E T.

Qu'il la tienne , le drôle,

78 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

**DOM FERNAND.**

Vous ne vous battez point pour frere ni pour  
sœur ?

**JODELET.**

Il faut être en humeur pour se battre, & je meure  
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette  
heure.

**DOM FERNAND.**

Je vous croyois vaillant, je me suis bien trom-  
pé.

**JODELET.**

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,  
Qu'en sera mienx ma sœur ? qu'en sera mieux  
mon fiere ?

Laissez-moi donc en paix, homme, singe, ou  
beau-pere.

**DOM FERNAND.**

Vous n'avez qu'à chercher autre Femme à  
Madrid.

**JODELET.**

Que vous eussiez aimé pour votre Gendre un  
Cid,

Qui vous eût assommé, puis épousé Chimène !

**DOM FERNAND.**

N'attendez plus de moi que mépris & que  
haine,

O le plus grand poltron qui jamais ait été !

**JODELET.**

Je suis, ô Dom Fernand, de votre cruauté,  
Malgré vos noires dents, serviteur très-fidelle,  
Et je le suis aussi de Madame Isabelle.

**DOM FERNAND.**

Je ne suis point le vôtre, & hors de ma maison  
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCE-

## SCÈNE VI.

DOM JUAN, DOM FERNAND,  
JODELET.

DOM JUAN.

QU'avez-vous, Dom Fernand, qui vous met  
en colere ?

DOM FERNAND.

Ce Gendre mal choisi.

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-pere.

DOM FERNAND.

Eloignons nous de lui. Ce Gendre donc mau-  
dit

Vous desavoue en rout, & m'a nettement dit,  
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son  
offense,

Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance ;  
Même il m'a quasi dit, qu'il a perdu le cœur.  
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,  
Trop fidèle Valet d'un trop timide Maître,  
Montrez lui vivement quel homme il devoit  
être ;

Qu'étant de Dom Louis doublement outragé,  
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,  
Quoique son ennemi soit homme redoutable ;  
Que cette offense aussi n'est gueres suportable ;  
Montrez-vous bon ami, montrez-vous bon  
Valet,

Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.  
Je sai bien qu'en ceci j'ai quelque part à pren-  
dre ;

Mais touchant mon devoirs on ne peut rien  
m'apprendre,

80 **JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,**  
Sij'étois offensé comme lui doublement,  
On verroit Dom Fernand agir tout autrement.  
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertuë:  
Son ennemi l'attend au bout de cette ruë,  
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.  
Je m'en vai le trouver.

**DOM JUAN.**

Mais de quel autre tort  
Mon Maître Dom Juan doit-il tirer vengeance?

**DOM FERNAND.**

Il vous apprendra tout, le voici qui s'avance.

**DOM JUAN.**

Or ça, mon jodelet, di-moi sans rien chan-  
ger,  
Quels outrages nouveaux avons nous à venger?

**SCENE VII.**

**JODELET, DOM JUAN.**

**JODELET.**

**S'**en est-il allé donc?

**DOM JUAN.**

Oui.

**JODELET.**

Tant mieux: que je meure,  
S'il ne m'a quasi fait enrager tout à l'heure.  
Seigneur, il n'est plus tems de se plus déguï-  
ser,

Le faire plus long-tems ce seroit niaiser;  
Dom Louis en feroit une pièce pour rire.

Mais l'avez-vous pour moi défié?

**DOM JUAN.**

Sans lui dire

Que j'étois Dom Juan, oui je l'ai défié,  
Et ma foi je m'étois toujours bien défié  
Que ce jeune galand cajoloit Isabelle;  
Enfin je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,  
Et sans un accident que je te dois celer,  
Nous nous fussions battus au lieu de quereller,  
Et

Et je n'ai seulement l'affaire différée,  
Qu'attendant que je voye un peu mieux avérée

Une chose qui n'est encore en mon esprit  
Qu'un sujet de soupçon, de rage & de dépit ;  
Car enfin ce peut être un coup de téméraire,  
Un tour de Beatris, que l'argent a fait faire:  
Puis j'ai quelque raison pour croire assurément  
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie ;  
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie,  
Dom Louis en l'honneur vous offense bien fort!

De vous expliquer mieux la chose j'aurois tort,  
Elle ne peut quasi s'entendre ni se dire,  
L'un & l'autre l'augmente & la rend toujours pire.

DOM JUAN.

Ha! ne me la dis point, je la devine assez ;  
Mais que tous mes malheurs & présens & passez  
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage.

Et qui le fait encor?

JODELET.

Tout le monde.

DOM JUAN.

Ha! j'enrage.

Ha! maintenant fureur, je m'abandonne à vous.  
Et D. Fernand est-il pour nous ou contre nous?

JODELET.

D. Louis est son sang, mais pour l'honneur de votre

Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre,  
Il veut que D. Louis vous en fasse raison,  
Et Dom Louis m'attend près de cette maison,  
Qui me croit Dom Juan.

D 5.

DOM

82 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

DOM JUAN.

Il faut que je le tuë :  
Mais on est bien souvent séparé dans la rue,  
Les combats de pavé sont moins guerre que  
paix,  
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais :  
J'hazarde ma vengeance allant à la campagne,  
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,  
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle  
n'est,  
Et ce lieu de combat moins que l'autre me  
plaît.  
Si dans quelque maison, quoique contre la  
mode....

JODELET.

Attendez, je vous trouve une place commode.  
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,  
Où nous devons coucher ; là très-commodé-  
ment.  
Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux  
d'Isabelle.  
Sans qu'il en soit rien sù que de son pere ou d'elle.

DOM JUAN.

Ha, mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi !  
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez y,  
Il est tems, ou jamais, qu'on sache qui vous  
êtes.  
Comment prétendez-vous faire ce que vous  
faites,  
Et passer pour Valet ? Allez, allez, Seigneur,  
Vous découvrir, vous battre, & venger votre  
honneur.

DOM JUAN.

Quoi ! si par un effet de pure jalousie,  
Par un simple soupçon né dans ma fantaisie,  
j'ai

J'ai déguisé mon nom , veux-tu pour un affront,

De qui le moindre mal est de rougir mon front,

Que je m'aïlle montrer ? ha, plutôt je te prie,  
Si tu n'aimes mieux voir Dom Juan en furie,  
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :

Une offense est bien pire , & je la souffre bien.

J O D E L E T.

Vous me l'ordonnez donc ?

D O M J U A N.

Même je t'en conjure.

J O D E L E T.

Il vous faut obéir : mais si par aventure,  
Comme les hommes sont souvent impatiens,

Il vouloit dégainer devant qu'être céans,  
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,  
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre ?

D O M J U A N.

Fais-lui signe de loin, il ne manquera pas  
De te venir trouver ; & toi d'un même pas  
Tu me l'ameneras en cette chambre basse.

J O D E L E T.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.  
S'il est court de visière ?

D O M J U A N.

Ha ! c'est trop discourir,  
Ne me replique plus, & me le vas querir.

J O D E L E T.

Ce dur commandement terriblement me choque :

Mais, Seigneur, gardez-vous sur-tout de l'équivoque,

Discernez Jodelet d'avecque Dom Louis,  
On a souvent les yeux de colere éblouis ;



84 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et si sans y penser devant Dom. Louis j'en-  
tre,  
Et que sans y penser vous me perciez le ven-  
tre,  
Me disant, jodelet, ma foi j'en suis mari,  
je serai tout à l'heure & content & guéri.

*Fin du quatrième Acte.*



**ACTE**



## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

*BEATRIS entre par une petite porte, une chandelle à la main.*

**P**leurez , pleurez, mes yeux , l'honneur  
vous le commande,  
S'il vous reste des pleurs, donnez m'en, j'en de-  
mande.

Je viens d'allumer ma chandelle,  
La nuit noire comme du geais  
Vient d'arriver pompeuse & belle  
Plus que je ne la vis jamais ;  
De ses Demoiselles suivantes  
Les Etoiles étincelantes  
Elle traîne un brillant troupeau.  
Que ses servantes sont heureuses,  
Si d'un Valet qui se croit beau  
Elles ne sont point amoureuses!

*Pleurez, pleurez, &c.*

Etoiles luisantes & nettes,  
Si vous en aimiez comme moi,  
Toutes celestes que vous êtes  
Vous enrageriez sur ma foi.  
Tantôt ce Grenadin, ce More,  
Comme du feu qui me devore  
Je lui contoïis la cruauté ,  
M'a dit que je ne valois gueres,  
Et qu'il étoit bien fort tenté

86 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

De me donner les étrivieres.

Pleurez, pleurez, &c.

D'écus une assez bonne somme  
Devant lui je faisois sonner,  
Et lui faisois assez voir comme  
Moi qui prens, je lui veux donner.

Aussi-tôt son ame rebourse  
M'a donné de ma même bourse  
Un si grand coup dessus le cou,  
Que je m'en sens toute échinée:  
O que pour aimer un tel fou  
Il faut que je sois forcenée!

Pleurez, pleurez, &c.

S'il plaisoit à la Destinée  
Qu'il fût l'importun à son tour  
Et Beatrix l'importunée,  
Alors à beau jeu beau retour,  
Encore aurois-je quelque joie;  
Mais hélas! jusques dans le foie  
Il me brûle le faux larron,  
Et s'en rit, l'impitoyable homme,  
Aussi fort qu'autrefois Neron  
Rioit alors qu'il brûloit Rome.

Pleurez, pleurez, &c.

Et cependant mon mal me presse.  
Mais quelqu'un vient par l'escalier,  
C'est Isabelle ma maîtresse,  
Reprenons notre chandelier.  
Que si quelqu'un de l'assistance  
Trouve qu'à moi n'appartient Stance,  
Qu'il sache que l'Auteur discret  
Qui fait fort bien que le Colloque  
Est dangereux pour le secret,  
M'a regalé d'un Soliloque.

Pleurez, pleurez, &c.

SCE-

## SCENE II.

ISABELLE, BEATRIS,  
LUCRECE.

ISABELLE.

**M**adame Beatris, que faites-vous ici?

BEATRIS.

Je prépare une chambre à votre amant transi.  
Et vous, d'où venez-vous, & Madame Lucre-  
ce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRECE.

Madame, je vous dis pour la seconde fois,  
Quand on auroit remis la chose à votre choix,  
Vous ne pouviez choisir en toute la Castille  
Un plus digne Mari à une excellente Fille;  
Alors que Dom Juan vous fera à jeux connu,  
Vous me confesserez que je vous ai tenu  
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi je vous assure  
Lorsque si richement vous faites sa peinture,  
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve  
bien,

Vous de le croire tel; moi de n'en croire rien.  
Helas! à vous, sa sœur, l'oserois je bien dire?  
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire,  
Toujours dans l'action d'un homme extrava-  
gant,

Soit par accoutumance, ou soit par accident,  
Parlant toujours du nez, & de plus il affecte  
La façon de parler toujours la moins correcte,  
Toujours quelque mot goinfre entre dans ses  
discours:

Et

88 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et je pourrois passer heureusement mes jours  
Avec un tel époux ? ha fille malheureuse !  
Encor si je pouvois être Religieuse !  
Mais hélas ! je me sens pour la Religion,  
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

B. E. A. T. R. I. S.

Finissez, finissez votre querimonie,  
Et gagnons l'escalier, & sans cérémonie :  
Quelqu'un ouvre la porte, & l'on vous sur-  
prendra ;  
Quant à moi je m'enfuis, me suive qui vou-  
dra.

### S C E N E III.

D. O M J U A N , J O D E L E T.

D O M L O U I S.

D O M J U A N *ouvre la porte, & en ôte la clef.*

**L**aissons la porte ouverte, & gagnons cette  
Alcove,  
Je les entens venir.

J O D E L E T :

Mon Maître, Dieu me sauve  
Ne fut jamais qu'un traître, il s'en est en allé ;  
Hélas ! j'en ai quasi le sang tout congelé,  
Et qui l'eût jamais crû ? Peste, il ferme la porte,  
Que deviendrai je donc ?

D O M L O U I S.

Nous pouvons de la sorte  
Nous battre tout le saoul, si le cœur vous en  
dit.

J O D E L E T :

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'apé-  
tit.

D O M

COMEDIE. 89

DOM LOUIS.

Que differez-vous donc à venger votre outrage ?

Je crains votre raison moins que votre courage ;

Vous ne me dites mot ? hé bien, qu'attendons-nous ?

Ha ! vraiment si j'étois offensé comme vous ,  
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET.

Mon Maître assurément n'a point de conscience.

DOM LOUIS.

Que diable cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

DOM LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,  
Vous êtes maintenant, ce semble, un peu tiède,  
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.

JODELET.

Ha , bon Dieu ! quelle longue Epée à giboyer,  
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer !

DOM LOUIS.

Dom Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET.

Le Seigneur soit loué, je viens de voir mon Maître,

Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux,

Ma colere est tantôt au point où je la veux ;

Si-tôt qu'elle y sera vous verrez faire rage ;

Ha ! Seigneur, sortez-donc , manquez-vous de courage ?

DOM JUAN.

Va donc pour l'amuser te battre en reculant.

JODE-

90 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
JODELET *pousse une estocade sans être en mesure.*

Dieu veuille être avec nous!

DOM LOUIS.

L'effort est violent,

Vous vous battez fort bien.

JODELET.

Assez bien; ha, que n'ai-je

Contre les coups d'estoc quelque bon sortilege!

Attendez, ha, mon Maître, ha, c'est trop me presser,

Mon épée est faussée, il la faut redresser.

N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

DOM LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guere,

Je ne veux point avoir d'avantage sur vous,

Je veux sans voir, vous battre, & vous rouer de coups.

Meurs donc, chandelle, meurs & nous laisse en tenebres;

Et vous, allez finir vos passe tems funebres.

Pour moi qui suis exact en ce que je promets,

Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

DOM LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle,

Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,

Et vous m'avez blessé, mais je m'en vengerai.

SCÈNE

SCENE IV.

DOM FERNAND, D. JUAN, JODELET, DOM LOUIS.

DOM FERNAND.

**B**Eatris.

DOM JUAN.

Sors, fors vite, ou je t'étranglerai.

DOM FERNAND.

Qu'est ceci, mes amis ?

JODELET.

Je venge mon offense.

DOM LOUIS.

On m'a tiré du sang, j'en veux tirer vengeance.

DOM FERNAND.

Est-ce d'une estocade ou d'un estrainaçon ?

JODELET.

L'un & l'autre, ma foi, n'est pas de ma façon.

DOM FERNAND.

Montrez-moi, vous avez la main un peu coupée.

JODELET.

La sale vision que de voir une épée !

DOM FERNAND.

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment,

Je ne parois ici pour la paix nullement.

L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon Gendre,

Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :

Battez-vous donc, amis, & bien fort, vous serez

Bien plutôt animez par moi que séparez.

DOM



92 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,

DOM LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,  
Pour n'être pas suivi.

JODELET.

De tout mon cœur j'enrage,  
Ha, le méchant vieillard, qui conseille un duel !

DOM LOUIS.

La colere me rend insolent & cruel ;  
J'ai trompé votre sœur , j'ai tué votre frere,  
Je le ferois encor si je l'avois à faire,  
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

DOM JUAN *sortant de l'Alcove.*

Vous ne connoissez pas Dom Juan , le voici :  
Vous trompâtes ma sœur , vous tuâtes mon  
frere,

Mais bien-tôt votre mort s'en va me satisfaire ;  
C'est au vrai Dom Juan qu'appartient seule-  
ment

De venger son honneur offensé doublement.

DOM LOUIS.

Quel est donc de vous deux Dom Juan ?

DOM JUAN.

C'est moi-même.

DOM LOUIS.

Et lui ?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

DOM JUAN.

Oui, je suis Dom Juan qui vous vient de bles-  
ser.

Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien pen-  
ser

Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,  
Maintenant que je voi celui qui l'a causée.

Tandis que mon esprit a seulement douté,  
J'ai voulu m'éclaircir, & n'ai rien attenté ;

Sous le nom d'un Valet j'ai souffert mon of-  
fense,

Tandis qu'un seul soupçon m'en demandait  
vengeance. Vous

Vous qui me l'avez fait , & l'osez déclarer ,  
 Vous me croyez peut-être un homme à l'endu-  
 rer ?

Je n'ai pour le savoir de science certaine  
 Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine ;  
 Enfin mon deshonneur ne m'est que trop con-  
 nu ,

Vous savez , Dom Louïs , à quoi je suis tenu ;  
 Pour mon sang répandu , j'ai répandu du vô-  
 tre ,

Mais deux autres sujets m'en demandent bien  
 d'autre.

Je ne puis vivre heureux sans vous faire mou-  
 rir ,

Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.

Je suis donc Dom Juan , que personne n'en  
 doute.

D O M L O U I S.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous re-  
 doute ?

D O M J U A N.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas ?

Vous ne tuéz qu'alors que l'on ne vous voit  
 pas :

Mais puisque je vous voi , qui vous pourra,  
 barbare ,

Garantir de la mort que ma main vous prépare ?  
 Quand je vous aurois tous ici pour ennemis.

Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a pro-  
 mis :

L'on m'a promis ma sœur , il faut qu'on l'ef-  
 fectué :

Je lui dois votre mort , il faut que je vous tuë,  
 Voyez si Dom Juan tient bien ce qu'il promet,  
 Soit qu'il paroisse en Maître ou se cache en Va-  
 let

Dom Fernand, tenez donc la parole donnée,  
 Commandez que ma sœur me soit vite ame-  
 née ;

Et

94 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Et vous le plus mortel de tous mes ennemis,  
Battez-vous contre moi, vous me l'avez pro-  
mis.

DOM FERNAND.

Ha, Seigneur Dom Juan, un peu de patience !

DOM JUAN.

Pour en avoir eu trop j'ai manqué ma ven-  
geance.

DOM FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous ?

DOM JUAN.

J'étois jaloux.

DOM FERNAND.

De qui ?

DOM JUAN.

De lui.

DOM LOUIS.

De moi ?

DOM JUAN.

De vous.

Je vous ai vû sortir du balcon d'Isabelle.

DOM LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir ?

DOM JUAN.

Vous même, & puis chez elle  
Je vous ai vû caché ; mais ces jaloux soupçons  
Ne rallentirent point mon feu de leurs glaçons,  
Au contraire il s'accrut avecque violence ;  
Lors je me déguilai, & gardai le silence,  
Et ne fus pas long tems sans recontrer en vous,  
Un Rival dont j'avois sujet d'être jaloux ;  
Vous n'excitez alors que ma simple colere,  
Et n'eusse jamais crû que la mort de mon frere  
Dût se trouver encor un coup de votre main,  
Je vous croyois coquet, & non pas inhumain ;  
Enfin j'ai sù depuis qu'une mortelle offense  
Me devoit contre vous porter à la vengeance ;  
J'ai crû que vous étiez coupable envers ma  
sœur,

J'ai

J'ai crû que vous étiez son lâche ravisseur.  
 Lors par ressentiment plus que par jalousie,  
 La fureur contre vous m'avoit l'ame saisie ;  
 J'ai bien-tôt préféré, pour vous priver du jour,  
 Les soins de mon honneur à ceux de mon  
 amour :

Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne  
 touche guere.

Maintenant que je voi que de mon pauvre  
 frere,

Que vous avez tué la nuit trop lâchement,  
 Vous m'osez reprocher la mort insollement,  
 Que pour vous contre moi le Ciel avec la  
 Terre,

Et tout le Genre humain me déclare la guerre ;  
 Malgré le Ciel, la Terre, & tout le Genre hu-  
 main,

Il faut que vous mouriez aujourd'hui par ma  
 main.

D O M L O U I S.

Ceux qui me connoîtront, sauront bien que  
 la crainte

N'est pas ce qui me fait approuver votre plain-  
 te ;

Quand vous me reprochez que votre frere est  
 mort,

La raison est pour vous, & moi j'ai toujours  
 tort ;

Mais je devois plutôt être par cette offense  
 Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance :  
 Hélas ! je le tuai, mais comment & pour-  
 quoi ?

Et quand je le sus mort, qui pleura plus que  
 moi ?

Il m'attaqua la nuit, & moi sans le connoître,  
 Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître :  
 Malheureux que je suis ! j'avois tué, sans  
 voir,

Le plus intime ami que je croyois avoir.

Oui

96 JODELET, OU LE MAÎTRE VALET,  
Qui je l'aimois autant qu'on peut aimer un  
autre.

Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,  
Je donnerois mon sang, je donnerois mon  
cœur,

Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

DOM JUAN.

Outre qu'un Généreux facilement pardonne,  
Cette seule raison sans doute est assez bonne.

Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,

Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser :

Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,

Et ma sœur contre vous me demande ven-  
geance ;

Et puisque son honneur à mon honneur est  
joint,

Je serai sans honneur, si ma sœur n'en a point :

En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande en-  
vie,

Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la  
vie.

DOM LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre  
sœur,

Et vous rendre content, & vous rendre l'hon-  
neur ;

Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma  
vie,

Et je n'en aurois plus de vous porter envie,

Quoique je visse à vous avec tous ses appas,

Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima  
pas.

C'est de vous que je parle, ô trop sage Isa-  
belle,

Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle.

Dom Juan, quittez donc tous vos jaloux soup-  
çons,

Que le feu de l'amour en fonde les glaçons ;

Ne soyez plus atteint de cette frenésie,

Ni

Ni moi l'objet fâcheux de cette jalousie.  
Il est vrai, Beatris m'a deux fois introduit  
Dans sa Chambre le jour, dans son Balcon la  
nuit;

Mais sur ma foi bien loin d'être de la partie,  
De me l'avoir promis, ou d'en être avertie,  
Si-tôt qu'elle le fut, elle l'en querella,  
Et Beatris pensa s'en aller pour cela.

DOM FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,  
Et si, cher Dom Juan, vous êtes raisonnable,  
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.  
Chassons donc le tumulte hors de cette mai-  
son,

Et faisons y rentrer la joye & l'hymenée:  
Çà vite, que Lucrece ici soit amenée,  
Et ma fille Isabelle: ha! je les voi venir.  
Venez, venez tâcher de les bien réunir:  
Que je devrai d'encens à la bonté divine,  
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!  
Que je me sens heureux! & vous, mes chers en-  
fans,

Tant pour votre repos que celui de mes ans,  
Devenez bons amis, embrassez vous ensemble,  
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

DOM JUAN.

Je ne résiste plus, je suis votre conseil.

DOM LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

SCENE V.

LUCRECE, ISABELLE, JODELET,  
D. JUAN, D. LOUIS, D. FERNAND.

LUCRECE.

O Ma chere Isabelle!

ISABELLE.

O ma chere Lucrece!  
E LU-

98 JOD. OU LE MAÎTRE VALET.

LUCRECE.

Que nous avons de joye après tant de tristesse!  
Eh bien, avois je tort lorsque vous vous plaigniez,

D'affûrer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,  
Puisque je ne suis plus Dom Juan d'Alvarade.

DOM JUAN.

Non non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux,  
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

DOM LOUIS.

Vous dont l'amitié m'est un don inestimable,  
Recevez de ma main cette fille adorable.

DOM JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,  
Sachez que je suis vôtre aussi-bien que ma sœur.

DOM FERNAND.

Allons, mes chers enfans, finir cette journée,  
Par l'accomplissement de ce double hymenée.

JODELET.

Ma foi, vous n'êtes pas encore où vous pensez,  
Et les discords ici ne sont pas tous passés ;  
Il me faut un Portrait que retient Isabelle,  
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle.  
Moi qui ne sai si c'est ou pour bien ou pour  
mal,

Qu'elle garde un Portrait, perdant l'Original,  
Je veux qu'on me le rende, ou bien la Comédie  
Par moi, Dom Jodelet, deviendra Tragédie ;  
Oui, je la veux avoir, cette Idole de prix,  
Pour en favoriser ma chere Beatris.

FIN.

**D. JAPHET**  
**D'ARMENIE.**  
*COMEDIE.*



11  
17

1. 1847. 2.  
1. 1847. 2.  
1. 1847. 2.

## A U R O I.

S I R E ,

*Quelque bel Esprit, qui auroit aussi bien que moi à dédier un Livre à Votre Majesté, diroit ici en beaux termes, que Vous êtes le plus Grand Roi du monde ; qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, Vous êtes plus savant en l'art de regner qu'un Roi Barbon ; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des Rois, qui sont en petit nombre ; Et enfin que vous porterez vos Armes jusques au Mont Liban, Et au delà. Tout cela est beau à dire, mais je ne m'en servirai point ici, car cela s'en va sans dire ; je tâcherai seulement de persuader à Votre Majesté qu'Elle ne se feroit pas grand tort, si Elle me faisoit un peu de bien ; si Elle me faisoit un peu de bien, je serois plus gai que je ne suis ; si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des Comédies enjouées ; Votre Majesté en seroit divertie ; Et si Elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi bien un grand Roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais pourtant,*

DE VOTRE MAJESTE,

Le très-humble, très-obéissant, &  
très-fidèle sujet & serviteur,

E 3

SCARRON.

## A C T E U R S.

**DOM JAPHET D'ARMENIE**, Fou de l'Empereur Charles-Quint.

**FOUCARAL**, Laquais de Dom Japhet.

**D. ALFONCE ENRIQUEZ**, ou **ROC ZUR-DUCACI**, Cavalier amoureux de Léonore.

**MARC-ANTOINE**, ou **PASCAL ZAPATA**, Valet de Dom Alfonse.

**LE COMMANDEUR de Consuegre.**

**LEONORE**, Nièce du Commandeur.

**MARINE**, Servante de Léonore.

**ELVIRE**, Sœur de D. Alfonse.

**DOM ALVARE**, amoureux d'Elvire.

**RODRIGUE**, Gentilhomme du Commandeur.

**LE BAILLY d'Orgas.**

**JEAN VINCENT**, Laboureur d'Orgas.

**PEDRO**, Harangueur.

**Un COURRIER.**

**TORRIBIO PONCIL**, Gredin.

**LLORENTE RIBEROS**, Gredin.

*La Scène est dans Orgas, jusqu'au troisième Acte, qu'elle passe dans Consuegre.*

**D. JAPHET**



**D. JAPHET**  
**D'ARMENIE,**  
**COMEDIE.**

---

**ACTE I.**

**SCENE PREMIERE.**

**D. ALFONCE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.**

**MARC-ANTOINE.**

**L**A résolution est tout-à-fait étrange.

**D. ALFONCE,**

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

**MARC-ANTOINE.**

Moi ! je n'approuve point ce bas attachement,  
 Et n'attens rien de bon de ce déguisement,  
 Encor si vous vouliez seulement me permet-  
 tre

104      D O M   J A P H E T

D'envoyer à Madrid seulement une Lettre,  
Votre mere seroit moins en peine de vous ;  
Elle croit que son fils de sa nièce l'époux ,  
A trouvé dans Seville, en Dom Sanche son frere,  
Un Oncle , un bienfaiteur , & comme un nou-  
veau Pere ;

Et que riche Seigneur de Seigneur indigent,  
Vous avez de son frere & la fille & l'argent.  
Cependant dans Orgas , un malheureux Vil-  
lage,

Emporté des desirs d'un homme de votre âge,  
Sans songer qu'à Seville un grand bien vous at-  
tend ,

Vous suivez en aveugle un bel oeil qui vous  
prend :

La Villageoise est belle , & jeune , je l'avouë,  
Dom Alfonse en passant la peut coucher en  
joue,

Et s'il la peut blesser , bon , c'est autant de pris :  
Mais être avec fureur de son amour épris ,  
Et pour elle oublier son devoir , sa naissance,  
C'est en quoi je vous dois manquer de com-  
plaisance ;

Et connoissez-vous bien ce réverend Seigneur,  
A qui vous vous voulez donner pour serviteur ?

D. A L F O N C E.

C'est un homme bien riche , à ce que j'entens  
dire.

M A R C - A N T O I N E.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. A L F O N C E.

Tant mieux.

M A R C - A N T O I N E.

Mais il est fou de plus.

D. A L F O N C E.

Encore mieux ;

J'aurai mon passe-tems d'un fou facétieux.

M A R C - A N T O I N E.

Je m'en vais vous en dire & l'histoire & la vie.

Il se fait appeller Dom Japhet d'Armenie,  
 Venu de pere en fils du puisné de Noé.  
 Voilà le Maître à qui vous vous êtes loué.  
 Alors que Charles-Quint passa par son Village,  
 On mena devant lui ce sage Personnage,  
 Il le trouva plaifant, il lui donna du bien,  
 Lui fit suivre la Cour, & presqu'en moins de  
 rien,

Le drôle a si bien fait par son humeur plaifante,  
 Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de  
 rente.

César ayant quitté l'Espagne, il a voulu  
 Paroître en son Village, où faisant l'absolu,  
 (Car il est glorieux) son bien & sa marotte  
 Ont si mal réussi chez le Compatriote,  
 Que couru des enfans, des autres maltraité,  
 Et de fréquens affronts tous les jours irrité,  
 Comme dans son pais on n'est jamais Pro-  
 phete,

Il en est à la fin délogé sans trompette,  
 Ets' est depuis huit jours retiré dans Orgas,  
 Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.  
 En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALFONCE.

Tout ce que tu dis-là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'apperçoi venir, & le Bailli du Bourg,  
 Qui le croit, tot qu'il est, un des Grands de  
 la Cour.

D. ALFONCE.

Eloignons-nous.

## SCENE II.

D. JAPHET D'ARMENIE, LE  
BAILLY D'ORGAS,  
FOUCARAL.

D. JAPHET.

**B**Ailly, votre fortune est grande,  
Puis que vous m'avez plu.

LE BAILLY.

Le bon Dieu vous le rende.

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis,  
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis :  
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.  
Du bon pere Noé j'ai l'honneur de descendre,  
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,  
Quand tout le Genre humain but plus que de  
raison.

Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma  
race,

Et qu'un cristal auprès paroîtroit plein de  
craffe :

C'est de son second fils que je suis dérivé.  
Son sang de pere en fils jusqu'à moi conservé,  
Me rend en ce bas monde à moi seul compara-  
ble.

L'Empereur Charles-Quint, ce Héros redou-  
table,

Mon Cousin au deux mille huitantième degré,  
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,  
M'a promené long-tems par les Villes d'Espa-  
gne,

Et depuis m'a prié de quitter la Campagne ;  
Parce que deux Soleils en un lieu trop étroit,  
Rendroient trop excessif le contraire du froid.  
La façon de parler est obscure au Village,  
Entendez-vous, Bailly, mon sublime langage ?

LE

LE BAILLY.

Monſieur, je n'entens pas la langue de la Cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas ? je vous aime autant  
ſourd :

Gar aſſez rarement mon diſcours j'humanife.  
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphoriſe,  
(Démétaphoriſer, c'eſt parler baſſement)  
Si mon diſcours pour vous n'eſt que de l'Alle-  
mant,

Vous aurez avec moi diſette de loquele.  
L'Empereur donc de qui je ſuis le parallèle,  
M'entendez-vous, Bailly ?

LE BAILLY.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon.

LE BAILLY.

Encore moins.

D. JAPHET.

Comment, alterer mon jargon ?  
Ce ſeroit déroger à ma Nobleſſe antique ;  
Tâchons pourtant d'uſer de quelque terme  
oblique,  
Pour nous accommoder à cet homme des  
champs.  
Charles Quint donc mon cher parent, en peu  
de tems

M'ayant mis à mon aïſe, en Prince de Cocagne,  
Et tout à fait exclus des Hôpitaux d'Eſpagne,  
(Car, Bailli, diſſiez-vous cent fois en enrager,  
J'ai ſix mille ducats tous les ans à manger, )  
Le Cacique Uriquis & ſa fille Azareque,  
L'un & l'autre natif de Chicuchiquizeque,  
Etâns venus en Cour pour ſe dépaïſer,  
L'Empereur mon Couſin me força d'épouſer  
Cette jeune Indienne un peu courte & camar-  
de,



Mais pourtant agréable en son humeur hagarde :

A mes noces le Grand César rien n'oublia,  
Et fit le bon parent, même il trépudia ;  
Entendez-vous le mot trépudier, Compere ?

LE BAILLY.

Non par ma foi, Monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser, en vulgaire.  
Enfin en équipage à ma grandeur égal,  
Mon train moitié sur mule, & moitié sur cheval,  
Dans mon païs natal je menai ma famille,  
C'est-à-dire Uriquis & ma femme sa fille ;  
Arrivé dans mon Bourg qu'on nomme Almodobar,  
Mon beau-pere Uriquis y devint gras à lard,  
Et prit goût à nos vins ; ma compagne de couche,  
Fut comme son papa fort sujette à sa bouche :  
Enfin elle mourut d'un excès de melon,  
Et son pere Uriquis d'un ulcere au talon :  
De ce beau-pere éteint, de cette femme éteinte,  
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,  
Le moindre Guenuchon, le moindre Perroquet,  
Tout leur bien du Perou n'étant que du caquet.  
Les gens d'Almodobar, à leur dam me déplurent,  
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,  
Et bien-rôt ; car prenant ma résolution,  
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,  
Où je vais faire un train digne de mon mérite :  
Bailly, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite ;  
Nobles, bien faits, adroits, sobres, & parlant peu,

LE

D'ARMENIE.

109

LE BAILLY.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne nous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six Pages,

Sans les Valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLY.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom ?

LE BAILLY.

Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pedro, Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de Baptême ?

LE BAILLY.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher Comperé.

On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un pere.

LE BAILLY.

Vous ferai je venir vos Valets ?

D. JAPHET.

Trompement ;

Foucaral, ce Bailly me plaît extrêmement.

LE BAILLY.

Je vous amene ici la fleur de la Contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

173  
DOM JAPHET

SCENE III.

TORRIBIO PONCIL, LLORENTE RIBEROS, DOM ROC ZURDUCACI, ou ALFONCE ENRIQUEZ, PASCAL ZAPATERO, ou MARC-ANTOINE, DOM JAPHET, LE BAILLY, FOUCARAL.

TORRIBIO PONCIL. PAS- *Les qua-*  
CAL ZAPATERO. LLOREN- *tre Valets,*  
TE RIBEROS. DOM ROCH *dont il y en-*  
ZURDUCACI. *aura deux*  
*fort mal vêtus, diront tous à la fois leurs noms d'un*  
*ton de voix fort éloigné de celui de D. Japhet.*

D. JAPHET.

**C**OMMENT? tous à la fois?  
Parlez séparément, & moderez vos voix.  
Toi parle & dis ton nom, jeune homme au-  
nez de cable.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pais?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

Maudit pais: & toi?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton Pais?

LLORENTE RIBEROS.

Portugal.

D.

D'ARMÉNIE.

111

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBEROS.

De Mirosl

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatero.

D. JAPHET.

Ton país?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attens une autre fois qu'un Maître t'interroge.  
Et ton país natal quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Annecy.

D. JAPHET.

Haye, aux autres: & toi?

DOM ALFONCE ENRIQUEZ.

Dom Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscayen?

D. ALFONCE.

Non, Monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALFONCE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom Apostat,  
Changeant Poncil en Ponce, à mon Majordo-  
mat

Il pourra parvenir. Mais avant toute chose,  
Il faut au nom de Ponce ajouter Dom pour  
cause.

Llorente Riberos aura nom Ribera.

Pascal Zapatero, Dom Pascal Zapata.

Ils prendront tous le Dom, comme le Major-  
dome,

Et

Et feront dans deux ans des plus grands du  
Royaume :

Quant au Galicien Dom Roc Zurducaei,  
Je lui donne congé de s'appeller ainsi :  
Auroit-il bien l'esprit d'être mon Secretaire ?

D. A L F O N C E.

Jeune comme je suis, Monsieur, je fais tout  
faire.

Je rase, je blanchis, je cous, je fais saigner,  
Je fais noircir le poil, le couper, le peigner,  
Je travaille en parfums, je fais la Médecine,  
J'entens bien les Procès, & fais bien la cuisine;  
Je suis grand Spadassin, excellent Ecuyer,  
Fort entendu Chasseur, & parfait Jardinier ;  
J'écris François, Gothique, Italien, Tudesque,  
J'écris en Héroïque aussi bien qu'en Burlesque ;  
Je fais des impromptus, rondeaux & bouts-ri-  
mez :

Bref, je suis bel esprit, & des plus renommez :  
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. J A P H E T.

Et plus que digne : Hola, je casse tous les au-  
tres :

Car lui seul me suffit avec mon Foucaral.

D. A L F O N C E.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pas-  
cal.

D. J A P H E T.

Qu'il soit mis sur l'Etat. Pourquoi cette Sou-  
tane ?

Etes-vous *in sacris*, *id est* antiprêfane ?

Etes-vous Médecin, êtes-vous Avocat ?

D. A L F O N C E.

Monsieur, je suis pourvû d'un bon Canoniat.

D. J A P H E T.

De Rome j'obtiendrai par grace singulière,  
Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière ;  
Le Pape mon Cousin ne m'en peut refuser,  
Quittez donc la Soutane, ou l'achevez d'user.

Zur-

Zurducaci !

D. ALFONCE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que Secrétaire,  
Le Dom à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALFONCE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci !

D. ALFONCE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Dom Pascal Zapata sera mon Contrôleur ;  
Et vous Zurducaci vous choisirez mes Pages.

D. ALFONCE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL,

Et bien galleux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral,

Épargnez le prochain, sans en dire du mal.  
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante,  
Je m'en vais exercer ma vertu caminante  
Dans les lieux d'alentour. Que l'on m'attende

ici,

Foucaral !

FOUCARAL.

*Dom Japhet &*

On y va.

*Foucaral s'en vont.*

MARCO-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu-merci,  
Enrôlez dans le train de Japhet d'Arménie,  
Ou plutôt nous voilà graduez en folie ;  
Madame votre mère...

D. ALFONCE.

Ha ! ne me dis plus rien,

Je

Je pourrois faire mieux, & je le sai fort bien ;  
Et pour toi tu feras sagement de te taire :  
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse  
faire.

Mais j'apperçois venir celle qui m'a charmé.  
Vis-tu jamais un corps par le Ciel mieux for-  
mé ?

Et si je te disois qu'un esprit admirable  
Anime ce beau corps, te serois-je croyable ?

M A R C - A N T O I N E.

Non par ma foi, Monsieur.

D. A L F O N S E.

Eloignons-nous un peu

M A R C - A N T O I N E.

À la voir seulement vous étiez tout en feu.

## S C E N E IV.

L E O N O R E M A R I N E.

L E O N O R E.

J'ne le puis celer, je l'aime.

M A R I N E.

À la bonne heure,

Puisqu'il vous aime aussi : Voulez-vous tout à  
l'heure,

Que j'aïlle lui parler ?

L E O N O R E.

Ha ! tu ne fais pas tout.

M A R I N E.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout ?

Je ne le pense pas ; car il en a dans l'aîle,

Et se plaint tous les jours de votre humeur  
cruelle :

Pourquoi donc tant pleurer ? quelqu'a utre de  
ce Bourg,

À-telle eu le pouvoir de gagner son amour ?

Vous,

Vous êtes belle & riche, & quoique Villageoise,  
Vous pouvez aspirer à devenir Bourgeoise;  
S'il étoit grand Seigneur, comme il n'est qu'Ecolier.

LEONORE.

Si tel que tu le vois il étoit Cavalier?

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? il ne l'en faut pas croire;  
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LEONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté  
Par quel moyen je sai quelle est sa qualité:  
Te souvient-il du jour que du prochain Village,  
Le peuple dans Orgas vint en pelerinage?  
Te souvient-il aussi de ces deux Courtisans,  
Qui se vinrent mêler parmi nos Païsans,  
Dont l'un étoit fort jeune & de fort bonne  
mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, & que sur sa poitrine

Il portoit la Croix rouge, & même qu'il vous  
prit

Par deux fois à danser; son compagnon me fit  
Mille discours en l'air; le fils du vieux Ramire  
En fut jaloux de vous, & vous en fit bien rire;  
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souve-  
nir?

Je ne vois pas encor où vous voulez venir.

LEONORE.

Quoi, tu ne le vois pas! as-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai: mis je ne suis forcierre ni devine.

LEONORE.

Je ne le suis non plus que toi: mais toutefois,  
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu  
vois

En habit d'Ecolier, & dont je suis éprise,  
Est



Est le beau Courtisan qui pour moi se déguise ;  
Dès le jour qu'il parut dans notre Bourg d'Or-  
gas,

Je le reconnus bien, & ne me trompai pas :

Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assûre

Le fondement certain de cette conjecture ;

Une Lettre rompuë, & qui s'adresse à lui,

De sa poche est tombée à mes yeux aujour-  
d'hui ;

Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut  
être,

Où qu'il ait fait le coup pour se faire connoi-  
tre ;

Sans témoins je l'ai prise, & le mieux que j'ai  
pu,

Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu ;

Non que de mon humeur je sois fort curieuse,

Mais je l'aime, Marine, & mon ame amou-  
reuse

Étât lors tout entrepris pour découvrir au  
vrai,

Pour qui mon cœur faisoit son premier coup  
d'essai :

Ma curiosité m'apprit à mon dommage,

Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le Vil-  
lage :

Je vis qu'il s'appelloit Dom Alfonse Enriquez ;

Je vis de plus, Marine, en termes fort ex-  
près,

Qu'il se va marier richement à Seville,

Où l'attend un parti de sa même famille ;

Sa mere lui mandoit ( car c'étoit de sa part

Que la lettre venoit ) que depuis son départ

On n'avoit eu de lui ni Lettres ni nouvelles,

Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortel-  
les.

Tu peux juger par-là de l'état où je suis :

A chasser mon amour je fais ce que je puis ;

Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce.

Tant

Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle  
force ;  
Mais quelque fort qu'il soit , il cede à ma rai-  
son,  
Qui doute qu'un jeune homme, & de bonne  
maison,  
Puisse être épris pour moi d'un amour légiti-  
me.  
Je l'aime , mais non pas assez pour faire un  
crime ;  
Et bien que je sois foible à régler mes desirs ,  
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs :  
Il est vrai que j'abhorre un homme de Village,  
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-tems.

LEONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtans.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire ?

LEONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'Ecolier ?

LEONORE.

Qu'il pleure & qu'il soupire,  
Je pleure & je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité  
D'être votre mari , feriez-vous l'insensible ?

LEONORE.

Ha ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? s'il vous aime , il faut tout  
espérer

D'un homme qui pour vous s'amuse à soupi-  
rer,

Plûtôt que de s'aller marier à Seville,

Où

Où l'attend, dites-vous, je ne sai quelle  
 fille.

Mais vous vous y prenez de mauvaise fa-  
 çon,

Il est tout feu pour vous, & vous êtes gla-  
 çon :

Cependant vous l'aimez, voyez quelle foi-  
 bleffe!

Par ma foi, si j'étois de quelqu'un la mai-  
 tresse,

Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à  
 vous

Ce Galant déguisé qui vous fait les yeux  
 doux,

Sans me donner la gêne en sotté Villageoise,  
 S'il me disoit, je t'aime, & moi vous, lui  
 dirois-je.

Car quand on aime bien, pourquoi dire que  
 non?

Vous brûlez tout en vie, & de grace, à quoi  
 bon

Cette rigueur forcée ? aimez-le, s'il vous  
 aime,

Je le dis tout de bon, je le ferois de même.  
 Montrez-lui de l'amour pour augmenter le  
 sien;

Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez  
 rien;

Si son amour le presse, il faudra bien qu'il  
 chante,

Ou son amour pour vous sera peu véhémén-  
 te;

S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,  
 Qu'il le fasse aussi-tôt : car ce n'est que ru-  
 ser,

D'épouser en papier ou donner sa parole.

L E O N O R E.

Que je suis malheureuse, & que Marine est  
 folle!

SCE-

## SCENE V.

ALFONCE, LEONORE, MARINE,  
MARC-ANTOINE.

ALFONCE, *qui rentre sur le  
Théâtre avec Marc-Antoine.*

**L**eonore, il est tems que j'apprenne mon  
fort,  
Et que vous me donniez ou la vie ou la  
mort  
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire,  
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le  
dire ;  
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,  
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire  
que non.  
Je sai que la beauté quand elle est peu com-  
mune,  
Peut soumettre à ses pieds la plus haute for-  
tune ;  
Et quand bien je serois riche & de qualité,  
Que mon amour seroit une témérité ;  
Je ne vous dis donc point que le bien de mon  
Pere  
Me pourroit élever au bonheur que j'espere ;  
Si par-là seulement on vous peut esperer,  
Les grands Rois seulement peuvent vous  
adorer.  
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même ;  
Je crois vous dire assez, disant que je vous  
aime,  
Et par le simple aveu de mon affection,  
Que je mérite assez votre compassion ;

Don-

120      **DOM JAPHET**  
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espe-  
rance.

**LEONORE.**  
Consultez là-dessus votre persévérance ;  
C'est de là seulement , je le dis tout de bon,  
Que vous pourrez savoir , si je vous aime ou  
non :

Mais le tems seulement me le fera connoître.

**D. ALFONCE.**  
Je puis donc espérer ?

**LEONORE.**  
Cela pourroit bien être.  
Marine, allons-nous-en.

**MARC-ANTOINE.**  
La peste, qu'elle en fait!  
Hé bien, de son discours êtes vous satisfait ?

**D. ALFONCE.**  
Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

**MARC-ANTOINE.**  
Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

*Fin du premier Acte.*



**ACTE**



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DOM JAPHET, FOUCARAL,  
LE BAILLY, DOM ALFONCE,  
MARC-ANTOINE.

D. JAPHET.

**F**oucaral? Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur, Monseigneur.

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur,

Et le Bailly vient-il?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne :

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'en-  
tretienne.

Dans ce malheureux Bourg rempli de gens  
grossiers,

Avec ce Bailly seul, je parle volontiers :

Il n'est que demi-fat, pour être du Village.

F

Mais

Mais ne viendra-t-il pas ? fait-il bien que j'en-  
rage,

Alors qu'il faut attendre ? Hola ho , Fouca-  
ral ;

Dom Roc Zurducaci ; Dom Zapata Pascal,  
Ou Pascal Zapata : car il n'importe guere  
Que Pascal soit devant ou Pascal soit der-  
riere.

Hola mes gens ! mon train ! ô les doubles Co-  
quins ,

Les Gredins, les Bourreaux , les Traîtres, les  
Faquins.

Sachent tous mes Valets, que ma bonté se  
lasse :

Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les  
casse :

Je m'en vai tant crier qu'ils viendront, les  
maraux.

F O U C A R A L.

Monfieur, ne criez point, tous vos gens en un  
gros

Viennent auprès de vous.

D. J A P H E T.

Hé bien donc, je m'appaise,  
J'avois déjà les yeux ardents comme la braise :  
Dom Pascal Zapata, Dom Roc Zurducaci,  
je veux être servi.

D. A L F O N C E.

Nous vous servons aussi.

D. J A P H E T.

Bailly.

L E B A I L L Y.

Monfieur.

D. J A P H E T.

Le Bourg est-il chargé de tailles ?  
Est-il noblifié de vives antiquailles ?

L E B A I L L Y.

Je ne vous entends point.

D. JA-

D. JAPHET.  
A-t-il des Houberaux?

LE BAILLY.

Encore moins.

D. JAPHET.  
J'entens de ces Gentilshommeaux,  
Des tireurs en volant, des tyrans de Village,  
Des Nobles.

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.  
Et de plus d'un étage?

LE BAILLY.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.  
Je veux dire les uns  
Nobles comme le Roi, les autres fort com-  
muns,

C'est-à-dire nouveaux, de Noblesse ambi-  
guë,

Qu'on reconnoît vilains dès la première vue.

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.  
En grand nombre?

LE BAILLY.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.  
Sont ils Chasseurs rusez, ou Chasseurs à grand  
bruit?

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.  
Des enfans, en ont-ils en grand nom-  
bre?

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.  
Déjà grands?



DOM JAPHET

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Malencontre

Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ha le traître ! hé quoi tout aujourd'hui  
Il consentira donc !

LE BAILLY.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ha j'enrage ;

Dis moi non, malheureux, & change de lan-  
gage ;

Confesse seulement une fois.

LE BAILLY.

Mais Monsieur,

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

*Il voit Dom Al-  
fonce qui rit.*

Vous faites le rieur,

Dom Roc-Zurducaci.

D. ALFONCE.

Non, Monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre

Qui me va tout nier. Bailly, dans le Bourg  
votre

Fait-on avec trois os insulte au bien d'au-  
trui ?

Le bon Bailly me va répondre encore oui.

LE BAILLY.

Ne vous entendant point, je ne sai que vous  
dire.

D. JAPHET.

Je ne sai si je dois le quereller ou rire.

Esprit bouché, dis-moi, joue-t-on dans ton  
Bourg ?

ANG

Aux Cartes, aux Tarots, aux Dez?

LE BAILLY.

Oui, tout le jour,

On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLY.

Oui, Monsieur, pour ma part, j'en ai deux  
fort gentilles,

D. JAPHET.

Quel âge ?

LE BAILLY.

La plus vieille aura bien-tôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi, vous n'avez encor que de petits enfans ;  
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déjà ve-  
nues ?

Je ne hais point cela ; mais je les veux charnues,

FOUCARAL.

Mon maître est dégouté.

LE BAILLY.

La fille à Jean Vincent,

Le Collecteur du Bourg, seule en vaut plus  
d'un cent ;

Mais la voilà qui parle à votre Secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET.

En mon nom, va lui faire

Un petit compliment, & me la fais venir ;

J'ai dessein de la voir, & de l'entretenir.

Dis-lui d'abord mon nom, Dom Japhet d'Ar-  
menie,

Mon nom seul vaut autant qu'une cérémo-  
nie.

D. ALFONCE.

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à  
nous.

FOUGARAL.

De la part de Japhet le Cacique des fous,  
 Je viens plus fou que lui de servir un tel  
 Maître,  
 Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien  
 paroître.

D. JAPHET *a suivi son laquais.*

Le voilà tout paru : par l'ame de Noé,  
 La sotte a l'œil brillant & l'air fort enjoué.

LEONORE.

Quoi, vous m'appellez sotte ?

D. JAPHET.

Ha, petite Mignonne !

Sotte entre Courtisans, c'est-à-dire friponne.

LEONORE.

Friponne ? encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné.

Mon cœur infriponnable, œil émerilloné :  
 Ha ! si le Ciel t'avoit fait naître une Du-  
 chesse,

S'il t'avoit seulement fait naître une Com-  
 tesse,

Nous pourrions en vertu du lien conjugal,  
 Coucher en même lit sans qu'on en dit du mal :  
 Mais hélas ! par malheur, ta naissance est trop  
 basse,

Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grace ;  
 Si bien que sans rien craindre, & sans scru-  
 puliser,

A simple concubine il faut s'humaniser,  
 Si tu veux posséder un corps comme le  
 nôtre.

LEONORE.

Monieur, vous me prenez sans doute pour  
 une autre,  
 Si le Ciel vous a fait trop grand Seigneur pour  
 nous,

Le Ciel m'a fait aussi pour un autre que vous.

Marine.

Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ha Beauté Printaniere!

Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fiere?  
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné  
Le pardonnable effet d'un amour forcené.  
Et toi de ce Lion, Tygresse inséparable,  
N'auras tu point pitié d'un amant misérable?

MARINE.

Et vous, Monsieur Japhet, de Noé descendu,  
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de  
bien perdu.

Léonore n'est point Lion; ni moi, Marine,  
Je ne suis point Tygresse, & n'en ai point  
la mine;

Je suis bonne Chrétienne, & Léonore aussi.  
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraize', ha mouche  
guêpe!

Tu ne dois point trouver à redire à mon  
crêpe:

Après avoir perdu ma fidelle moitié,  
Au moins devois-je un crêpe à sa rare ami-  
tié.

Zurducaci.

D. ALFONCE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,

Et ne l'approche point sous peine de ma  
haine;

Je veux par des mépris un peu l'humilier.  
Mais que veut ce bon homme avec ce Ca-  
valier?

LE BAILLY.

Je croi que c'est à moi qu'il en veut.

## SCENE II.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, DOM JAPHET, FOUCARAL, D. ALFONCE, MARC-ANTOINE, LEONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

**A** Vous-même,  
Monsieur, c'est le Bailly.

D. JAPHET *à part.*  
Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.  
Ma foi, tout aujourd'hui ce Cavalier & moi  
Nous vous avons cherché.

LE BAILLY.  
Je suis comme le Roi;  
On me trouve où je suis,

D. JAPHET.  
Il ne me quitte guere.

RODRIGUE.  
Cette Lettre, Monsieur, vous apprendra l'affaire  
Qui m'achemine ici.

LE BAILLY *lit l'inscription.*  
Pour le Bailly d'Orgas.

Je le suis, grace à Dieu, vous ne vous trompez pas.

## LETTRE.

**B** Ailly d'Orgas, ne manquez pas, la presense  
reçue, de mettre entre les mains du Gen-  
tilhomme que je vous envoie, une jeune Fille  
nommée Leonore, qu'un Laboureur d'Orgas  
nommé Jean Vincent, a nourrie dès son bas  
âge; elle n'est pas sa fille, comme il a fait  
croire à tout le monde; elle est ma Nièce, fille  
de Dom Pedro de Toleda, Ambassadeur à  
Rome.

*Dom Fernand de Toleda,  
Commandeur de Consuegre.*

M A R I N E.

Jean Vincent, est-il vrai?

J E A N V I N C E N T.

N'en doute point, Marine.

D. J A P H E T.

Puisque la Villageoise est d'illustre origine,  
Graces à son destin je puis sans déroger  
Avec elle bien-tôt sous l'Hymen m'engager.  
Adorable beauté qui d'une seule œillade  
Avez d'un homme sain fait un homme ma-  
lade;

Puisque le Commandeur peut disposer de  
vous,

Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre  
époux.

D. A L F O N C E à part.

Dieu m'en veuille garder.

F O U C A R A L.

Et vous, belle Marine,  
Dom Foucaral peut il en vertu de sa mine,  
D'un esprit sans pareil & d'un corps sans  
égal,

F ;

MUS

130      **DOM JAPHET**  
Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

**MARINE.**

Le nom de Foucaral ? qui , moi ? laquaisimonde,

Assez de Foucarals sans moi sont dans le monde.

**D. JAPHET.**

Vous m'aimerez bien fort ?

**LEONORE.**

Plus qu'on ne peut penser.

**FOUCARAL à Marine.**

Ton bel œil m'a blessé.

**MARINE.**

Va te faire panser.

**LE BAILLY.**

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

**JEAN VINCENT.**

Je vous dirai comment la chose est arrivée :

A la Cour de Madrid, où m'avoit appelé

Un malheureux procès pour un Cheval volé,

Une vieille Duegne un jour dans une Eglise,

Me demanda mon nom avec grande franchise ;

Je lui dis que j'étois un Laboureur d'Orgas,  
Appelé Jean Vincent : la vieille parlant bas,  
Trouvez-vous vers le soir en tel lieu, me dit-elle,

C'est pour votre profit si vous êtes fidèle.

A ce mot de profit, jugez si je manquai

De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué :

Je n'y manquai dont pas, la vieille Gouvernante

S'y trouva devant moi, plus que moi diligente ;

Elle mit dans mes mains un beau petit enfant,

Qui

Qui n'avoit pas un jour ; & de plus de l'argent :

L'enfant étoit paré d'une chaîne massive :

Je ne refusai rien, & la Duegne craintive,

M'ayant recommandé le secret, s'en alla :

L'enfant est justement la Dame que voilà.

Je croi par son moyen que ma fortune est faite,

Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.

Or la chaîne, Messieurs, n'étoit pas de léron,

Elle étoit d'or ducat du poids d'un quarteron.  
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous, il ne m'importe guere  
Si votre chaîne étoit ou pesante ou legere.

Cavalier, vous direz au Seigneur Commandeur

Que le Noble Japhet est fort son serviteur,

Et qu'il se réjouit que son nom soit Toledé ;

Qu'en noblesse ici-bas le Roi même me cede :

Car je suis Dom Japhet, de Noé petit-fils,  
D'Armenie est mon nom, par un ordre préfix,

Qu'avant sa mort laissa ce fameux Patriarche,  
Parce qu'en Armenie un mont reçut son Arche :

Dites-lui que je puis avec lui m'allier,

Puisque sa nièce & moi sommes à marier ;

Qu'à cause de mon deuil il seroit peu honnête

Que j'allasse chez lui si-tôt troubler la fête ;

Et que par bien-séance, il le faudra laisser

Quelque tems tout son saoul sa nièce caresser :

Dites-lui que j'irai le trouver en personne ;

Et malheur pour Orgas puisque je l'abandonne,



132    D O M   J A P H E T  
Partez.

R O D R I G U E.

Comment partez, quel est donc ce Sei-  
gneur ?

L E B A I L L Y.

C'est le grand Dom Japhet.

M A R C - A N T O I N E.

De la Terre l'honneur.

L E B A I L L Y.

Cousin de Charles Quin.

D. A L F O N C E.

Le mari d'Azateque,

Le Gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizeque.

F O U C A R A L.

Et moi Dom Foucaral.

R O D R I G U E.

Ha Monseigneur ! pardon,

Je suis tout étourdi du bruit de votre nom,  
J'embrasse vos genoux.

D. J A P H E T.

Et je vous en dispense,

Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéif-  
sance.

Pascal, Roc, Foucaral, & vous Bailly d'Or-  
gas,

Suivez-moi : toutefois, non, ne me suivez  
pas,

Ou bien suivez-moi donc : Et vous ô beauté  
fiere !

Votre Oncle vous va faire agir d'autre ma-  
niere :

Il fait combien par moi l'on peut être an-  
noble.

Votre incivilité méritoit un oubli :

Mais je pardonne tout à cause de votre âge,  
La Cour vous ôtera bien-tôt l'air du Villa-  
ge :

O que joints par Hymen, nous aurons de  
Japhets,

Et

Et de corps & d'esprit également parfaits !  
 Je vous ai déjà dit , Monsieur mon Secre-  
 taire ,  
 De ne l'approcher point , vous n'en voulez  
 rien faire ;  
 Vous me l'aviez bien dit, vous êtes facto-  
 ton,  
 Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton :  
 Et vous qui l'écoutez , Madame Leonore,  
 Vous ne valez pas mieux ; & vous Monsieur  
 encore,  
 Qui devriez à partir être plus diligent,  
 Homme fait comme vous ne vaut pas grand  
 argent.

*Dom Japhet s'en va.*

R O D R I G U E.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,  
 Je le suis plus que lui. Madame , êtes-vous  
 prête ?  
 Votre Carosse attend.

L E O N O R E.

Je suis prête à partir :  
 Mais , Marine , sans toi je n'y puis consen-  
 tir ;  
 Me voudrois-tu quitter ?

M A R I N E.

Vous me devez connoître,  
 Je vous suivrai par-tout, quand ce seroit au  
 Cloître.

J E A N V I N C E N T.

Devant que de partir il faut un peu man-  
 ger.

R O D R I G U E.

La traite est longue , il faut promptement dé-  
 loger ;  
 Un Relais nous attend dans un Bourg , où  
 Madame  
 Pourra faire un repas.

En l'état où j'ai l'ame,  
Jen'en ai pas besoin.

Quand j'ai l'esprit content  
Je suis ainsi que vous, je ne mange pas tant.

## SCENE III.

DOM ALFONCE , LEONORE , MARC-  
ANTOINE , RODRIGUE , JEAN VIN-  
CENT , MARINE.

*Do ALFONCE qui étoit sorti avec Dom  
Japhet , revient sur le Théâtre avec Marc-  
Antoine.*

**M** Adame, Dom Japhet, mon Seigneur &  
mon Maître,  
Vous mande que demain vous le verrez pa-  
roître,  
Auprès du Commandeur; je voudrois bien  
savoir,  
Ce qu'il peut esperer de l'honneur de vous  
voir ;  
Avec juste raison pour lui je m'intresse,  
Souhaitant plus que lui de vous voir ma Maî-  
tresse :  
Mais avec la Fortune un esprit peut changer.

La chose vaut assez la peine d'y songer ;  
Dites-lui cependant qu'il aime & qu'il espere,  
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à  
mon pere ;  
Et s'il daigna m'aimer tout pauvre que j'é-  
tois,

Qu'un

Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon  
choix,  
Pourvû qu'il soit constant, & qu'il soit véri-  
table.

D. ALFONCE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable  
Par le moindre regard nous permet d'esper-  
rer.

Oui, Madame, on peut être en état d'aspi-  
rer,  
A quelque haut degré que le Ciel vous en-  
voye,  
Pourvû qu'un peu d'espoir ressuscite ma  
joye.

*Alfonce se retire au bout du  
Théâtre avec Marc-Antoine.*

LEONORE.

Adieu, nous vous verrons avec le grand Ja-  
phet.

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien  
fait :

Mais son galimatias donne assez à connoître  
Qu'il a l'esprit malade aussi-bien que son  
Maître.

LEONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le reme qu'il vous faut juste-  
ment :

Allez tout de ce pas vous jeter en Carosse.

*Ils s'en vont.*

SCENE

## S C E N E   I V .

MARC-ANTOINÉ, DOM ALFONCE.

M A R C - A N T O I N É ,

**E**T nous droit à Seville achever notre  
Nôce.

D O M   A L F O N C E .

Nous n'en sommes pas là, Leonore n'est plus  
Un reprochable objet de désirs superflus ;  
A ses perfections la naissance étant jointe,  
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.  
Demain avec Japhet j'espère de la voir :  
Et toi sois complaisant , tu fera ton devoir.

*Fin du second Acte.*



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, DOM ALVARE.

LE COMMANDEUR.

**V**ous dites donc, Monsieur, que ma bonne Cousine  
 Dans deux jours au plus tard en ces lieux  
 s'achemine ?  
 Son fils ne devrait pas lui donner tant d'en-  
 nui :  
 Mais n'a-t on point reçu de nouvelles de lui ?

D. A L V A R E.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Se-  
 ville,  
 Personne ne l'a vû dans cette grande Ville,  
 Chez sa mere à Madrid il n'est point retourné ;  
 Il peut être volé, malade, assassiné :  
 Il se fie un peu trop en son jeune courage,  
 Et n'a jamais été des hommes le plus sage :  
 Il a l'esprit, le cœur, la taille & la beauté :  
 Mais on lui trouve aussi trop de témérité :  
 Vous auriez grand pitié de cette pauvre mere,  
 A voir de la façon qu'elle se désespere ;  
 Elle craint pour son fils un malheur impré-  
 vû,  
 Lorsqu'elle l'esperoit de femme bien pourvû.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerais de toute ma puissance. Pour

138      D O M J A P H E T  
Pour moi vous me voyez dans la réjouissance :

La Fille de mon Frere, une jeune Beauté,  
A qui même on avoit caché sa qualité,  
Pour certaine raison que vous saurez en-  
suite,

A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite;  
Elle vous plaira fort, & le bon Laboureur  
Qui l'a si bien nourrie, est un homme d'hon-  
neur.

Mais que veut ce garçon en son habit bi-  
zarre?

## S C E N E II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR,  
DOM ALVARE.

F O U C A R A L.

**M**onseigneur Dom Japhet, des hommes le  
plus rare,  
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,  
M'envoye ici savoir, si vous trouverez bon  
Que sa digne personne, & sa fine folie  
Viennent chasser d'ici toute mélancolie?

L E C O M M A N D E U R.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois  
point?

D. A L V A R E.

Japhet? c'est la folie en chauffe & en pour-  
point.

L'Empereur en vertu de son extravagance,  
En a fait en deux ans un homme d'import-  
tance,

Et d'un gueux mort de faim, un fou très-  
opulent.

F O U C A R A L.

Il s'est mis dans la tête un amour violent

Pour

Pour un Ange d'Orgas, Madame Léonore,  
Votre Nièce, Monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore  
Auprès de l'Empereur.

F O U C A R A L.

Son bon tems est passé,  
Et l'Empereur enfin s'en est, dit-on, lassé ;  
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il  
espère  
Qu'il obtiendra de vous, & de Monsieur son  
pere,  
Madame Léonore ; & je ne pense pas,  
Qu'il soit encor long-tems sans venir sur  
mes pas :  
Tant sa présomption incessamment le presse  
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,  
Et de venir ici trancher du grand Seigneur ;  
Car c'est-là sa marotte.

L E C O M M A N D E U R.

Il me fait trop d'honneur,  
Ma Nièce Léonore est fort à son service.

F O U C A R A L.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous diver-  
tisse,  
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la  
Cour,  
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'a-  
mour.

L E C O M M A N D E U R.

Nous en régalerons notre chere Cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tuë, & m'assassine :  
S'il étoit marié, je le serois aussi  
Avec sa sœur que j'aime, & qu'elle amene  
ici.

Vous



Vous le sçavez , Monsieur , ce que j'ai fait  
pour elle :

Cependant depuis peu cette mere cruelle  
A soi - même , à sa fille , & plus encor à  
moi ,

Differe notre hymen , & ne dit point pour-  
quoi ;

Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle ado-  
re ,

N'écrivait point , la fait douter s'il vit en-  
core.

Auprès d'elle , Monsieur , vous pouvez m'obli-  
ger.

LE C O M M A N D E U R .

Je vous entens ; il faut la chose ménager,  
Et bien prendre son tems.

F O U C A R A L .

Avec votre licence

Je m'en vai donner ordre à notre subsistan-  
ce ,

Et visiter l'Office.

LE C O M M A N D E U R .

Et quand arrive-t'il ,

Votre Maître Japhet ?

F O U C A R A L .

Son esprit volatil ,

Pressé de son amour qui lui donne des ailes ,  
Le rangera bien-tôt auprès des Demoiselles.

LE C O M M A N D E U R .

Je veux bien recevoir ce second Dom Gui-  
chot ,

Instruire tous mes gens , & leur donner le  
mot ,

Afin que rien ne manque à la cérémonie,  
Dont je veux achever Dom Japhet d'Arme-  
nie.

D. A L V A R E .

Il est tout achevé, si jamais on le fut ;

Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut;  
C'est un fou très-complet.

FOUCARAL *revient sur le*  
*Théâtre.*

Dom Japhet le fantasque,  
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Bas-  
que,  
Il arrive.

LE COMMANDEUR.

Hé mon Dieu, courez-y prompte-  
ment,  
Seigneur Alvare, allez l'amuser un mo-  
ment,  
Cependant que j'irai donner ordre à la  
pièce;  
Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma  
Nièce:  
Il n'en est pas besoin, car elle vient à  
nous.  
Ma Nièce, vous verrez aujourd'hui votre  
époux,  
Le brave Dom Japhet, des hommes le plus  
sage.

LEONORE.

Je ne mérite pas un si grand Personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vai donner ordre à le bien rece-  
voir,  
Et vous, de votre part, faites votre de-  
voir,  
A lui faire un accueil digne de son mérite.

SCENE

## S C E N E I I I.

M A R I N E , L E O N O R E .

M A R I N E .

**D**ieu fait si l'Ecolier sera de la visite.

L E O N O R E .

J'en ai grand<sup>e</sup> peur, Marine ; & d'un autre  
côté,

D'un desir de le voir mon esprit est tenté ;  
Je n'avois contre moi que ma basse nais-  
sance,

Et je crains aujourd'hui d'un pere la puissan-  
ce,

Qui sans avoir égard au choix que j'aurai  
fait,

Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet ;  
Et m'aura destiné quelque mari funeste,

Qui n'aura que du bien , & n'aura pas le  
reste.

Je suis digne d'Alfonce, il est digne de moi ;  
Mais quand on a son pere, on ne peut rien  
de soi :

Et j'aurois beau l'aimer & m'en voir ado-  
rée,

Qu'un tel bien sans mon pere auroit peu de  
durée.

M A R I N E .

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu.

L E O N O R E .

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,  
De qui dépend ma bonne ou mauvaise for-  
tune ?

Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCENE

SCENE IV.

*On fait du bruit derriere le Theatre.*

LE COMMANDEUR, D. ALVARE,  
RODRIGUE, DOM JAPHET,  
LEONORE, MARINE, *les gens  
du Commandeur, un Harangueur.*

LE COMMANDEUR.

SI tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse  
sortir,  
Aux dépens de Japhet je me veux divertir ;  
Dom Alvare, instruisez ma Nièce.

RODRIGUE.

Place, place,

Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse  
Ce que j'ai commandé.

D. JAPHET.

Pascal, Roc, Foucaral,

Dites bien que je suis venu sur un cheval.

Les traîtres n'y sont plus. Ha ! canailles, canailles,

Vous m'avez-donc quitté ? par droit de représailles,

Il faut que je vous quitte : ô gibiers de Corbeaux !

Puissez-vous devenir chef-d'œuvres de Bourreaux !

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,  
je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monseigneur.

D. AL-

DOM JAPHET

D. ALVARE.

A son mérite

Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu

Par-tout.

D. JAPHET.

Je.....

D. ALVARE.

Par trois fois qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs.

D. ALVARE.

Le Commandeur, mon Seigneur & mon  
Maître,  
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais....

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître  
Tant d'obligations, je ne sai pas comment  
On peut s'en acquitter par un seul compli-  
ment.

D. JAPHET.

Enfin....

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons par notre bonne chere  
De vous faire oublier la Cour.

MARINE.

Et moi, j'espere  
Que le grand Dom Japhet m'aimera.

LEONORE.

Quant à moi  
Je lui donne mon cœur, mon amour & ma  
foi.

D. JA-

D. JAPHET.

Ha Messieurs! permettez au moins que je ré-  
ponde:

Trêve de compliment, ou que Dieu vous  
confonde.

Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

UN HARANGUEUR *toussant,*  
*reniflant & se mouchant,*  
*en s'ôtane.*

Monsieur,

D. JAPHET.

Ventre de moi, je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La Cour  
Qui vous a vû briller comme le Zodiaque,  
Et qui fit cas de vous comme d'un Roi d'I-  
thaque..

D. JAPHET.

O de ces grands Parleurs le plus impertinent!  
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *10 à jours re-*  
*niflant & toussant.*

J'ai fait incontinent:

La Cour donc, dont jadis vous fûtes les déli-  
ces

De notre grand César Charles-Quint.

D. JAPHET.

Quels supplices  
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La Cour donc, où jadis  
Chacun vous regarda comme un autre Ama-  
dis,

Alors que....

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La Cour donc...

G

D. JA-

La Cour, la Cour, la Cour? <sup>Que fit elle,</sup>

L E H A R A N G U E U R.

La Cour donc, qu'on appelle  
Le céleste séjour.

D. J A P H E T.

Quoi toujours renifler,  
Moucher, tousser, cracher, & toujours me  
parler?

Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!  
Eh de grace, Messieurs, je donne cent pisto-  
les,

Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.  
De quoi diable sert-il à votre Commandeur?

D. A L V A R E.

C'est son Grand-Harangueur.

D. J A P H E T.

O le plaisant Office!  
Et vous, qui me parlez, quel est votre exer-  
cice?

D. A L V A R E.

Je suis son Grand-Veneur.

D. J A P H E T.

Et tous ces grands fous-là?

D. A L V A R E.

Ce sont ses Officiers.

D. J A P H E T.

Le beau train que voilà!  
Et votre Commandeur reçoit ainsi son mon-  
de?

Et ne veut pas chez lui que personne ré-  
ponde?

D. A L V A R E.

Il vous honore fort.

D. J A P H E T.

Je m'en suis apperçu;  
Mais l'Empereur saura comment on m'a reçu,  
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.

Re.

Reçoit-on bien un homme alors que l'on le  
quitte,  
Et qu'on lui met en tête un maudit Haran-  
gueur,  
Qui n'auroit à la fin fait mourir de lan-  
gueur ?

J'en écrirai deux mots à l'illustre Duc d'Alve,  
Son Parent & le mien : bon Dieu !

*On tire un coup d'arquebuse  
contre son oreille.*

D. ALVAKE.

C'est une salve

Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ha ma foi je suis sourd,  
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour.  
Nièce du Commandeur autrefois villageoise,  
Et maintenant grand' Daine & Dame discour-  
toise,

Est-ce de guet-à-pend, ou bien par cas fortuit  
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand  
bruit ?

De cent sots complimens sans y compter le  
vôtre,

Contre moi décochez, entassez l'un sur l'autre,  
N'étoit-ce pas assez pour me faire entager,  
Sans qu'un chien d'Harangueur me vint aussi  
charger

De son hem, de sa toux, de sa reniflerie ?

Et pourquoi sur le tout cette mousqueterie,

A moi de l'arme à feu l'ennemi capital ?

Rendez-moi donc réponse, Ange ou Démon  
fatal.

Parlez haut, parlez haut sans tant *On fait sem-  
mâcher à vuide :*

O que l'amour devient à mon goût *blant de par-  
insipide !* *ler, & on ne*

Je ne vous entens point, me par- *fait ju'ouvrir  
lez-vous ou non ?* *la bouche sans  
prononcer.*



Elle me parle , hélas ! je suis sourd tout de bon !

Elle feint de parler , c'est moi qui n'entends goutte ;

Le Cousin de César est assourdi sans doute.

A mon âge , Messieurs , n'est-ce pas grand' pitié ,

De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?  
Parlez bien haut , Messieurs , de grace à la pareille ,

Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

Hélas ! on s'égoïfle , & je n'entens non plus

Que si l'on me vouloit emprunter mes ecus.

Maudit Amour , maudit Orgas , maudit voyage ,

Maudite Léonore , & maudit son visage.

*Le Commandeur revient.*

Ha Commandeur d'Enfer vous voilà de retour ,

En êtes-vous bien mieux de m'avoir rendu sourd ?

Vous riez , est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?

Peste soit le grand fou , comme il ouvre la bouche !

O le fâcheux objet alors qu'on n'entend rien ,

De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !

Sur mon Dieu je voudrois aussi perdre la vûë ,

Afin de ne voir point cette sorte cohüë :

J'aimerois bien mieux voir un troupeau de Sergens :

O que les Grands Seigneurs ont de vilaines gens !

Pascal , Roc , Foucaral , il faut plier bagage ,

Me voilà revenu de mon beau mariage ,

Dieu m'a donné l'ouïe , & Dieu m'en a perclus ,

Et que de Léonore on ne me parle plus ;

La drôlesse me coûte & l'honneur & l'ouïe ,

Et je ne l'en vois pas gueres moins réjouie.

Si jamais à Coquette....

Le

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ha tout beau, Dom Japhet,  
Vous guérirez bien-tôt.

D. JAPHET.

J'entens bien en effet,  
Ha! sur mon Dieu j'entens.

LEONORE *parlant le plus haut qu'elle peut.*  
Monsieur.

D. JAPHET.

Tout doux, la peste!

LEONORE *toujours haut.*  
Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Je vous entens de reste,  
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir  
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, Commandeur de mon  
ame,

Je vous entens, mon cher; Grand Dieu que  
je réclame,

Si vous m'avez rendu la faculté d'ouïr,

Léonore peut bien encor se réjouir:

Je ne retracte point le don de ma franchise:

Mais qu'on reparle encor pout assûrer la cri-  
se,

Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE *fort haut.*

Monsieur, assurément

Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ha! parlez doucement,  
Vous me rassourdissez, la peste comme il crie!  
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

*Tous à la fois & fort haut.*

Vous nous entendez bien?

G. 3.

D. JA.

D. JAPHET.

Bon Dieu ! vous criez tous,  
J'aimerois bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR  *toujours haut.*

On s'est accoutumé...

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,  
Ma cervelle n'est pas dure comme une en-  
clume.

*Tous fort haut.*

Vous nous entendez donc ?

D. JAPHET.

Et oui, je vous entens  
Pour la centième fois : mais c'est malgré mes  
dents.

Qu'on me donne un fauteuil, Messieurs, &  
tout à l'heure,

Car quand on devient sourd, on se lasse, ou  
je meure :

Et si vous m'aimez bien, notre cher Com-  
mandeur,

Qu'on ne me montre plus le vilain Haran-  
gueur ;

S'il me revient encor faire ses reniflades,

On me verra ma foi sur lui faire gourmades.

Ne le voilà-t-il pas ?

D. ALVARE.

*Le Harangueur passe au travers du Théâtre.*

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'of-  
fenser.

Pour un si grand Seigneur, vous avez, ce me  
semble,

Autant de francs gredins qu'on puisse voir  
ensemble :

Ils ont la mine tous d'être de grands vau-  
riens,

Et

Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur, qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire :

Mais pour vous obliger, j'oublierai le passé.  
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,  
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :  
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui, mais j'en mourrai moi, si vous ne vous hâtez,

Car je suis fort pressé de mes nécessitez :  
Nous autres esprits chauds nous pressons les affaires.

Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur.

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'Empereur,  
De vous bien réguler ; de plus, il amplifie  
D'un brevet de Marquis Dom Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'Empereur mon Cousin me donne un Marquisat ?

Bon parent par mon chef, le présent n'est pas fat :

Un Marquisat pourtant est chose fort commune,

La multiplicité de Marquis importune :

152      **D O M J A P H E T**

Depuis que dans l'Etat on s'est emmarquisé,  
On trouve à chaque pas un Marquis suppoté.

**D. A L V A R E.**

Celui que l'on vous donne est nommé Roche-  
solles.

**D. J A P H E T.**

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

**F O U C A R A L.**

Entre les Poles

Il n'en est pas un tel, son nom vient d'un  
Rocher,

D'où l'on voit chaque jour mille Solles pêcher,  
Dont la dime est à vous.

**D. J A P H E T.**

Est-ce un Port ?

**F O U C A R A L.**

Magnifique.

**D. J A P H E T.**

Le Château du Marquis est-il beau ?

**F O U C A R A L.**

Tout de brique.

**D. J A P H E T.**

Il durera long-tems : les habitans du lieu,  
Morisques ou Chrétiens ?

**F O U C A R A L.**

Grands serviteurs de Dieu.

**D. J A P H E T.**

Les Dames ?

**F O U C A R A L.**

Elles sont & courtoises & belles.

**D. J A P H E T.**

Douces ?

**F O U C A R A L.**

Comme du lait.

**D. J A P H E T.**

Je les aime bien telles.

Et de Couvents, combien ?

**F O U C A R A L.**

Neuf.

**D. JA-**

D' A R M E N I E. 153

D. J A P H E T.  
De Paroisses ?

F O U C A R A L.

Huit.

D. J A P H E T.

Y prend-on des manteaux ?

F O U C A R A L.

Par ci, par-là, la nuit.

D. J A P H E T.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de  
joye ?

F O U C A R A L.

Selon.

D. J A P H E T.

Et le Seigneur fait-il battre monnoye ?

F O U C A R A L.

Tant qu'il veut.

D. J A P H E T.

Lieu public pour les Comédiens ?

F O U C A R A L.

Fort beau.

D. J A P H E T.

J'en veux avoir souvent d'Italiens,

Je les trouve bouffons ; mais toi que j'inter-  
roge,

Es-tu natif du lieu, pour en faire l'éloge ?

F O U C A R A L.

Un Maître que j'avois y fut pendu tout vif,

Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif ;

Le Juge en est sévère.

D. J A P H E T.

On y fait donc justice ?

F O U C A R A L.

C'est le meilleur Bourreau qui soit dans la Ga-  
lice.

D. J A P H E T.

Je veux faire pourvoir dans les prochains Etats,

A la confusion de tant de Marquisats :

Fais m'en ressouvenir. O future Marquise,

G 5.

Vous

154      D O M   J A P H E T

Vous voyez que le Ciel mes desseins favorise :  
Mais , mon cher Commandeur , concluons  
vivement,

Je fuis de mon amour pressé cruellement  
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe,  
Mon esprit s'en altere , & mon corps s'en con-  
stipe.

L E C O M M A N D E U R .

Tenez bon quelque tems.

D. J A P H E T

Voire qui le pourroit!

Mon amour me conduit à mon trépas tout  
droit.

L E C O M M A N D E U R .

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires,  
Vos Nôces ne font pas des Nôces ordinaires,  
Il y faut des Ballets , des combats de Tau-  
reaux.

D. J A P H E T .

Taureaux , j'en fuis , je veux y jouer des cou-  
teaux,  
Et donner au public , sans crainte de leurs cor-  
nes,  
Echantillon sanglant de ma valeur sans bornes :  
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

F O U C A R A L .

Tauricidez tout seul.

R O D R I G U E *tous bas à l'oreille du  
Commandeur.*

Madame Anne Enriquez

Dans la Cour du Château présentement ar-  
rive,  
Si mal , qu'on ne croit pas dans deux jours  
qu'elle vive.

L E C O M M A N D E U R .

Je vais la recevoir: Monsieur , tout aussi-tôt  
Je reviens vous trouver.

D. J A P H E T .

Allez , il ne m'en chaut,  
Pour

Pourvu que mon Soleil incessamment m'éclaire.  
 Mais ne la vois-je pas avec mon Secretaire ?  
 Il est recidivant le faquin, & toujours  
 Il prend sa blanche main avec sa patte d'Ours:  
 Je veux, faisant semblant de chanter, le sur-  
 prendre,  
 L'ayant surpris, le battre, & puis le faire pen-  
 dre.

C H A N S O N.

Sur le Chant, de *Las qui hâtera le tems!*

**B**Eauté, seringue à brazier,

Cœur d'acier,

Tu m'as mis le flanc

A feu & à sang:

Hélas! l'amour m'a pris,

Comme le chat fait

La souris.

Je t'y prens, grand pendent, tu baïses donc  
 sa main ?

Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins  
 demain.

Quoi, ta bouche à tabac, de ses moites mouf-  
 taches,

A cette main d'yvoire ose faire des taches ?

Icare audacieux, téméraire Ixion,

Je te juge & condamne à décollation:

Et toi, de qui je tiens la main très-inquinée,

Je t'exclus de l'honneur d'un futur Hymenée.

L E O N O R E.

Si vous voulez m'ouïr.

D. J A P H E T.

Je serois un grand sot.

D. A L F O N C E.

Monsieur.

D. J A P H E T.

Tais-toi, Truant, pied-plat, Cagou, Bigot.



156      D O M J A P H E T

            L E O N O R E.

Monſieur, aſſurément, ſi vous voulez m'entendre,  
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pû ſurprendre.

            D. J A P H E T.

Je vous entens, parlez.

            L E O N O R E.

                    Votre homme m'ayant fait  
Des complimens pour vous ; pour montrer  
            en effet  
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de  
            l'eſtime,

Je vous mandois par lui, ſans penſer faire un  
            crime,

Que j'étois route à vous : votre homme un  
            peu trop prompt,

M'en a baiſé la main, & fait rougir le front :

C'eſt de cette façon que s'eſt paſſé la choſe.

            D. J A P H E T.

Tout de bon ? mon courroux s'appaïſe par ſa  
            cauſe :

Donnez-moi cette main qu'il ne baiſera plus,  
je veux la dévorer de mes baiſers goulus.

Dom Roc, regarde-moi promener cette Belle,

Auſſi digne de moi, que je ſuis digne d'elle.

Vous m'aimerez bien fort ?

            L E O N O R E.

                    Oui, je vous le promets,  
Autant que je le dois.

            D. J A P H E T.

                    Je n'en doutai jamais.

*Fin du troiſième Acte.*

A C T E.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM ALFONCE, MARC-ANTOINE.

D. ALFONCE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALFONCE.

Il n'y fut donc jamais.

MARC-ANTOINE.

Votre mere, peut-être..

D. ALFONCE.

Ma mere avec son fils a toujours fait le maître :

Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALFONCE.

Hélas ! que mon beau tems s'est bien-tôt obscurci :

Es-tu bien assuré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. AL-

D. ALFONCE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALFONCE.

Je suis desespéré,

Et la Terre &amp; les Cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mere.

D. ALFONCE.

N'ayant pas épousé la fille de son frere,  
 Elle m'ayant prié de le faire instamment,  
 Et moi l'ayant promis si solennellement ;  
 Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,  
 Que pourrai-je lui dire ? & qu'aura-t-elle à  
 faire ?

Me voudra-t-elle ouïr ? tu connois son hu-  
 meur,

Et de son esprit fier la severe rigueur ;  
 Je n'y vois nul remede , il faut que je m'ab-  
 sente ;

Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente,  
 La rage de me voir en ces lieux déguisé,  
 Au lieu d'être à Seville à sa Nièce épousé ?  
 Mais quitterois-je aussi la belle Léonore,  
 Un Ange à qui je plais, un Ange que j'adore,  
 Qui m'a donné son cœur en échange du mien ?  
 Hélas ! j'ai tout à craindre , & je n'espere rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénument la chose.

D. ALFONCE.

J'y suis tout résolu ; tantôt, pourvû qu'elle ose  
 Paroitre en son balcon, comme elle m'a pro-  
 mis,

Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCENE II.

MARINE, DOM ALFONCE,  
MARC-ANTOINE,

MARINE *avec une bougie.*

**A** Telle heure, une fille  
Chercher un Ecolier, l'Ambassade est gentille ;  
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Mau-  
gis,  
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand  
logis.

D. ALFONCE.  
Qui va-là ?

MARINE.  
Haye, c'est moi.

D. ALFONCE.  
Qui vous ?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.  
Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALFONCE.  
Marine, que viens-tu si tard chercher ici ?

MARINE.  
Je vous y viens chercher.

D. ALFONCE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :  
Léonore ne peut accomplir sa promesse,  
Japhet à sa fenêtre en conversation,  
Doit passer cette nuit par assignation ;

De

160.      D O M J A P H E T

De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre;

Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. A L F O N C E.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vint priver

Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver :

Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes ?

Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes ;

Et que veut elle faire avec ce maître-fou ?

M A R I N E.

Son oncle le voulant, je ne voi pas par où Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. A L F O N C E.

Un accident fâcheux que je lui voulois dire , Se pouvoit éviter sans ce Prince des fous.

Je veux ici l'attendre , & le rouer de coups ,

Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure ;

L'exploit m'en est facile en une nuit obscure :

Retire-toi , Marine , ou bien demeure ici ,

Pour voir transir de peur un fou d'amour

transi.

M A R I N E.

Léonore m'attend , foin , ma bougie est morte ,

Je pourrois bien heurter mon nez à quelque

porte ;

Peste soit de l'amour !

D. A L F O N C E.

Nos fous viendront bien-tôt.

M A R C A N T O I N E.

Je m'en vais étriller Foucarai comme il faut ,

Les voici.

SCENE

SCENE III.

FOUCARAL, DOM JAPHET, DOM  
ALFONCE, MARC-ANTOINE.

FOUCARAL.

**C**ette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux  
pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas:  
Mais en cas d'employer une échelle de soye,  
On peut bien hazarder quelque chose.

FOUCARAL.

Je pourrois hazarder quelques coups de bâ-  
ton,  
S'il étoit question de tâter un teton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux, des plus beaux du  
monde,  
Durs, distans l'un de l'autre, & de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaro ! deux tetons, j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le Ciel m'avoit fait d'un mérite commun,  
Léonore auroit pu résister à mes charmes:  
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les ar-  
mes.

Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat voirement, & Pascal en est deux.

MARG.

Je m'en vais te payer bien-tôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel Ange !  
Je puis très-justement dire avec feu César,  
Je suis venu , j'ai vû , j'ai vaincu.

F O U C A R A L.

Par hazard,

Si ce vieil Commandeur vous donnoit de l'é-  
pée ?

D. JAPHET.

Alors , je ne suis plus César , je suis Pompée.

F O U C A R A L.

Que voulez-vous donc faire avec ces Chantres-  
ci ?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux fouci.

F O U C A R A L.

Et si le Commandeur entend votre Musique ?

D. JAPHET.

Foucaral , ta raison est assez énergique :  
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé !

F O U C A R A L.

Prefererez-vous l'argent à quelque bras cassé ?

D. JAPHET.

Nous sommes loin encor d'où repose ma joye ;  
Pour gagner mon argent , devant qu'on les  
renvoye,

Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour ,  
Sur le feu violent de mon brûlant amour :  
Quant à moi de tout tems j'aime la symphonie,  
Et tiens que des bons vers , les beaux airs sont  
la vie :

Chantez, Musiciens ; mais non, ne chantez pas,  
Foucaral a raison, retournez sur vos pas ;  
Ma Musique pourroit être ici scandaleuse :  
Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

Amour Nabor,  
 Qui du jabor  
 De Dom Japhet,  
 As fait  
 Une ardente fournaise:  
 Hélas ! Hélas !  
 Je suis bien las  
 D'être rempli de braise.

Ton feu Gregeois  
 M'a fait Pantois,  
 Et dans mon Pis  
 A mis  
 Une essence de braise.  
 Bon Dieu ! bon Dieu !  
 Le cœur en feu,  
 Peut-on être à son aise ?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé ?

F O U C A R A L.

Ces mots Nabot, Jabot & Pantois m'ont charmé,

D. J A P H E T.

Je pourrais bien demain après la jouissance,  
 Ainsi que de raison produire quelque Stance.

*Alfonce & Marc-Antoine frappent chacun le sien.*  
 Ha ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu ?

F O U C A R A L.

Qui moi ! je viens aussi ma foi d'être battu.

D. J A P H E T.

L'on redoublé sur moi.

*Japhet & Foucaral ne branlent point.*

F O U C A R A L.

L'on m'en a fait de même.

Le



164      D O M. J A P H E T  
Le bourreau qui me frappe est d'une force  
extrême.

D. J A P H E T.  
Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.

F O U C A R A L.  
Monsieur, si vous vouliez, je croirois au vo-  
leur.

D. J A P H E T.  
Ne gâtons rien,

F O U C A R A L.  
Morbleu, cependant l'on me gâte.

D. J A P H E T.  
Le Lutin qui me bat, n'a pas beaucoup de  
hâte,  
Il frappe posément.

F O U C A R A L.  
Oui bien, ce dites-vous,  
On m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. J A P H E T.  
Ouf, Messieurs les frappeurs, je défends le  
visage.

F O U C A R A L.  
Ma foi, je vais crier.

D. J A P H E T.  
Foucaral, soyez sage.

F O U C A R A L.  
Je ne le suis que trop, pour le bien de mon  
dos.

D. J A P H E T.  
Pour sauver le visage aux dépens de nos os,  
Mettons nous ventre à ventre, & face contre  
face.

F O U C A R A L.  
Où diable vous trouver?

D. J A P H E T. *Ils sont joints.*  
Maintenant que l'on fasse  
Tout ce que l'on voudra.

D. A L F O N C E.  
Qui va là?

Fou-

D' ARMENIE. 165

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALFONCE.

Comment ?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

DOM ALFONCE.

Il faut s'en tenir là,

C'est assez pour un coup.

*D. Alfonse s'en va.*

FOUCARAL.

On nous quitte des autres,

Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtre

J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens gueres moins.

D. JAPHET.

Graces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune ?

Et la grêle de coups doit-elle être commune

Avec moi qui ne sers ici que de recors ?

D. JAPHET.

Il revient des Esprits ceans.

FOUCARAL.

Plûtôt des corps

De frapante maniere, & de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien dans ma verve amoureuse :

Je tiens tous ces coups-là fort au dessous de

moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au Roi :

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D.

D. JAPHET.

Le Balcon de ma belle  
Doit être près d'ici, siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

## SCENE IV.

LEONORE, DOM JAPHET,

FOUCARAL *qui siffle.*LEONORE *au haut du Balcon.***E**st-ce vous, Dom Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel Ange, un peu mal  
satisfait

D'un petit accident que de bon cœur j'ou-  
blie,

Puisque j'aurai l'honneur de votre compa-  
gnie.

LEONORE.

Je ne le puis celer, le désir de vous voir  
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ha! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,  
Alerion musqué, doux comme malvoisie:  
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LEONORE.

Aimable Dom Japhet, c'est mon intention.  
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

D. JAPHET.

Ha Seraphique!  
Pour

Pous vous remercier foible est ma Rhetorique:

Foucaral ?

F O U C A R A L.

Monseigneur ?

D. J A P H E T.

Eh bien, qu'en penses-tu ?

Je suis venu, j'ai vû.

F O U C A R A L.

Mais l'on vous a battu.

D. J A P H E T.

Foucaral ?

F O U C A R A L.

Monseigneur ?

D. J A P H E T *en montant.*

Je monte, ou Dieu me fauve.

Foucaral ?

F O U C A R A L.

Qu'a-t-il fait ?

D. J A P H E T.

L'occasion est chauce.

F O U C A R A L.

Et vous aussi.

D. J A P H E T.

Va-t en, Foucaral.

F O U C A R A L.

Volontiers.

D. J A P H E T.

En matiere d'amour, je n'aime pas un tiers.

L E O N O R E.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. J A P H E T.

Oui, ma belle,

Je la vais retirer, cette divine échelle,

Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

L E O N O R E.

Je vous viens retrouver dans un petit moment

EJe

168      D O M J A P H E T  
Je m'en vais m'informer si mon oncle som-  
meille.

D. J A P H E T.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'é-  
veille.

Allez donc , ma Diane, allez voir ce qu'il  
fait,

Et revenez trouver le bien heureux Japhet.

L E O N O R E.

Je ne reviendrai point , qu'après être assurée-  
Qu'il dorme d'un sommeil profond & de du-  
rée :

S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,  
Ce seroit fait de moi.

D. J A P H E T.

Ce seroit fait de nous.

Ces assignations, ces balcons, ces échelles,  
Aboutissent souvent en blessures mortelles.  
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un Perroquet,  
Je commence à trembler pour mon dessein  
coquet :

O des Amans furtifs, Déesse ténébreuse!  
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,  
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois Lirons ;  
Et deux gros chats-huants: Déesse des larrons,  
De ton obscurité redouble un peu la dose,  
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose ;  
Prête-moi ta faveur à me bien divertir,  
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point  
mentir.

J'entens quelque rumeur, le Ciel me soit en  
aide!

S C E.

SCÈNE V.

DOM ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.  
*Et autres.*

D. ALVARE.

**A** Morcé le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur  
 Qui va par le balcon voler le Commandeur :  
 Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la  
 cervelle.

D. JAPHET.

Ha Messieurs ! suspendez la Sentence mortelle :  
 je ne suis point voleur, je ne suis seule-  
 ment

Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle  
 Amant ;

De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une  
 heure :

Si frais battu, Messieurs, est-il juste qu'on  
 meure ?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baif-  
 ser.

D. JAPHET.

Cailloux à moi ! bon Dieu ! ce seroit me blef-  
 fer ;

Un grand Seigneur blessé ne vaut pas le moin-  
 dre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite qu'on me  
 l'assomme.

H

RO-

DOM JAPHET  
RODRIGUE.

Tirerai-je ?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau, ne tirez pas,  
Je ne veux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,  
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, & jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,  
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'im-  
portance,

Ou bien dépouillez-vous sans faire résistance,  
De vos chers vêtements, pour nous en faire  
un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, Messieurs ! parlez-vous tout  
de bon ?

Savez-vous que je suis le plus frilleux du  
monde ?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde ?

Vite, qu'on me le fronde, il voudroit rai-  
sonner.

D. JAPHET.

Frondeurs, ne frondez pas, je vais vous le don-  
ner.

Voilà pour commencer, la rondelle & l'é-  
pée.

Je me disois tantôt César, je suis Pompée.

César vint, vit, vainquit ; & moi je suis  
venu,

Je n'ai rien vû, l'on m'a battu, puis mis à nud :

○

O noir Amour!

LE COMMANDEUR.

Ma foi, ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, Assassins.

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?

Je crois que ce voleur nous appelle assassins?  
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ha! Messieurs, je disois spadassins,  
Et confens de bon cœur que quelqu'un m'as-  
saffine,

Si j'ai crû votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET,

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre  
bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne,

Qu'on n'épargne une peau douce comme la  
mienne,

Qu'ainsi ne soit, voilà mon fidele chapeau:

Mais, Messieurs, voulez vous que je demeure  
en peau?

Vous donnerai-je aussi les habits qui me cou-  
vrent?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout à l'heure  
l'entr'ouvrent.

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation,  
je m'en vais achever la spoliation,  
Et vous acheverez de plier ma toilette.



D. A L V A R E.

Le malheureux me raille, il faut que je le  
 mette  
 De son Balcon en bas; donne-moi ce fusil,  
 Je veux faire un beau coup....

D. J A P H E T.

Messieurs, que vous faut-il ?  
 Ce n'est donc pas assez d'être nud en che-  
 mise,  
 Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?  
 Ma foi, c'est bien à moi de faire le railleur,  
 Mort de peur, mort de froid, & pris pour un  
 voleur:  
 Laissez-moi donc en paix, attrédisez vos bi-  
 les,  
 Et que mes vêtemens vous puissent être utiles;  
 Voilà mon haut de chausse, & mon pour-  
 point aussi.

D. A L V A R E.

C'est trop, c'est trop. Adieu, Seigneur, &  
 grand merci.

D. J A P H E T.

C'est trop, c'est trop, ma foi, c'est moi-même  
 qu'on raille.  
 Me voilà nud pourtant, peste soit la canaille !  
 Si je n'avois été si haut embalonné,  
 Cent coups au lieu d'habits je leur eusse don-  
 né.  
 Mais mon Ange est long-tems,

SCÈNE VI.

UNE DUEGNE, DOM JAPHET.

UNE DUEGNE.

**L**A nuit est fort obscure,  
Garre l'eau.

D. JAPHET.

Garre l'eau ! bon Dieu, la pourriture !  
Ce dernier accident ne promet rien de bon.  
Ha ! chienne de Duegne, ou servante, ou Dé-  
mon,

Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable,  
Sepulcre d'os vivans, habitacle du Diable,  
Gouvernante d'Enfer, épouventail plâtre,  
Dents & crins empruntez, & face de châtré.

LA DUEGNE.

Garre l'eau.

D. JAPHET.

La Diabliesse a redoublé la dose ;  
Exécrable Guenon, si c'étoit de l'eau rose,  
On la pourroit souffrir par le grand froid qu'il  
fait ;

Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,  
Et quand j'espererois le retour de ma belle,  
Etant tout putrefait, que ferois-je avec elle ?  
Il faut ceder au tems, c'est assez pour un coup.  
J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup,  
Si je puis descendant l'échelle que j'accroche,  
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicro-  
che,

Que maudit soit l'Amour, & les Balcons  
maudits,

174      **DOM JAPHET**  
D'où l'on sort tout couvert d'urine, & sans ha-  
bits :  
Que le métier d'amour est un rude exercice !

**SCENE VII.**

**LE COMMANDEUR, & ses Gens, DOM  
ALVARE, RODRIGUE, FOU-  
CARAL, DOM JAPHET.**

**LE COMMANDEUR,**

**Q**ui va-là ?

**D. JAPHET.**

Qui me dit qui va-là ?

**LE COMMANDEUR.**

La Justice.

**D. JAPHET.**

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que  
vous.

**D. ALVARE.**

Qu'on le faisisse au corps.

**D. JAPHET.**

Autre grêle de coups !

Faisons bien le mauvais : au premier qui me  
touche,

De l'ame d'un fafil je fermerai la bouche.

**D. ALVARE.**

Les armes bas, de par le Roi.

**D. JAPHET.**

Le Ciel m'a fait

Son plus proche parent.

**LE COMMANDEUR.**

Est-ce vous, Dom Japhet ?

**D. JAPHET.**

Est-ce vous, Commandeur ?

**LE COMMANDEUR.**

Ainsi n'ad à telle heure ?

**D. JA-**

D'ARMÉNIE.

175

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En Hiver ?

D. JAPHET.

Oui, je meure.

L'Amour mon pauvre corps a si fort enflammé,  
Que je me puis baigner sans en être enrhumé.  
Amour ! par ta bonté rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible,  
Et l'on peut vous nommer un Amoureux sans  
pair,

De vous baigner ainsi dans le fort de l'Hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle Amant, présentement je suë.

R. RODRIGUE.

*Avec les habits de Dom Japhet*

J'ai trouvé ces habits au détour de la rue ;  
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés,  
Il les a laissés choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits ?

F. OUCARAL.

Ce sont ceux de mon Maître,

Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être.

Je les avois donnés à garder à mes gens ;  
Ils les ont égarés, comme ils sont négligents.

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,  
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

*Dom Japhet & les autres s'en vont, & Alfonse  
& Marc-Antoine entrent sur le Théâtre.*

## S C E N E   V I I I .

D O M   A L F O N C E .   M A R C - A N T O I N E .

D .   A L F O N C E .

**L**A Fortune & l'Amour me font ici beau  
 jeu ;  
 L'échelle de ce fou tout à l'heure apperçue ,  
 Me prépare une entrée au Ciel.

M A R C - A N T O I N E .

J'en crains l'issuë.

D .   A L F O N C E .

Le Commandeur dormant , que peut-il m'ar-  
 river ?

M A R C - A N T O I N E .

Ets'il vient voir sa Nièce , il vous pourra trou-  
 ver.

D .   A L F O N C E .

Et si le Ciel tomboit ? vois-tu , laisse moi faire ,  
 La Fortune & l'Amour ont soin du téméraire ;  
 Suis-moi dans le balcon , où tu feras le guet.

M A R C - A N T O I N E .

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !  
 O qu'il est mal-aisé quand on sert un jeune  
 homme ,  
 De dormir tous les jours à l'aise & de bon  
 somme !

*Fin du quatrième Acte.*

A C T E



## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

DOM ALVARE, DOM JAPHET.

D. ALVARE.

L'Alézan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas?

D. JAPHET.

Fort bien, & qui pourtant donnât quelques courbettes.

Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes;

J'en voudrois un qui fût entre triste & gaillard,  
Qui tint fort de la mule, & fort peu du Bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litiere.

D. JAPHET.

Mon dessein, entre nous, menace de la biere;  
Ne puis je pas porter quelque bonne arme à feu,

Afin de mieux tirer mon épingle du jeu?

H 5

D. AL.

178    D O M   J A P H E T

D. A L V A R E.

Ce seroit un coup sûr: mais ce n'est pas la mode.

D. J A P H E T.

Quoi, l'usage prévaut? ô sottise incommode!

En chote où le péril paroît de tous côtez,

On peut fort bien passer sur les formalitez.

Et si quelque Taureau vient à moi comme un  
foudre,

Puisqu'un vilain Taureau peut un homme dé-  
coudre,

Ne peut-on pas alors se tirer à quartier?

D. A L V A R E.

Ce seroit l'action d'un lâche Cavalier.

D. J A P H E T.

Ce seroit l'action d'un Cavalier bien sage.

D. A L V A R E.

Laissez votre sagesse, & montrez du courage.

D. J A P H E T.

Je n'en montre que trop: & l'arme que j'aurai,  
Que sera-ce?

D. A L V A R E.

Une lance au bois peint & doré.

D. J A P H E T.

Je veux entrer en lice avec la Hallebarde.

D. A L V A R E.

Hallebarde contre un Taureau! Dieu vous en  
garde!

D. J A P H E T.

Et qu'en pourroit-on dire?

D. A L V A R E.

On s'en moqueroit fort.

D. J A P H E T.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra  
mort?

D. A L V A R E.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,  
De choisir bien l'épaule.

D. J A P H E T.

Et pourquoi non la pance,

Et

Et plus large & plus tendre, & plus belle à frapper,  
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,  
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal,  
Car un Taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire.

Vous entrez en lice, hardi, non téméraire;  
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,

Et rendant le salut aux Dames des Balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes.

O que mon fort dessein rend tous mes esprits mornes!

Je voudrais de bon cœur être sans Marquisat,

Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.

Adieu, je vais m'armer : si jamais j'en échape,  
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.



## S C E N E   I I .

D O M   A L V A R E ,   E L V I R E .

D.   A L V A R E .

**H**E bien, ma chere Elvire, ai-je encore à languir ?

E L V I R E .

Ma mere est un esprit qui ne peut revenir,  
 Nous n'obtiendrons jamais ce que nous vou-  
 lons d'elle,  
 Qu'elle n'ait de mon frere une bonne nouvel-  
 le;  
 S'il ne revient bien-tôt nous esperons en  
 vain.

D.   A L V A R E .

Il faut l'aller chercher & partir dès demain ;  
 S'il est en quelque endroit des lieux que le  
 Ciel couvre,  
 Il sera bien caché si je ne le découvre.  
 Mais s'il est mort, Elvire ?

E L V I R E .

Hélas ! j'en ai grand' peur,  
 Car ma mere en mourroit sans doute de dou-  
 leur.

D.   A L V A R E .

Vous me commandez donc de chercher votre  
 frere ?

E L V I R E .

C'est l'unique remede à nos maux salutaire.

D.   A L V A R E .

Mais aussi, vous quitter !

E L V I R E .

Mais, Alvare, il le faut.  
 Sa mort, ou son retour, vous rameneront bien-  
 tôt.

D.   A L V A R E .

Bien donc, pour vous rejoindre, il faut que  
 je vous quitte.

E L

Votre action, Alvare, aura tout son mérite;  
Vous trouverez un frere, & vous aurez sa  
sœur.

SCENE III.

LE HARANGUEUR, D. ALVARE,  
ELVIRE.

LE HARANGUEUR.

**H**A, Seigneur Dom Alvare, un horrible  
malheur  
Aujourd'hui nous prépare une histoire tra-  
gique.

D. ALVARE.

Quoi donc, Seigneur Pedro?

LE HARANGUEUR.

Ce fou mélancolique  
Avoit un Secretaire en habit d'écolier:  
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un Cavalier,  
Eperdûment épris d'amour pour Leonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime ?

LE HARANGUEUR.

Elle l'aime, & même elle l'adore:  
Ce bienheureux Amant dans sa chambre in-  
troduit,  
Où vrai semblablement il a passé la nuit,  
Fait bien voir qu'elle l'aime & qu'elle en est  
aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on sû ?

LE HARANGUEUR.

Sa chambre mal fermée  
Les a laissé surprendre à notre Commandeur;  
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur  
Ait conduit notre maître à voir son infamie,

182      D O M   J A P H E T  
Lorsqu'il pensoit trouver une nièce endor-  
mie.

Il ne s'est point troublé, le téméraire Amant ;  
Aux cris du Commandeur , nos gens en un  
moment

Sont venus bien armez au secours de leur  
maître :

L'autre valet du fou , camarade peut-être  
De ce jeune Ecolier, s'est mis à son côté ;  
Et lui sans s'effrayer de l'inégalité,  
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des  
hommes.

Oui , jamais il n'en fut en la terre où nous  
sommes,

De plus vaillant que lui : c'est un Roland, un  
Cid.

Il a blessé nos gens du plus grand au petit ;  
Notre Commandeur même est blessé dans l'é-  
paule :

Enfin , on a saisi cet Amadis de Gaule,  
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,  
Non sans étonnement , on a vû qu'il portoit  
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,  
Mais bien d'un grand Seigneur, soi disant Se-  
cretaire.

Quoique pris, on l'a vû conserver sa fierté,  
Comme un jeune Lion dans les fers arrêté.  
Madame Leonor dans sa chambre est pâ-  
mée,

Où notre Commandeur l'a lui-même enfer-  
mée.

E L V I R E .

Quel étrange malheur !

L E H A R A N G U E U R .

Je crois que le voici.

SCENE

SCENE IV.

DOM ALFONCE, LE COMMANDEUR,  
ELVIRE, D. ALVARE.

D. ALFONCE *en habit de Cavalier, & lib.*

Quand je devrois mourir.

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALFONCE.

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien  
d'autres,

A moins d'être accablé du grand nombre des  
vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécration !

D. ALFONCE.

Mon crime est mon amour,  
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALFONCE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme Nièce...

D. ALFONCE.

Est un Ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ha ! je la punirai, je le dois, je le puis.

D. ALFONCE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis ?  
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle  
Ne hazarderoit pas des blasphêmes contr'elle.

184      D O M J A P H E T  
L E C O M M A N D E U R.  
Méchant ! tu l'as séduite , & ta condition  
Est chose supposée & pure invention.

D. A L F O N C E.  
Il est vrai , Commandeur , j'ai ta Nièce séduite,  
Nous devons elle & moi demain prendre la  
fuite.

Je l'adore , elle m'aime , & m'a donné sa main ;  
Que n'exécutes-tu ton Arrêt inhumain ?  
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heu-  
reuse,

C'est-là l'ambition de mon ame amoureuse.  
Si mon trépas lui coûte une larme , un soupir,  
Je mourrai de l'Amour le glorieux martyr.

L E C O M M A N D E U R.  
Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. A L F O N C E.  
Les plus cruels tourmens me seront des déli-  
ces,  
Fuisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

L E C O M M A N D E U R.  
Dis ton nom , scélérat , où je te vais planter  
Ce poignard dans le sein.

D. A L F O N C E.  
C'est toute mon envie:  
Si je perds Leonore , ai-je à faire de vie ?  
Délivre moi le bras , donne moi ton poignard,  
Tu me verras percer le cœur de part en part.  
Tu veux savoir mon nom , je le saurois bien  
taire,

Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire ;  
Pour la peur de cent morts je ne le dirais pas,  
Un amant comme moi ne craint point le tré-  
pas :

Mais pour justifier ma flâme , il le faut dire.  
Je m'appelle Enriquez , voilà ma sœur Elvire,  
Et ma mere est ici malade , & moi je suis  
Brêt de te satisfaire autant que je le puis.

Si

Si ce que je te dis t'irrite davantage,  
Exerce dessus moi ton poignard & ta rage.

ELVIRE.

Ha mon frere!

D. ALFONCE.

Ha! ma sœur, laissez-moi donc parler:  
Que délibere-t-on? je suis tout prêt d'aller  
Pour réparer ma faute épouser Léonore,  
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;  
Et je répete encor que je benis mon sort,  
Si mon Ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR

Le valet de Japhet étant un Dom Alfonse,  
Vous délier moi-même est toute ma réponse,  
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALFONCE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,  
Vous donnant Léonore, & mon bien avec elle.

D. ALFONCE.

C'est m'élever au Trône en me tirant des fers,  
Et me porter au Ciel au sortir des Enfers.

LE COMMANDEUR.

Que l'on aille querir ma Nièce.

ELVIRE.

Hélas mon frere!

Que vous avez coûté de larmes à ma mere!

D. ALFONCE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,  
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle, une juste priere  
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guere.

D. ALFONCE.

Elle pourroit sans doute en une autre saison,  
Se plaindre de son fils avec juste raison;  
Je devois épouser sa Nièce, elle étoit belle,  
Je pouvois esperer de grands biens avec elle;

Ma

Mais peut-on éviter la volonté des Cieux ?  
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux  
yeux ?

Pouvois-je deviner qu'en allant à Seville,  
J'entrerois dans les fers d'une divine fille ?  
Et suis-je, dans les fers où les beaux yeux m'ont  
mis,  
En l'état de tenir ce que j'avois promis !

## S C E N E V.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR,

DOM ALFONCE,

*Et tous les autres.*

FOUCARAL.

**M**essieurs, or écoutez le malheur effroya-  
ble,  
Qui vient d'assassiner Dom Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le Taureau l'a-t'il maltraité ?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.

Il s'est mis sur les rangs aussi vaillant qu'un Cid.  
Un Taureau mal appris qui l'a vu dans la place,  
A pris aversion pour sa tragique face,  
Et l'a suivi long-tems les cornes dans les reins ;  
Le vaillant Champion sans songer à ses mains,  
Voyant que le Taureau le poursuivoit si vite,  
A de la selle en bas bien-tôt changé de gîte.  
L'impertinent Taureau le voyant piéton,  
Est allé droit à lui sans craindre son bâton ;  
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,  
S'est présenté trois fois pour transgresser les  
bornes.

Le peuple mal-courtois, a dit, *nescio vos* ;

Cependant l'animal a pris son homme à dos ;

Et

Et les cornes s'étant en greffe embarrassées,  
 L'infortuné Japhet, & ses belles pensées,  
 Ayant été long-tems dans l'air bien secoué,  
 (Sans cornades pourtant, dont le Ciel soit loué)  
 S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,  
 Foulé de coups de pieds d'une étrange manie-  
 re.

On le remporte à quatre, & je viens tout ex-  
 près,

Vous faire le récit de ce triste succès.

Mais notre Secrétaire est vêtu comme un  
 Prince,

Que diable a-t-il donc fait de son juste-au-corps  
 mince?

D. ALVARE.

Dom Roc Zurdacaci n'est plus un Ecrivain,  
 Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.

Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,

Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

LE COMMANDEUR. Léonore rentre.

Ma Nièce, approchez vous: dedans la promp-  
 titude,

Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude:

Mais je crois me remettre assez bien avec vous,

En vous faisant présent d'un si parfait Epoux.

LEONORE.

Votre bonté me rend & muette & confuse,

Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

Monsieur, je vous la donne.

D. ALFONCE.

Et moi je la reçois,

Comme



Comme un bien, qui me rend aussi riche qu'un  
Roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mere, & j'espere  
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne  
mere.

E L V I R E.

Ce bien-heureux Hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous, & Dom Alvare, y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

## S C E N E VI.

FOUCARAL, DOM JAPHET,

LE COMMANDEUR,

*Et les autres.*

FOUCARAL.

**P**Lace, Messieurs, je viens vous trouver à  
grands pas,

Mortel avant-coureur de quatre ou cinq tré-  
pas :

Pour vous signifier que la fureur dans l'ame,  
Dom Japhet courroucé vient chanter votre  
game.

D. JAPHET *armé de toutes pieces  
avec une lance.*

Où se cachera-t il, ce Commandeur maudit,  
Qui dans un même jour a son dit & dédit ?

Ha ! te voilà, vieux fou, sans honneur, sans pa-  
role,

Maître de valets fous, Oncle de Nièce folle ;  
Et tu ris, grand vilain ? & tu m'es maltraité,  
Et tes valets ont pris la même liberté ?

Cepen-

Cependant qu'au péril de cent mille cornades,  
Je combats des Taureaux à grands coups de  
lançades,

Tu me ravis ta Nièce, ignorant affronteur,  
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur ?  
Elle auroit succédé dans ma couche honorable,  
A ma chère Azareque, une Reine adorable ;  
Et traître, tu la fais femme d'un Ecrivain,  
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main ?  
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Cas-  
tille,

Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en  
foudrille ?

Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas ?  
Et suis-je un homme à perdre & mon tems &  
mes pas ?

Si je n'étois Chrétien ( mais le Christianisme  
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclif-  
me ; )

Si je n'étois Chrétien, Commandeur effronté,  
Je t'aurois dépaulé, décuissé, détêté ;  
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,  
J'aurois fait le Samson dans ma fureur ex-  
trême.

J'aurois mis ton Château tout sans dessus des-  
sous,

Ton renifleur & toi, ta nièce & son époux.  
Si tu m'avois tenu la parole promise,  
Je lui donnois mon bien, je la faisois Marqui-  
se ;

Moi parent de César, moi Marquis, moi Ja-  
phet,  
J'allois faire l'esclave, & j'aurois fort mal fait.  
Mais que je sache encor pourquoi d'un Secre-  
taire

Cette jeune indiscrette est l'injuste salaire.  
Est-ce pour les profits du Secretariat,  
Quine lui vaudra pas par an demi ducat ?

D. A L F O N C E.

Monseigneur Dom Japhet !

D. J A P H E T.

Vivement, qu'on me l'ôte

Ce perfide valet.

D. A L F O N C E.

Je confesse ma faute :

Mais lorsque vous saurez que j'étois Cavalier,  
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'éco-  
lier,

Et que j'étois aimé de ma belle Maîtresse,  
Vous ne me croirez plus d'ame double & trai-  
tresse,

Et vous pardonnerez...

D. J A P H E T, *On lui corne aux oreilles  
avec une trompette de Postillon.*

Maudit soit le cornet !

C'est encore bien pis que le coup de mouf-  
quet.

Qui diable ès-tu ?

## S C E N E VII.

UN COURIER, DOM JAPHET, LE  
COMMANDEUR, D. ALFONCE,

*Et tous les autres.*

L E C O U R I E R.

JE suis le Courier ordinaire  
De votre grand César.

D. J A P H E T.

Qui t'amene ?

L E C O U R I E R.

Une affaire

Qui vous importe fort.

D. J A P H E T.

Parle &amp; ne corne pas,

Ou

Ou je t'étranglerai.

LE COURIER.

Parlerai-je tout bas ?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin ?

LE COURIER.

De peur de vous rompre la tête,

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête :

Parle donc vite ment.

LE COURIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler ?

LE COURIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vite ment.

LE COURIER.

Je n'ai fû jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURIER.

Je le fai tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais en donc le récit.

LE COURIER.

De par moi l'Empereur,

D. JAPHET.

De ce visage là je garde quelque idée,  
Et j'ai vû quelque part cette face ridée.

LE COURIER.

L'héritier du Soleil, le grand Mango Capac,  
Souverain du país d'où nous vient le Tabac,  
Prit Coïa Mama sa sœur en mariage,  
Du país du Perou la fille la plus sage;

192      D O M J A P H E T

Du valeureux Mango, & de la belle Coia,  
Est sortie en nos jours l'infante Ahihua;  
Elle arrive à Madrid pour être baptisée:  
De mon Cousin Japhet qu'elle soit l'épousée,  
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,  
Tant sur les Perroquets qui sont couleur de feu,  
Que sur les Lamantins du grand Fleuve Orilla-

ne,  
Et mes prétentions sur la riche Goyane.

D. J A P H E T.      *à part.*

Le traître de Courier ressemble au Renifleur.  
Faites-moi voir un peu le sein de l'Empereur.

L E C O U R I E R.

Le voilà bien écrit de sa dextre Royale.

L E C O M M A N D E U R.

Il n'en faut point douter!

L E C O U R I E R.

La Dame Occidentale  
A deux vaisseaux chargez de précieux bijoux,  
De gorges de Griffons, de peaux de Loups-ga-

roux,  
De baume gris de lin, de Vezugues musquées,  
De grandes pieces d'or non encor fabriquées.

D. J A P H E T.

Bon cela.

L E C O U R I E R.

De Guenons qui parlent Portugais,  
De gros Diamans bruts & de Rubis balais.

D. J A P H E T.

Est-ce tout ?

L E C O U R I E R.

Ce n'est pas la centième partie:  
Mais il faut faire grace à votre modestie.

D. J A P H E T.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur,  
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?  
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,  
Je romprois là-dessus tout net un mariage,  
L'Empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

Hé

Hé bien, la belle Iris, vous pouviez bien penser

Qu'un homme comme moi ne manque point de femme,

Vous avez avec nous un peu fait la grand' Dame;

Je m'en vais épouser l'Infante Ahihua,

Qui me va réjouir comme un Alleluia :

Et vous son cher Galant, jadis mon Secrétaire,

Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire;

Je vous fai fort bon gré de m'avoir supplanté ;

Coquettes & Cocus ont grande affinité,

Coquette avec Coquet ne trouve pas son compte,

Et Coquet de Coquette a toujours de la honte.

Vous avez bien joué le Roc Zurducaci,

Vous en êtes content, & je le suis aussi.

Et vous le Commandeur, qui me l'aviez promise,

Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise ;

Certains perits discours parvenus jusqu'à moi,

Me font beaucoup douter de votre bonne foi ;

Vos fréquens complimens, votre reniflerie,

L'affaire du Balcon & la mousqueterie,

Tout cela contre vous fait un procès verbal,

Qui vous condamne d'être à jamais animal ;

Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense,

César est son parent malheur à qui l'offense ;

Je pars pour aller voir un Ange du Perou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant & comment & par où.

Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre,

Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,

Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon ?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main :

I

Cepen-

194 D. JAPHET D'ARMENIE.  
Cependant, Monseigneur, votre noble présence

Prendra part, s'il vous plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, & ne m'en irai pas,  
Foucaral, fai venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu sans mulets ni charrete,  
J'ai tout dans un chaufson au fond de ma poche.

LE COMMANDEUR.

Allons voir votre mere, & tâchons d'obtenir,  
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir,  
Le Seigneur Dom Japhet honorera vos Noces,  
Et puis après ira suivi de vingt Carosses  
Recevoir dans Madrid l'Infante Ahihua,  
Qui vient de pere en fils de Capac & Coia.

D. JAPHET.

Soit, aussi-bien mon train n'est pas chose encor  
prête;

Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

*Fin de Dom Japhet d'Armenie.*



LA  
**FAUSSE**  
APPARENCE.  
*COMEDIE.*



## ACTEURS.

**D. CARLOS DE ROXAS, Cavalier Castillan,**  
Amant de Leonore.

**LEONORE, Fille de D. Pedre, Maitresse de**  
D. Carlos.

**D. PEDRE DE LARA, Gentil-homme Castil-**  
lan, Pere de Leonore.

**D. SANCHE DE LUSSAN, Amant de Flore.**  
**FLORE, Maitresse de D. Sanche, Sœur de**  
D. Louis.

**D. LOUIS DE ROXAS, Cavalier de Valence,**  
Frere de Flore, & Cousin de D. Car-  
los.

**FABRICE, Valet de D. Carlos.**

**CARDILLE, Valet de D. Sanche.**

**MARINE, Servante de Flore.**

*La Scene est à Valence . dans la Maison de Dom  
Carlos.*



**LA FAUSSE  
APPARENCE.  
COMEDIE.**

---

**ACTE I.**

**SCENE PREMIERE.**

**DOM CARLOS, FABRICE,  
LEONORE.**

**D. CARLOS.**

**V**Errai-je Dom Louis?

**FABRICE.**

Il vient dans un moment.

**D. CARLOS.**

Et Leonore?

**FABRICE.**

Elle est dans son appartement.

**D. CARLOS.**

Sans obligation je m'engage moi-même

A ne la laisser point dans un péril extrême.  
 Je la veux protéger, puisque je l'ai promis,  
 Quand je verrois sur moi fondre mille ennemis,  
 Ha! que ne puis-je encore avoir pour l'infidelle,  
 Les tendres sentimens qu'autrefois j'eus pour  
 elle!

Mais puis-je avec honneur encor m'affujettir  
 A ses indignes fers dont j'ai voulu sortir?  
 Il la faut éveiller afin qu'elle convienne  
 Des moyens d'assurer sa fortune & la mienne.  
 Mon Cousin Dom Louis, qui va venir ici,  
 Pourra nous conseiller & nous servir aussi.

L E O N O R E.

Je ne dors point, Carlos, le sommeil est sans  
 charmes,  
 A des yeux, qui sans celle ont à verser des lar-  
 mes,  
 Et ta fiere rigueur me cause trop d'ennuis,  
 Pour avoir du repos ni les jours ni les nuits.

D. C A R L O S.

Cherchez de vos ennuis en vous-même la cau-  
 se;  
 Mais je venois ici vous parler d'autre chose,  
 Sachez donc...

L E O N O R E.

Non, Carlos, je ne veux rien savoir,  
 Pour me faire obéir tu n'as rien qu'à vouloir.

D. C A R L O S.

Si cette complaisance, autant qu'elle est for-  
 cée,  
 Partoit d'une amour vraie, & non intéressée,  
 Que ne ferois-je point pour un si grand bon-  
 heur?

L E O N O R E.

Que ne ferois-je point pour te tirer d'erreur?  
 Mais quand d'un faux soupçon l'ame est préoc-  
 cupée,  
 Si loin de travailler à se voir détrompée,  
 Elle fuit son remede, en vain la vérité

Tâche

Tâche à lui redonner sa première clarté.

D. C A R L O S.

Sur la foi de ses yeux on ne se trompe guère,  
Et ce qu'ont vû les miens n'est pas imaginaire ;  
Mais tous ces vains discours ne sont pas de fai-  
son,

Quand j'aurois plus de tort que je n'ai de raison.  
Votre pere nous suit : peut-être qu'à cette  
heure,

Il fait où vous & moi faisons notre demeure.  
Vous savez son dessein , & que je ne dois pas,  
Contre un tel ennemi me servir de mon bras ;  
Et soit que l'on se cache, ou qu'on prenne la  
fuite,

Que votre sûreté veut beaucoup de conduite.  
Quoi qu'après tout l'espoir que vous m'aviez  
permis,

Après l'amour constant que vous m'aviez pro-  
mis,

Vous avez fait servir au dessein de ma perte  
Une feinte tendresse à la fin découverte ;

Quoi qu'un si lâche tour ait banni pour jamais,  
De mon esprit crédule & la joye & la paix,  
M'ait tiré de vos fers, & dispensé mon ame  
De conserver encor pour vous la moindre â-  
me ;

Par la seule pitié que me fait votre sort,  
Je me veux exposer pour vous jusqu'à la mort.

L E O N O R E.

Cette compassion, Dom Carlos, est tardive ;  
Si tu ne m'aimes plus, qu'importe que je vive ;  
Mais , Carlos, si ton cœur si dur à l'amitié,  
Est comme tu le dis sensible à la pitié,  
Ou capable du moins d'un peu de complaisance,  
Puisque depuis Madrid je garde le silence,  
Et que quand je te parle , au lieu de m'écouter,  
Ta colere te porte à me vouloir quitter :  
Puisque mon sort cruel qui te rend si barbare,  
Pour la dernière fois peut être nous sépare,

Daigne prêter l'oreille à mes derniers discours,  
Quand tu n'en croirois rien, comme tu fais tou-  
jours,

Quand ta haine seroit encore plus mortelle,  
Quand autant que tu dis je serois infidelle,  
Peux-tu n'accepter pas cette condition ?

D. C A R L O S.

Hé bien ! je vous écoute avec attention.

L E O N O R E.

Tu m'aimas, Dom Carlos ; qu'ai-je dit, insen-  
sée ?

Mon indiscrete langue a trahi ma pensée,  
Et j'ai mal commencé par une fausseté,  
Un discours qui sera la même vérité.

Tu feignois donc d'aimer, & je crus être ai-  
mée,

Je crus que je regnois dans ton ame charmée ;  
Mais tu ne fus jamais d'amour bien enflâmé,  
Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.  
Tu fais bien si mon cœur fut facile à surpren-  
dre ;

Combien il combattit devant que de se rendre,  
Et de quelle rigueur je traitai les valets,  
Qui s'osèrent charger de tes premiers poulets.

Enfin à m'attaquer telle fut ta constance,  
Si foible fut la mienne à faire résistance,  
Que tu vis tes desirs sur les miens absolus ;

Tu me persuadas tout ce que tu voulus,  
Tes lettres que j'avois constamment refusées,  
Tandis qu'à mon devoir je les crus opposées,  
Tes vers, & tes chansons, & tout ce qu'un

Amant

Employe à faire croire un amoureux tourment,  
Me donnerent du rien des marques si pressan-  
tes,

Ton mérite y joignit des forces si puissantes,  
Qu'après mille sermens, les gages de ta foi,  
Je te donnai la mienne, & te reçus chez moi.  
Je veux bien l'avouer, j'eus répugnance à faire

Une

Une pareille avance à mon devoir contraire;  
 Mais craignant les regards des voisins curieux,  
 Des actions d'autrui juges malicieux,  
 Qui te voyoient souvent passer sous ma fenêtre,  
 Et m'observoient alors qu'ils m'y voyoient pa-  
 rêtre.

Dans un appartement où personne n'entroit  
 D'où l'on venoit au mien par un passage étroit,  
 Je reçus en secret ta première visite,  
 Et je ne fus jamais à tel point interdite.  
 Et l'aise de te voir, & la peur que j'avois,  
 Suspendirent long-tems l'usage de ma voix;  
 Nos ames par nos yeux se parloient l'une à l'au-  
 tre.

Mais quel bonheur jamais dura moins que le nô-  
 tre!

J'ouïs ouvrir ma chambre, & j'y courus sou-  
 dain,

Tu crus que je fuyois peut-être par dédain,  
 Ou que le repentir qui suit une imprudence,  
 M'obligeoit, quoique tard, à fuir ta présence;  
 Tu voulus m'arrêter, tu courus après moi,  
 Et lors un Cavalier, qui parut hors de foi,  
 Et qui de son manteau se couvroit le visage.  
 S'offrant à tes regards, te donna de l'ombrage;  
 Mais le tems t'apprendra...

F A B R I C E.

Monsieur, votre Cousin

Vous vient voir.

L E O N O R E.

Il est donc encore en mon destin,

Qu'il vienne quand je veux prouver mon inno-  
 cence?

F A B R I C E.

Le voici.

D. C A R L O S.

Cachez vous, Madame, en diligence;  
 Ecoutez de la porte, aussi bien vous serez  
 Le sujet des discours que vous écouterez.

## SCENE II.

D. LOUIS, D. CARLOS.

D. LOUIS.

JE vous viens quereller.

D. CARLOS.

Et pourquoi, je vous prie ?

D. LOUIS.

Pour vous être logé dans cette hôtellerie.

Et vous ne pouviez pas me faire un plus grand tort,

Qu'en ne descendant pas en ma maison d'abord.

D. CARLOS.

Arrivé cette nuit ?

D. LOUIS.

Jour & nuit, à toute heure,  
 Vous avez dû chez moi choisir votre demeure.  
 Qui vous mène à Valence ?

D. CARLOS.

O mon cher Dom Louis !  
 Comme par-tout ailleurs, des malheurs inouis,  
 Quelque part où le sort me transporte, ou m'ar-  
 rête,

je m'y trouve bien-tôt battu d'une tempête,  
 Et comme par dessein, cet implacable sort  
 Me tuscite toujours l'orage auprès du port.

D. LOUIS.

Si tout ce que je puis, & ce que je possède,  
 Peut soulager vos maux, ou leur donner reme-  
 de,

je vous offre mon bras, mon crédit & mon  
 bien.

D. CARLOS.

En l'état où je suis, je ne refuse rien.

Cepen-

Cependant apprenez le sujet de ma peine,  
Et le cruel malheur, qui dans ces lieux m'a-  
meine,

Esclave dans Madrid de mon ambition,  
J'éloignois de mon cœur toute autre passion;  
Mais quand on a des yeux, peut-on garder  
son ame.

De brûler tôt ou tard d'une amoureuse flâme?  
J'aimai donc à la Cour une jeune beauté;  
Je lui dis mon amour, & j'en fus écouté,  
Et sans faire le vain, ma fortune fut telle,  
Qu'elle brûla pour moi, si je brûlai pour elle.  
Je n'allongerai point ce récit malheureux,  
Des services, des soins que rend un Amou-  
reux.

Il suffit que je fis tout ce qu'il faut pour plaire,  
Et comme les présens font à la fin tout faire,  
Pour la première fois, en secret, & la nuit,  
Je fus par sa suivante en sa chambre introduit.  
Hélas! dans ce moment elle étoit infidelle,  
Un Rival nous surprend, j'enrage, je querelle;  
J'attaque, on se défend, je blesse, & sous mes  
coups,

Ce Rival accablé satisfait mon courroux.  
Lors le croyant sans vie, & la voyant pâmée,  
Par le bruit du combat sa famille allarmée,  
Je crus que le courroux d'un vieil Pere irrité,  
A cause de ses ans devoit être évité,  
Et je crus qu'insulter à cette malheureuse,  
N'étoit pas l'action d'une ame généreuse:  
Préparant donc la mienne à tout événement,  
Et mettant mon espoir en mon bras seule-  
ment,

J'étois prêt de sortir, sans croire mon courage,  
Qui n'avoit pas encore assez soulé sa rage,  
Quand l'ingrate beauté reprenant ses esprits,  
Faisant parler pour elle, & ses pleurs & ses  
cris,

Me pria, m'embrassant, quoique je pûsse faire,



De ne la laisser pas au pouvoir de son pere.  
 J'avois pour elle alors avec juste raison,  
 Toute l'horreur qu'on a pour une trahison,  
 Et j'avois eu besoin de toute ma prudence,  
 Pour ne m'emporter pas à quelque violence :  
 Mais peut-on s'empêcher, quand on est géné-  
 reux,

D'aider un ennemi que l'on voit malheureux ?  
 Je répandrai mon sang, pour vous sauver la  
 vie,

Beauté trop tard connue, & trop long-tems  
 servie :

Et si je meurs pour vous, lui dis je, je per-  
 mets

A votre esprit ingrat, de n'y songer jamais.  
 Elle ne répondit qu'en répandant des lar-  
 mes,

Et même en sa douleur conserva tous ses char-  
 mes.

Nous fortîmes sans peine, & sans autre dan-  
 ger,

Que la crainte que j'eus, qu'on ne nous vint  
 charger.

Le mal que m'avoit fait cette fille infidelle,  
 Ne pouvoit m'empêcher de tout craindre pour  
 elle,

Un ami nous reçut chez un Ambassadeur,

On saisit tout mon bien, on m'ôta tout l'hon-  
 neur.

Mon Rival fut trouvé percé de trois bles-  
 sures,

Dont on tira d'abord de tristes conjectures ;

Mais sa jeune vigueur l'aura fait revenir :

Je n'ai pas de son nom gardé le souvenir.

Il poursuivoit en Cour une importante affai-  
 re ;

Mais cette circonstance ici n'importe guere.

D. L O U I S.

L'avanture est étrange.

D. CAR-

D. C A R L O S.

Ecoutez ce qui suit.

Vous voyez par l'état où le sort m'a réduit,  
Qu'il faut absolument que je quitte l'Espa-  
gne,

La Justice me suit ; le Pere est en campagne.  
Je ne dois plus l'aimer, & ne dois pas aussi  
La laisser sans secours, l'avant conduite ici:  
Il ne faut pas aussi qu'on me trouve avec elle,  
Un Couvent serviroit d'asyle à cette belle;  
Mais du bien que j'avois, il ne m'est rien  
resté,

Que le malheureux fer que je porte au côté.

D. L O U I S.

Je vous offre ma bourse.

D. C A R L O S.

Ha! je ne veux pas prendre

Ce que je ne suis pas en état de vous rendre.

D. L O U I S.

Mais chez moi, mon Cousin, qui la viendra  
chercher?

D. C A R L O S.

Mais belle comme elle est, s'y peut-elle ca-  
cher?

Pour qui passeroit-elle?

D. L O U I S.

Ou bien pour ma parente,

Ou ma sœur la tiendrait au lieu d'une suivante.

Rien n'est plus à propos que ce déguisement.

D. C A R L O S.

Lui puis-je proposer un tel abaissement?

L E O N O R E *sortant de sa chambre.*

Tu le peux, D. Carlos, tout est facile à faire,

A qui met son bonheur à ne te point déplaire.

Dans les plus bas emplois je ne rougirai point,

Si je sers une Dame à qui le sang te joint.

Ne considère plus ma fortune passée;

Du soin de mon salut détourne ta pensée.

Songez au tien : cours en Flandre exercer ta valeur ;

Et me laisse ici seule avecque mon malheur.

Et vous, en qui le Ciel me suscite un asyle,

Telle qu'il m'a dépeinte, il est bien difficile

Que vous puissiez douter de ce qu'il vous a dit ;

Mais tout secours humain me devienne interdit,

Que le Ciel m'abandonne aux affronts, aux injures,

Et fasse de ma mort un exemple aux parjures,

Si Carlos, qui reçut mes premières amours,

Ne les possède encor comme il fera toujours ;

Si mon ame envers lui fut jamais criminelle,

Et fut autre pour lui que sincère & fidelle.

D. CARLOS.

Et cet homme caché dans votre appartement ?

LEONORE.

Ha ! Don Carlos, ce fut sans mon consentement,

Et j'atteste le Ciel qui fait mon innocence,

Que je n'eus point de part en sa jeune insolence,

Si ce n'est en avoir que la sévérité,

Que j'opposai toujours à sa témérité ;

Mais pour peu qu'on déplaise, on en est moins croyable.

D. CARLOS.

Vous êtes l'innocente, & je suis le coupable.

On ne peut trop blâmer mon procédé jaloux ;

Mais d'un honneur suspect on n'est jamais absous ;

Mais l'honneur où l'on voit la moindre ombre pâlître,

S'il n'est déjà taché n'est pas long-tems sans l'être.

D. LOUIS.

Votre beauté, Madame, est un témoin puissant,  
 Jour

Pour me persuader votre amour innocent.  
 Chez moi ne doutez pas que l'on ne vous res-  
 pecte  
 Autant qu'on le pourra, sans vous rendre sus-  
 pecte;  
 Ma sœur est sans suivante, & quand elle en au-  
 roit,  
 Pour vous prendre avec elle, elle s'en défe-  
 roit.  
 J'ai songé qu'il faudra que vous portiez vous-  
 même,  
 Un billet que j'aurai d'une Dame que j'aime,  
 Ce billet ne sera que pour dire à ma sœur,  
 Que vous êtes adroite, & fort fille d'hon-  
 neur.  
 Qu'elle répond de vous, & qu'en cette occur-  
 rence,  
 Elle prétend lui faire un présent d'import-  
 tance.  
 Votre condition ainsi se cache mieux  
 A l'esprit des Valets toujours trop curieux.  
 Je m'en vais de ce pas la supplier d'écrire,  
 Et ce billet écrit je reviens vous le lire. *Il sort.*

L E O N O R E.

Dom Carlos ! Ton esprit sera bien-tôt en  
 paix,  
 Puisqu'on va m'éloigner de tes yeux pour ja-  
 mais;  
 Mais cruel, si le tems qui change toutes cho-  
 ses,  
 Change jamais en bien, le mal que tu me causes;  
 Si je ne puis jamais faire voir que la foi,  
 Que je t'avois donnée est toute encore à toi,  
 Et que je n'avois pas seulement de l'estime,  
 Pour celui que tu crois complice de mon crime,  
 Ne me tiendras-tu pas ce que tu m'as promis ?  
 On tient ce qu'on promet même à ses ennemis.

D. C A R L O S.

Que mon cœur ne peut-il oublier une offense ;  
 Avoir

208      L A F A U S S E  
Avoir mes yeux suspects , croire votre innocen-  
cence !

Mais, ingrate beauté, ne fut-ce pas chez vous,  
Que mon bras fit tomber un Rival sous ses  
coups ?

Ha ! ne souhaitons plus de la voir innocente ;  
Eloignons, éloignons une fille inconstante.  
Hélas ! en même tems je l'aime & je la hai,  
Qui de ces passions l'emporte, je ne sai ;  
Mais je sai seulement qu'une douleur extrême,  
S'empare de mon cœur , quand il hait, ou qu'il  
aime,

Et que les mouvemens de ce trouble intestin,  
Seront les derniers coups de mon cruel destin.

L E O N O R E.

Ha ! si je n'avois pas encor quelque esperance,  
Que le Ciel tôt ou tard protege l'innocence,  
Tu n'aurois pas long tems encore à me haïr.

D. C A R L O S.

Ma résolution commence à me trahir,  
Si j'écoute long tems cette fille infidelle,  
Mon ame, malgré moi, me parlera pour elle.  
Madame, Dom Louis viendra dans un mo-  
ment  
Vous conduire chez lui.                      *il sort.*

L E O N O R E.

Que n'est-ce au monument !  
Hélas ! depuis qu'Amour a fait des misérables,  
En voit-on, dont les maux soient aux miens  
comparables ?  
J'aime plus que moi-même un homme qui me  
hait,  
Et qui me croit haïr avec juste sujet.  
Il n'est rien de plus faux, quoi qu'il en puisse  
croire,  
Que le crime apparent dont il tache ma gloire,  
Et de tout ce qui peut me faire ajouter foi,  
*L'in-*

L'inhumain s'en défie , ou s'en sert contre  
moi.

Juste Ciel ! qui toujours protegeas l'inno-  
cence,

Et qui seul de la mienne eus toujours con-  
noissance,

Si mes maux sont trop grands pour en pou-  
voir guérir,

Qu'en peu de tems au moins ils me fassent  
mourir.

*Fin du premier Acte.*



ACTE



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DOM SANCHE, CARDILLE.

CARDILLE.

**O**ui, le fier Dom Louïs, & sa bizarrerie,  
Vient d'entrer à l'instant dans cette Hôtellerie,  
Mais pourquoi n'osez-vous entrer en sa maison?

D. SANCHE.

Il me l'a défenduë, & me hait sans raison,  
Et c'est celle que j'ai de lui cacher la flâme,  
Que son aimable sœur allume dans mon ame:  
Je viens donc en secret voir cette aimable sœur.

CARDILLE.

Vous ne pouvez jamais mieux placer votre cœur:  
Mais l'aimez-vous encore?

D. SANCHE.

Oui, Cardille, je l'aime,  
Autant qu'on peut aimer, enfin plus que moi-même.

CARDILLE.

C'est fort bien fait à vous: & celle de Madrid,  
Chez qui certain Rival fantasque vous surprit,  
Et vous perça de coups, mais vous perça de sorte,

Que

Que votre Altesse en fut quinze jours demi morte?

La beauté donc pour qui le très-illustre sang  
De mon très-cher Patron rougit son linge blanc;  
Et pour qui de son cœur Flore se vit chassée,  
N'est plus rien dans son cœur qu'une idole cassée.

Il lui juroit pourtant, car il est grand jureur,  
Qu'elle seroit toujours la Reine de son cœur;  
De même qu'aujourd'hui le drôle fait à Flore;  
Il lui disoit pourtant: O beauté que j'adore!  
Beauté de qui dépend ma vie & mon tré-  
pas,

Et cent autres beaux mots que je ne redis  
pas.

Ma foi tiran des cœurs, Monseigneur, & mon  
Maître,

A parler franchement- vous êtes un grand trai-  
tre.

D. S A N C H E.

Les hommes de mon âge aiment en divers  
lieux,

Tous les objets charmans qui s'offrent à leurs  
yeux:

De ces objets charmans qui leurs ames capti-  
vent;

Il en est toujours un que constamment ils sui-  
vent.

Flore est le seul objet que j'aime constamment;  
Pour l'autre je l'aimois en passant seulement.

C A R D I L L E.

Oui, ce fut en passant, & vous passâtes même,  
De Madrid jusqn'ici d'une vitesse extrême.

D. S A N C H E.

Je sortis vite de Madrid ayant peur...

C A R D I L L E.

D'y rencontrer encor quelque rude frappeur.  
Quelque gloire qu'apporte une belle entre-  
prise,



212            L A F A Û S S E  
S'y faire assassiner, c'est faire une sottise,  
Et pour moi j'aime mieux n'être qu'un homme  
    obscur,  
Que de n'avoir plus rien à prétendre au futur.  
La sorte ambition d'enflâmer quelques fol-  
    les,  
Qui le seroient assez pour croire en mes paro-  
    les,  
Ne me mettra jamais en cette extrémité,  
De perdre tout mon sang, où vous avez été.

          D. S A N C H E.  
Tu fais aller trop loin ta froide raillerie,  
Ne la pousse pas tant, & sur-tout, je te prie,  
De ne rien dire ici du malheur de Madrid,  
Ou bien point de quartier.

          C A R D I L L E à part.  
                                  J'ai pourtant tout écrit.

          D. S A N C H E.  
Que dis tu?

          C A R D I L L E.  
                                  Je vous dis que je me fais bien taire.  
Quand il en est besoin.

          D. S A N C H E.  
                                  Tu ne saurois mieux faire.

          C A R D I L L E à part.  
Si Flore qui fait tout, alloit pour mon mal-  
    heur,  
Par malice, ou sottise éventer son auteur?

          D. S A N C H E.  
Que grondes-tu tout bas?

          C A R D I L L E.  
                                  Je fais un soliloque.

          D. S A N C H E.  
Sais-tu bien comme on traite un faquin qui  
    se moque?

          C A R D I L L E.  
Oui, Seigneur : mais de grace encor. Si par  
    hazard,

Comme

Comme l'on fait toujours les choses tôt ou  
tard,  
Flore alloit découvrir votre amour clandestin ;  
Mais je ne dis plus rien, voici venir Marine.

S C E N E II.

MARINE, DOM SANCHE,  
CARDILLE.

MARINE.

**O**ui prête à vous servir, comme elle fut  
toujours,  
Pourvu que vous soyez constant dans vos  
amours ;  
Mais que désirez vous de votre humble sou-  
mise ?

D. SANCHE.

Des nouvelles de Flore, & par ton entre-  
mise.

Le moyen de la voir.

MARINE.

*Elle sort.* Attendez un moment,  
Je n'ai rien plus à cœur que servir un Amant.

CARDILLE.

O quel tison d'Enfer !

D. SANCHE.

Ne lui dis rien, Cardille ;  
Tu fais bien que je l'aime, & qu'elle est bonne  
fille.

CARDILLE.

Elle fille ? elle l'est tout comme je la suis.

D. SANCHE.

Si tu m'aimes, tais toi.

CARDILLE.

Dites donc si je puis.

D. SAN-

D. S A N C H E.

Tu deviens bien fâcheux, Cardille.

C A R D I L L E.

Il me le sembla.

Qui ne le deviendrait étant toujours ensemble?

D. S A N C H E.

Parleras-tu toujours?

C A R D I L L E.

Vous savez mon défaut,  
Et si je ne parlois, que je mourrois bien tôt.

D. S A N C H E.

Hé bien, chere Marine!

M A R I N E. *Elle r'entre*

Il faut attendre encore.

Si vous m'en demandez la raison, je l'ignore,  
Entrez dans cette chambre, & quand je le pourrai

A l'objet de vos vœux je vous présenterai.

Je vous enferme ainsi pour éviter son frere,  
Qui d'elle étant jaloux, & ne vous aimant guere,

S'il alloit vous trouver, feroit quelque rumeur.

D. S A N C H E *s'enferme.*

Je remets en tes mains ma vie &amp; mon honneur.

M A R I N E *seule.*

Ma Maîtresse est pour lui terriblement changée !

A son nom seulement elle a fait l'enragée,  
Sans doute elle aura sù que Dom Sanche à la CourPour n'être pas oisif a fait un peu l'amour :  
Mais la voici.

F L O R E.

Je viens encore te le dire ;

Quand tu vois qu'aujourd'hui, je pleure &amp; je souûpire,

Tu crois que c'est l'amour qui me tourmente ainsi.

Non,

Non , ce n'est plus l'amour qui cause mon sou-  
ci,

Une autre passion à l'amour opposée,  
Aussi-bien que l'amour à vaincre mal-aisée.  
Me fait haïr Dom Sanche, il aimoit à la Cour,  
L'ingrat que je croyois si fidelle en amour :  
Mais le Ciel ennemi de l'Amant infidelle,  
A puni depuis peu sa flâme criminelle.  
Un Rival m'a vengée , un Rival l'a blessé :  
Je sai de bonne part comme tout s'est passé,  
Et le traître viendra me protester encore,  
Qu'il n'est né que pour moi, qu'il m'aime, qu'il  
m'adore ?

Il ne m'attrape plus à ses trompeurs appas.

M A R I N E.

Et s'il vient pour vous voir ?

F L O R E.

Il ne me verra pas.

M A R I N E.

Madame , pourriez-vous le punir de la sorte ?

F L O R E.

A de plus grands excès ma colere m'emporte,  
Je veux pour m'en venger de mon cœur le ban-  
dir,

Et n'en reserver pas le moindre souvenir :  
Mais on frappe à la porte.

M A R I N E.

Et si c'est lui , Madame ?

F L O R E.

Il n'a que faire ici , s'il est hors de mon ame,  
L'ingrat qui vient à moi comme à son pis aller.

M A R I N E.

Je le renverrai donc ?

F L O R E.

Non , je lui veux parler.

Tu ne lui tiendrais pas un langage assez rude.

M A R I N E *s'en va.*

Je ne puis rien comprendre en votre inquié-  
tude,

F L O.

FLORE.

Dans un esprit frappé d'un mal comme le  
mien,

Un dessein détruit l'autre , & l'on ne résout  
rien.

L'Amant dissimulé, le méchant, quand une au-  
tre

Lui refuse son cœur, il a recours au nôtre.

Est-ce lui ?

MARINE *revient.*

Non, Madame.

FLORE.

Et qui donc ?

MARINE.

Beatrix

Dont depuis si long-tems votre frere est épris :  
Sachant que depuis peu vous êtes sans sou-  
brette,

Vous en renvoye une autre assez propre & bien  
faite.

La fera-t-on entrer ?

FLORE.

Je n'ai pas le pouvoir,

En l'état où je suis, même de rien vouloir.

Fais comme tu voudras.

MARINE.

Entrez, Mademoiselle.

*Léonore entre.*

FLORE.

Elle a bonne façon, & paroît assez belle.

Qui vous amene ici ?

S C E N E III.

LEONORE, FLORE, MARINE.

LEONORE.

**M**adame, vous saurez,  
Par ce petit Billet, ce que vous désirez.

FLORE lit la Lettre.

*On m'a dit que vous cherchiez une Suivante :  
Je vous en envoie une que j'aurois prise, si je ne  
préférois à mon utilité, & à tout ce que j'ai de  
plus cher, l'honneur d'être votre servante,*

BEATRIX

Sans doute Beatrix vous aura bien choisie.  
Etes-vous de Madrid ?

LEONORE.

Je suis d'Andalousie ;  
Mais j'ai servi long-tems une Dame à Madrid  
Avec affection, quoi qu'avec peu d'esprit.

FLORE.

Vous savez bien coiffer ?

LEONORE.

On me le persuade :  
Pour l'embellissement, il n'est point de pom-  
made,

Il n'est point de secret qu'on me puisse montrer ;  
Je sai coudre & blanchir à me faire admirer ;  
Enfin, si j'ai l'honneur d'être votre servante,  
Vous verrez si je fai les choses que je vante.

FLORE.

Quels gages gagnez vous ?

LEONORE.

Je suis sans intérêt,  
Vous les pouvez regler à si peu qu'il vous plaît ;

K

L'hon.

218      L A F A U S S E  
L'honneur de vous servir m'est trop de récompense.

F L O R E.  
Je vous dois savoir gré de cette confiance.  
Je vous prens , & croyez , demeurant avec moi,  
Que vous ne perdrez pas votre tems.

L E O N O R E.  
Je le croi.

F L O R E,  
Comment avez-vous nom ?

L E O N O R E.  
On m'appelle Isabelle.

F L O R E.  
Je vous trouve un défaut ; mais c'est d'être trop belle.

L E O N O R E.  
Quand bien je la serois , quelquefois la beauté  
Est un bien dangereux , ou sans utilité.

F L O R E.  
Je puis juger encor par cette repartie,  
Que votre esprit bien fait a de la modestie.

#### S C E N E IV.

DOM LOUIS, FLORE, MARINE.

D. L O U I S.

J E viens vous faire part du plaisir que je sens.  
Ce Cousin que j'aimai dès mes plus jeunes ans,  
Dom Carlos de Roxas arrivé de Castille,  
Est notre hôte aujourd'hui. D'où nous vient cette fille ?

F L O R E.  
Beatrix me l'envoyé , & j'ai crû la prenant

Vous

Vous avoir fait plaisir.

D. L O U I S.

Oui, ma sœur, & très-grand;  
L'aimant comme je fais, l'obliger c'est me  
plaire.

De grace efforcez-vous de faire bonne chere  
A l'aimable parent qui nous est venu voir.

F L O R E.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir.

D. L O U I S *s'en va.*

Et moi vous l'amener.

F L O R E.

De colere embrasée,  
A le bien divertir, je suis mal disposée.  
Qu'il vient à contre-tems!

M A R I N E *entre.*

Madame, un mot tout bas.

F L O R E.

Quoi ?

M A R I N E.

Dom Sanche est ici.

F L O R E.

Ne me l'amene pas.

M A R I N E.

Mais ils sont dès tantôt, le valet & le Maître,  
Dans la chambre voisine.

F L O R E.

Et que dit-il, le traître ?

M A R I N E.

Il ne fait rien encor.

F L O R E.

Qu'il sache tout de toi. *Elle sort.*

Je ne le veux point voir. Ma fille, suivez-moi.

L E O N O R E *à part.*

A quelle extrêmité me réduit ma disgrâce !

M A R I N E.

La soubrette en sortant a fait une grimace.  
Je la trouve rêveuse, & je me trompe bien,  
Ou son cher petit cœur aime si peu que rien :



Mais laissons-le brûler, ce n'est pas notre affaire.

Avec nos deux Amans qu'avons-nous donc à faire ?

Je ne sai, ma Maitresse a l'esprit bien aigri,  
Et d'ailleurs son amant m'a le cœur attendri :  
Sortez, Monsieur, sortez.

## SCENE V.

DOM SANCHE, MARINE.

D. SANCHE.

Est-elle donc visible ?

MARINE.

Peut être.

D. SANCHE.

Ha ! tu me fais une frayeur terrible.  
Parles-tu tout de bon ? Mais je la vois venir.

MARINE.

Oui ma foi, le pauvre n'a qu'à se bien tenir.  
Mais j'ai qu'en amour la plus grande querelle,  
Au lieu de diviser réunit de plus belle,  
C'est jeter un peu d'eau dans un brasier ardent.

## SCENE VI.

FLORE, DOM SANCHE.

FLORE.

Il me trahit l'ingrat, & me voit l'impudent !  
Dom Sanche, où venez vous ? & que pensez-vous faire ?  
Et n'avez-vous point peur de rencontrer mon frere ?

Vous

Vous n'avez pas toujours vécu si bons amis,  
Que vous me deviez voir, sans qu'il vous l'ait  
permis.

D. S A N C H E.

Votre frère auroit droit d'y trouver à redire ;  
Mais vous, dont la beauté sans cesse à soi m'at-  
tire,

Vous me permettez bien pour vous venir re-  
voir,

De ne considérer ni respect ni devoir ;  
Et vous pouvez juger par cette impatience,  
Des maux que j'ai soufferts dans une longue  
absence.

F L O R E.

Je n'attendois pas moins que de galans dis-  
cours,

De qui vient du país des galantes amours.

D. S A N C H E.

Ha ! Madame, la Cour, le séjour des délices,  
Ne m'a paru sans vous qu'un enfer de sup-  
plices.

Ce n'est pas que la Cour n'ait de charmans ap-  
pas ;

Mais je suis toujours triste, où je ne vous vois  
pas.

Combien de fois mes yeux ont-ils versé des  
larmes,

Dans un tems, où Madrid avoit le plus de char-  
mes ?

Combien de fois les bords du clair Manzána-  
res

Ont-ils été témoins de mes tristes regrets ?

F L O R E.

Vous m'attendrissez fort en me faisant enten-  
dre

Tout ce qu'en un Roman on peut lire de ten-  
dre.

Quoi, bons Dieux ! à la Cour, où tout charme,  
où tout rit,

La tristesse a toujours regné sur votre esprit ?  
 Voit-on d'un autre Amant une plus belle vie ?  
 Votre fidélité me donne de l'envie ;  
 Si je pousse la mienne aussi loin , je pourrai  
 La voir comme la vôtre au suprême degré.

D. S A N C H E.

Ce langage moqueur est un peu fort , Ma-  
 dame.

F L O R E.

C'est l'effet de la joye où s'emporte mon ame,  
 De vous revoir vivant , & vous avoir crû  
 mort.

D. S A N C H E.

Etre absent , ou mourir , ne different pas fort.

F L O R E.

On ne vous crut pas mort des rigueurs d'une ab-  
 sence,

Mais d'un cœur sans pitié : c'est le bruit de  
 Valence :

Quelle apparence aussi de vivre sans amour,  
 Entre tant de beautez qui brillent à la Cour ?

D. S A N C H E.

Pour une autre que vous, moi soupirer, Ma-  
 dame ?

Ha ! vous connoissez mal les secrets de mon  
 ame.

F L O R E.

Je les ai mal connus , mais je les connois  
 mieux,

Depuis que vous avez abandonné ces lieux.

D. S A N C H E.

Sur quelque faux rapport, vous en jugez peut-  
 être.

F L O R E.

Hé bien, j'avouerai donc, de ne les pas connoi-  
 tre,

D. S A N C H E.

Ha ! cette indifférence, est un signe apparent...

F L O R E.

Que vous ne m'êtes plus, qu'un homme indif-  
férent ;

Et que faussant la foi que l'on m'a voit pro-  
mise,

On perd de mon amour l'esperance permise.

D. S A N C H E.

Je ne vous puis nier qu'un funeste accident....

F L O R E.

Voulez-vous déguiser un mensonge évident ?

Songez que votre front, qui rougit & se trou-  
ble,

Me parle malgré vous contre votre ame double.

D. S A N C H E

Que ne pourroit troubler un sort si malheu-  
reux ?

Ma Partie est mon Juge, & Juge rigoureux.

F L O R E.

Je ne veux point ces noms de Juge & de Par-  
tie,

Je veux absolument que Dom Sanche m'ou-  
blie :

Je lui permets aussi, s'il veut, de me haïr.

D. S A N C H E.

Il mourra bien plutôt, que de vous obéir.

F L O R E.

Qu'il vive donc heureux pour cette belle fille,

Qui le pût retenir si long-tems en Castille.

D. S A N C H E.

Je la vis, il est vrai, mais ce fut sans amour.

F L O R E.

Oubliez vous déjà cet Astre de la Cour ?

Me voyant, l'avez-vous de votre ame effacée,

Ainsi qu'en le voyant, vous m'en avez chas-  
sée ?

Votre sang qu'un Rival répandit à ses yeux,

Dans son cher souvenir vous conservera mieux.

Allez, Dom Sanche, allez retrouver cette bel-  
le.

Elle est digne de vous; vous êtes digne d'elle ;  
 Ses charmes vous ont fait revolter contre moi,  
 Les vôtres l'ont portée à rompre aussi sa foi :  
 Le Ciel qui vous a fait sans doute l'un pour  
 l'autre,  
 Devoit bien à son cœur, un cœur comme le vô-  
 tre.

Mais ne lui parlons plus par des déguisemens,  
 Découvrons à l'ingrat mes justes sentimens.  
 Dôm Sanche, je vous hais d'une haine mortelle,  
 Comme un Amant ingrat, un lâche, un infâ-  
 delle.

Un homme dans Madrid pour venger son a-  
 mour,  
 Vous a quasi réduit à votre dernier jour :  
 Une femme peut bien vous faire dans Valence  
 Courre un même péril, pour une même of-  
 fense.

D. SANCHE.

Si vous voulez m'ouïr...

FLORE.

Ne me parlez jamais,  
 Retournez à Madrid: & me laissez en paix.

## SCENE VII.

MARINE, FLORE, D. SANCHE,

CARDILLE.

MARINE.

**T**out est perdu.

FLORE.

Quoi-donc?

MARINE.

L'on frappe, & je soupçonne  
 Que c'est pour nos péchez votre frere en per-  
 sonne,

FLO.

F L O R E.

Quel accident, Marine!

M A R I N E.

Où les cachera t-on ?

F L O R E.

Que fais je? où tu voudras; songe.

M A R I N E.

Dans le balcon;

Et si l'on veut ouvrir, la clef sera perduë;

En tout cas, ils n'auront qu'à sauter dans la  
ruë.

F L O R E.

On reffrappe, hâte-toi de cacher cet ingrat.

M A R I N E.

Il paroît tout contrit.

*Ils s'en vont.*

F L O R E.

Ce n'est qu'un scelerat.

O qu'il est mal aisé de garder sa colere,  
Quand celui qui la cause, a le secret de plaire;  
Et que le souvenir d'une offense d'amour  
Dure trop dans un cœur, s'il dure plus d'un  
jour!

A peine ai je fait craindre une éternelle absence  
A cet ingrat Amant que j'aime, & qui m'of-  
fense,

Que j'ai peur de le perdre; & mon cœur impuis-  
sant,

Qui le hait criminel, le souhaite innocent.

Amour trop violent! trop sévere conduite!

De vos conseils divers quelle sera la suite?

Chasserai-je un ingrat qui vient de me trahir?

Saura-t-il que mon cœur ne le sauroit haïr?

Qui peut s'imaginer le trouble de mon ame?

## S C E N E V I I I .

M A R I N E , F L O R E .

M A R I N E .

**M**oi.

F L O R E .

Tu m'écoutes donc ?

M A R I N E .

Vous l'avez dit, Madame :

Mais c'est pour vous ôter du trouble où je vous  
vois,Pourvu que vous vouliez vous en remettre à  
moi.Il faudra qu'on se fâche, & que l'on me querel-  
le,

Quand je ramènerai votre Esclave infidelle,

Et je ferai par-là d'une pierre trois coups ;

Je raccommoierai le coupable avec vous :

Vous ne laisserez pas de bien faire la fiere,

Et de vous conserver dans votre humeur al-  
tiere :Dom Sanche me devra son raccommode-  
ment,

Et m'en réglera, s'il a du jugement.

F L O R E .

Travaille à mon repos, &amp; ménage ma gloire.

M A R I N E .

L'un & l'autre est aisé, si vous m'en voulez  
croire.

A propos, votre frere au bas de l'escalier,

Conteste pour l'entrée avec son Cavalier :

Quand ils se feront faits de grandes reveren-  
ces,

Force civilitez, &amp; force déférences,

DOM

Dom Louis vous viendra présenter son Cousin,

De qui vous entendrez quelque compliment fin.  
Tandis que ce Cousin radouci de visage,  
Vous rendra ses respects en sublime langage,  
Dom Sanche peut sortir : mais d'un autre côté,  
Je me viens d'aviser d'une difficulté ;  
Votre frere inquiet, autant qu'homme du monde,

Quand il donne à manger sur sa grand' table  
rond,

Et que son ordinaire est un peu rehaussé,  
Va, vient, monte, descend, & fait fort l'em-  
piessé.

Quand il ira cent fois visiter sa cuisine,  
S'il alloit rencontrer, & Dom Sanche, & Ma-  
rine,

Indubitablement, il les roueroit de coups,  
Et ses coups pourroient bien s'étendre jusqu'à  
vous.

Laissons-le donc encore avecque son Cardille  
Contempler à loisir le balcon, & sa grille,  
Jusqu'à tant que la nuit de couleur de charbon,  
D'été favorable à tous gens de Balcon,  
Inspire le sommeil à tout notre Hemisphere,  
Et l'inspire, sur-tout, à Monsieur votre frere :  
Lors j'irai sûrement les des-embalconner.

F L O R E.

J'approuve assez l'avis que tu viens de donner.  
Va les en avertir, & ne demeure gueres,  
Afin de revenir préparer des lumieres.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS DOM CARLOS,

FABRICE.

D. LOUIS.

**V**ous nous quittez si-tôt ?

D. CARLOS.

Vous savez mes affaires :

Je ne veux pas manquer l'Escadre des Galeres,  
 Qui sont à Barcelone, & qui partent demain.  
 J'éprouve en mon País un sort trop inhumain,  
 Pour n'aller pas chercher dans une étrange terre,  
 Le repos que la mort fait trouver dans la guerre.  
 C'est un bien qui jamais ne manque aux malheu-  
 reux.

D. LOUIS.

Puis-je vous obliger d'attendre un jour ou  
 deux ?

D. CARLOS.

Si c'est pour vous servir, j'attens ma vie entiere.

D. LOUIS.

Je ne vous ferois pas une telle priere,  
 Et ne vous romprois pas un voyage arrêté,  
 Sans avoir pour excuse une nécessité.

D. CARLOS.

Que la raison en soit, ou bien foible, ou bien  
 forte,

Vous

Vous servir me suffit, le reste ne m'importe.  
Je ne pars point, Fabrice, il faudra renvoyer  
Les chevaux arrêtez.

F A B R I C E *sort.*  
Et pas moins les payer.

D. C A R L O S.

Sors.

D. L O U I S.

Une jeune sœur n'est pas au soin d'un frère  
Un tranquille travail, une charge légère.  
La mienne a de l'esprit, est sage, aime l'hon-  
neur ;  
Mais rien n'est si changeant aux filles que l'hu-  
meur ;  
Et quand ses actions feroient médire d'elle,  
J'en ferois des derniers la fâcheuse nouvelle.  
Hier, quand je vous eus mis dans votre Appar-  
tement,  
Afin qu'en mon logis vous fussiez sûrement,  
Je vis fermer ma porte, & contre l'ordinaire,  
Je voulus de mes clefs être dépositaire.  
A peine me laissois-je assoupir au sommeil,  
Quand un bruit surprenant qui causa mon ré-  
veil,  
Me fit sortir du lit, & contre la fenêtre,  
Curieux de savoir ce que ce pouvoit être,  
Je vis de mon Balcon deux hommes descendans,  
Et fermer le Balcon par quelqu'un de dedans.  
Soit larcin, soit amour, l'un & l'autre m'o-  
blige  
A craindre un mal qui croît pour peu qu'on le  
néglige :  
J'en suis en des soupçons que je n'ose averer,  
Le bruit que j'en ferois peut le mal empirer ;  
Ce peut être aussi-tôt ma sœur qu'une servante,  
Et je pourrois m'en prendre à la plus innocente.  
Vous voyez, mon Cousin, quel accident fâ-  
cheux  
Me fait avoir besoin d'un ami généreux.

Je croi l'avoir en vous qui m'aimez, & que  
j'aime,

Comme un très-cher parent, comme un autre  
moi-même;

Et qui caché chez moi, sans qu'on en sache  
rien,

Verra de ma famille, & le mal & le bien;

Y veillera pour moi, tandis que mon absence,

Pour de pareils desseins donne toute licence.

Afin de mieux cacher cet important secret,

De votre prompt départ je feindrai du regret,

Et ferai vos adieux à votre Leonore.

Par bonheur, tout mon monde est dans le lit en-  
côre,

Et hors votre valet....

D. C A R L O S.

Pour lui ne craignez rien,

Fiez-vous-y sur moi.

D. L O U I S.

La feinte ira donc bien.

Caché dans cette Chambre, où j'enferme mes  
Livres,

Où seul j'aurai le soin de vous porter des vi-  
vres,

Et dont seul j'ai la clef, vous pourrez aisément

Découvrir les Auteurs de ce dérèglement.

Je rougis de l'emploi qu'il faut que je vous don-  
ne.

D. C A R L O S.

Gardez ce compliment pour une autre personne,  
Sur qui vous n'avez pas un absolu pouvoir.

Nous en blâmions l'excès, vous & moi hier au  
soir;

M'en faire, c'est douter de l'ardeur de mon  
zèle.

Mais Fabrice revient.

S C E N E II.

FABRICE, DOM CARLOS,  
DOM LOUIS,

F A B R I C E.

**V**ous dire une nouvelle  
Qui déplaît à Fabrice, & qui vous déplaira.

D. C A R L O S.  
Qu'est-il donc arrivé ?

F A B R I C E.  
Dom Pedre de Lara,  
Pere de Leonore, est en bas qui demande  
Le Seigneur Dom Louis.

D. C A R L O S.  
O Dieu ! que j'apprehende  
Qu'il ne trouve sa fille !

D. L O U I S.  
Elle est encore au lit...

D. C A R L O S.  
Il fait qu'elle est ici...

D. L O U I S.  
Qui lui peut avoir dit ?

D. C A R L O S.  
Alors que l'on saura le sujet qui l'amene,  
Il fera tems assez de vous en mettre en peine ;  
Mais le voici déjà ; cachez-vous , mon Cousin,  
Ce Castillan paroît un vieillard fort mutin.

## SCENE III.

DOM PEDRE, DOM LOUIS.

DOM PEDRE.

**E**tes-vous Dom Louis?

D. LOUIS.

C'est ainsi qu'on me nomme.

D. PEDRE.

De Roxas?

D. LOUIS.

Oui, Monsieur.

D. PEDRE.

Cette Lettre est d'un homme,

Qui croit qu'auprès de vous elle seule suffit,  
 Pour m'y faire appuyer de tout votre crédit,  
 Dans l'affaire d'honneur qui m'amène à Valen-  
 ce ;

C'est du Duc d'Alve.

D. LOUIS.

Il a sur moi toute puissance.

*Il lit la Lettre.*

*On a enlevé la fille de Dom Pedre de Lara.  
 Le Ravisseur est dans Valence. Je vous prie de  
 croire qu'en servant Dom Pedre, qui est mon Parent  
 & mon Ami, vous obligerez*

LE DUC D'ALVE.

Vous avez entendu ce que le Duc m'écrit.

Il a pû vous offrir le bras, &amp; le crédit

D'un homme qui lui doit encore davantage ;

Mais il faut que je sache avant que je m'engage,

Quel est ce Cavalier à qui vous en voulez.

D. PEDRE.

Je m'apperçoi par là de ce que vous valez,

Et c'est être prudent que prendre connoissance,

Si vous devez ou non, m'offrir votre assistance.

D. LOUIS

D. L O U I S.

Je ne manquai jamais à ce que j'ai promis ;  
Mais je ne promets rien qui blesse mes amis.

D. P E D R E.

Dom Sanche de Luffan a-t-il l'honneur d'en  
être ?

D. L O U I S.

Non, mais j'ai seulement celui de le connoître.

D. P E D R E.

Je vous apprendrai donc , puisqu'il ne vous est  
rien,

Qu'il est mon ennemi.

D. L O U I S.

J'en ferai donc le mien.

D. P E D R E.

Ce Dom Sanche à Madrid galantisoit ma fille  
Cette peste fatale à sa noble famille :

Un Rival l'attaqua dans sa chambre une nuit,

Le laissa demi mort , & ma fille s'enfuit.

La Justice en connut , & fit ses procédures :

Mon honneur demandoit plus que des écritu-  
res :

Je laissai donc guérir ce Dom Sanche en prison,

Et cherchai son Rival pour en tirer raison ;

Mais je ne pûs savoir , quoi que je pusse faire,

Où se cachoit ma fille , & cet autre adverfaire.

De ces deux ennemis un seul donc m'est connu ;

C'est Dom Sanche , & je sai qu'il est ici venu :

Ma fille l'a suivi , sa Maîtresse , ou sa femme ,

Car hors lui qui voudroit se charger d'une in-  
fame ?

D. L O U I S.

Ce Rival inconnu peut l'avoir comme lui.

D. P E D R E.

Oui , si l'on n'avoit su de lui - même aujourd'hui,

Qu'il est depuis un jour arrivé dans Valence.

D. L O U I S.

C'est encor en juger sur la seule apparence.

D. PE

D. P E D R E.

Mais on m'a dit souvent, par-tout où j'ai passé,  
Alors que j'ai pris langue, & qu'on m'a vu pres-  
sé,

Que des gens de cheval dont je suivois la piste,  
Emmenoit avec eux une femme fort triste :  
C'est sur ce fondement que je veux l'attaquer.  
Sur l'un de ces Rivaux, je ne saurois manquer,  
Puisqu'ils m'ont l'un & l'autre osé faire une of-  
fense,

De montrer à l'Espagne une illustre vengeance.  
Adieu, ne sortez point,

D. L O U I S,

Je fais ce que je dois.

D. P E D R E.

Ce sera donc, Monsieur, pour cette seule fois,

## S C E N E IV.

D O M C A R L O S , F A B R I C H E.

*D. CARLOS sortant d'où il étoit caché.*

**H**Eureusement pour nous le vieillard prend  
le change.

O Dieu ! que dois-je faire en ce rencontre étran-  
ge ?

Dois-je pas m'éloigner d'une ingrate beauté ?

Dois-je l'abandonner en cette extrémité ?

Et me dois-je cacher ? un ami m'en conjure,

Un parent dont j'éprouve une amitié si pure.

Comment donc accorder ces devoirs oppo-  
sez,

Que l'amour & l'honneur rendent si mal-ai-  
sez ?

Fabrice, il faut aller avertir Léonore,

Que son Pere la cherche : il lui faut dire en-  
core

Que

Que sans lui dire adieu , j'ai parti ce matin ;  
Et pour toi , que tu fers désormais mon Cousin,

F A B R I C E.

J'y vai ; mais quelqu'un vient, cachez-vous.

S C E N E V.

FLORE, LEONORE, MARINE.

FLORE.

I Sabelle.

LEONORE.

Madame.

FLORE.

Achievez donc de remplir ma dentelle.

LEONORE.

Elle est toute remplie, à quelque chose près :  
Voulez-vous qu'à l'instant je me remette  
après ?

*Leonore sort.*

FLORE.

Oui. Marine ?

MARINE.

Madame.

FLORE.

Il n'est pas nécessaire.

Que cette fille ait part dans ce que je vai faire.  
Va-t-en donc l'observer, Marine, & garde bien  
Qu'elle ne me surprenne.

MARINE.

Elle n'en fera rien.

FLORE.

Et Dom Sanche ?

MARINE.

Il soupire en ma chambre, il lamente,  
Il meurt en attendant que je vous le présente.

FLO-



F L O R E.

Va le faire monter.

M A R I N E.

Vous l'allez voir tremblant. *Elle sort.*

F L O R E.

Il n'a pas tant de peur qu'il en fait le semblant.

O Raison sur mon ame autrefois absolue !

O Vertu, qui m'avez si souvent secourue !

Ma fierté, mes dédains, mon devoir, mon hon-  
neur,

Que vous résistez mal à ma folle fureur !

Mais quand vous m'offririez vos conseils salu-  
taires,

Ma passion vous croit des vertus trop austères ;

Et mon cœur qui la croit plutôt que ma Raison,

Chérit le mal qu'il souffre, &amp; craint sa guérison.

Quoi ! Dom Sanche à mes yeuz ose paroître en-  
core, *Dom Sanche entre.*Dom Sanche, un infidelle, un Amant que j'ab-  
horre !

## S C E N E VI.

D O M S A N C H E , F L O R E .

D. S A N C H E .

D O M Sanche, un infidelle, un Amant odieux,  
Pour la dernière fois se présente à vos yeux,  
Pour obtenir enfin le pardon qu'il demande.

Sa faute, il le sait bien, ne peut être plus grande ;

Aussi, confesse-t il d'avoir trop mérité

D'être puni de vous avec severité ;

Si la vôtre à sa mort est enfin résolüe,

vous pouvez l'ordonner de puissance absolüe.

F L O R E.

Je ne veux point ta mort.

D. SAN-

D. S A N C H E.

C'est assez la vouloir,  
Que de me déclarer indigne de vous voir,  
Et c'est me dire assez ce qui me reste à faire,  
Pour me mettre en état de ne vous plus déplaire.

F L O R E.

Ingrat qui fais tenir de semblables discours,  
Qui te forçoit d'aimer pour n'aimer pas tou-  
jours ?

D. S A N C H E.

Je vous aimai toujours, & d'une ardeur extrême :  
Mais ne voit-on jamais offenser ce qu'on aime ?  
Doit-on faire durer si long-tems un courroux ?  
Nous offensois les Dieux qui peuvent tout sur  
nous ;

Mais ces Divinitez qui quelquefois punissent,  
Pardonnent plus souvent, & jamais ne haïssent.  
Conformez-vous, Madame, à ces Divinitez,  
Dont vous avez déjà les célestes beautez !  
L'esclave fugitif qui revient dans vos chaînes,  
Puni par son remord autant que par ses peines,  
En a souffert assez pour apprendre aux ingrats,  
Qu'il est des châtimens pires que le trépas.

F L O R E.

Et tes discours flatteurs, & tes trompeuses lar-  
mes,  
N'ont pour moi désormais ni mérites ni char-  
mes.

Méchant, qu'on ne peut trop, ni trop long-  
tems haïr,  
Ne tient-il qu'à tromper, ne tient-il qu'à tra-  
hir ?

A cause qu'on saura se valoir de ses feintes,  
A moi que tu trahis, tu fais de moi des plain-  
tes ?

Infidelle ! ah jamais ne parois devant moi.  
Ce sont-là de vos tours, Marine ?

M A R I N E.

En bonne foi,

238      L A F A U S S E  
Il s'est comme un Lion, un Tigre sanguinaire,  
Poussé jusques ici, quoi que je puisse faire.  
Un homme plein d'amour est pire qu'enragé,  
Prend tout sans demander, entre & sort sans  
congé.

S C E N E VII.

CARDILLE, DOM SANCHE,  
FLORE, MARINE.

CARDILLE.

Songez à vous, Seigneur.

D. SANCHE.

Et qu'est-ce donc, Cardille?

CARDILLE.

Dom Louis, qui fait tant du Pere de famille,  
M'a vû, monte après moi de fort mauvaise hu-  
meur;

Il nous tient pour ce coup.

FLORE.

J'en ai toujours eu peur.

MARINE.

Ne perdons point de tems : entrez dans cette  
chambre.

D. SANCHE.

Moi, me cacher?

FLORE.

Oui, vous.

CARDILLE.

J'en suis pour plus d'un membre,  
Que ne suis-je dehors pour cent coups de bâton!

MARINE

Cache-toi promptement, impertinent bouffon!

SCENE

S C E N E VIII.

D. LOUIS, FLORE, D. CARLOS.

D. LOUIS.

**I**L ne peut m'échapper.

FLORE.

Et qu'avez-vous, mon frere ?

DOM LOUIS.

Vous le verrez, ma sœur.

FLORE.

Vous êtes en colere ?

D. LOUIS.

J'y suis avec sujet : laissez-moi seul ici.

FLORE.

Mais pourquoi vous laisser ? *Elle s'en va.*

D. LOUIS.

*Mais il le faut ainsi.*

C'est moi, mon cher Cousin, laissez ouvrir la porte.

*Tirant une clef de sa poche.*

D. CARLOS *sort.*

Qu'avez-vous découvert ?

D. LOUIS.

Enfin, j'ai fait en sorte,

Que les gens du Balcon seront pris sur le fait,

Si du Balcon en bas ils ne font le trajet.

Votre valet prend garde à la porte fermée.

Ma famille s'en trouble, & paroît allarmée :

Si je puis découvrir que quelqu'un de chez moi

Ait eu la moindre part... Mais qu'est-ce que je voi ?

## S C E N E IX.

D. SANCHE, LEONORE, D. LOUIS,  
D. CARLOS, MARINE.

D. SANCHE *sortant effrayé d'une  
Chambre où il a trouvé Léonore.*

**O**mbre qui me poursuis, n'es-tu pas assou-  
vie  
De m'avoir vû chez toi prêt de perdre la vie,  
Sans ençore venir, spectre horrible à mes yeux,  
Te joindre aux ennemis que je crains en ces  
lieux ?

LEONORE *effrayée de voir D. Sanche.*  
Qu Dom Sanche, ou Phantôme, objet qui  
m'es funeste,

Etant cause déjà qu'un époux me déteste,  
Et m'ayant fait sortir du logis paternel,  
N'étois-tu pas assez envers moi criminel,  
Sans venir en Barbare, en Tigre impitoyable,  
Achever les malheurs de mon sort déplorable ?

D. LOUIS *à part.*

C'est donc pour Léonor que D. Sanche est ici ?

D. CARLOS *entr'ouvrant la porte  
de la chambre, où il est caché.*

L'ingrate Léonor me trompe donc ainsi ?  
Au moins serai-je quitte avec cette infidelle.

D. LOUIS *à part.*

Au moins, ma sœur n'est pas envers moi cri-  
minelle.

D. SANCHE.

Dom Louis, il est vrai je suis en ta maison.

D. LOUIS.

Oui, Dom Sanche, où ton sang me doit faire  
raison.

D. SAN-

D. S A N C H E.

Mais devant que de croire une aveugle vengeance,

Souffre que je te parle, & voi si je t'offense;

Et si de mes raisons tu n'es pas satisfait,

De ta fiere menace on pourra voir l'effet.

J'ai servi dans Madrid cette fille: & chez elle

Contre un de ses Amans je pris un jour que-  
relle;

Nous en vinmes aux mains, & je fus fort  
bleffé.

Je la viens voir chez toi, t'ai-je trop offensé?

L'amour peut ce me semble excuser un tel cri-  
me.

D. L O U I S.

C'est me manquer chez moi de respect, & d'es-  
time,

Qu'y faire le galant lorsque je n'y suis pas:

Pour une moindre offense on donne le trépas;

Mais fût-elle excusable, il faut savoir encore

Si tu ne me mens point: dit-il vrai, Léono-  
re?

D. C A R L O S *d'où il est caché.*

Que dira cette ingrante?

L E O N O R E.

Il dit la vérité:

C'est par lui, Dom Louis, que tout bien m'est  
ôté-

Je me trouve par lui sans pais, & sans pere,

La haine d'un Epoux; réduite à la misere

De servir de suivante, & sans votre secours,

Les malheurs qu'il me cause auroient fini mes  
jours.

M A R I N E *bas à Flore.*

La prudente Soubrette a parlé comme un Ange.

F L O R E.

Elle en dit trop, Marine.

M A R I N E.

Ha vous êtes étrange!

L

Je

242      L A F A U S S E  
Je n'aurois pu moi-même aussi bien controu-  
ver.

D. L O U I S.  
Une difficulté reste encore à lever :  
Est-ce la seule fois qu'en Amant téméraire  
Tu t'es caché chez moi ?

D. S A N C H E.  
Bons Dieux ! que dois-je faire ?  
Le mensonge me sert, la vérité me nuit ;  
Mais cessons de mentir. Je passai l'autre nuit  
Caché dans ton Balcon.

D. L O U I S.  
Tu sautas dans la rue ?

D. S A N C H E.  
Je ne le puis nier.

D. L O U I S.  
Ta mort est résolue.  
Défens-toi, si tu peux.

D. C A R L O S. *sortant d'où il est caché.*  
C'est à moi, c'est à moi,  
De le punir encore.

D. S A N C H E.  
Et que me veux-tu, toi,  
Qui m'étant inconnu, viens m'attaquer en  
traître ?

D. C A R L O S.  
Jé t'ai pourtant donné sujet de me connoître,  
Ce fut lorsque mon bras tout ton sang répan-  
dir,  
Ou bien, lorsque le tien si mal te défendit.

D. S A N C H E.  
Tu te livres toi-même à ma juste vengeance.

D. L O U I S.  
Mon Cousin, laissez-moi punir son insolence.  
FABRICE *entre & veut frapper Dom Sanche.*  
Point de quartier, main basse.

M A R I N E *l'arrête.*  
Arrête, malheureux.  
D. SAN-

D. S A N C H E.

C'est donc , contre moi seul , trop peu que de vous deux ?

D. C A R L O S.

Il dit vrai : s'en venger avec tant d'avantage,  
C'est moins une action de valeur que de rage.  
Ta foiblesse te sert, Dom Sanche, sauve toi ;  
Tu n'auras désormais qu'à te garder de moi.

D. L O U I S.

Dom Carlos n'est pas seul à menacer ta vie.

D. S A N C H E.

Il ne tiendra qu'à vous d'en passer votre envie.  
Qui seul contre vous deux se croit hors de dan-  
ger,  
Seul contre un de vous deux peut bien se patta-  
ger.

D. C A R L O S.

Garde après ta victoire une telle insolence,  
Et battu dans Madrid, sois modeste à Valen-  
ce.

C A R D I L L E *parlant bas à son Maître.*  
N'allez pas faire ici du vaillant indiscret,  
Et filez doux, Seigneur, quoi qu'avecque re-  
gret :

Pour moi sans me piquer de faire l'ame forte,  
Hardi comme un Lion, je viens d'ouvrir la  
porte.

Sauvons nous.

D. S A N C H E *se retirant.*

A demain, Castillan fanfaron.

D. L O U I S.

Insolent ! souviens-toi qu'on te traite en pol-  
tron.

D. S A N C H E.

Je veux prendre mon tems, pour vous battre à  
mon aise.

C A R D I L L E *fermant la porte après soi.*  
Et moi je vous enferme. Adieu , race mau-  
vaïse,



D. LOUIS.

Le lâche éprouvera la valeur de mon bras.

FLORE.

Ha! battez-vous, mon frere, &amp; ne l'outragez pas:

D'un homme sans honneur la victoire est honteuse,

Et d'un homme d'honneur la haine est généreuse.

Avoir à vaincre un homme, &amp; le perdre d'honneur,

C'est manque de prudence, ou bassesse de cœur.

D. LOUIS à part.

On voit dans ses discours sa criminelle flâme.

D. CARLOS parlant à Léonore.

Tu ne me peux cacher le plaisir de ton ame,  
De voir Dom Sanche encor échappé de mes  
mains.

LEONORE.

Il est vrai, cher Carlos, je t'aime, &amp; je le crains.

D. CARLOS.

Tu n'ès pas avec lui d'intelligence? infâme!

LEONORE.

Cesse de m'outrager, cher Epoux.

D. CARLOS.

Toi, ma femme!

Appelle ton Epoux, ce lâche qui s'enfuit,  
Qui te vient visiter & le jour & la nuit.

Qu'il te faut peu de tems pour te faire connoître!

LEONORE.

Si tu voyois mon cœur!

D. CARLOS.

Je verrois un grand traître.

LEONORE.

Te dois-tu prendre à moi de tes emportemens?

D. CARLOS.

As-tu cru conserver à la fois deux Amans?

LEO-

L É O N O R E.

Cruel ! tu ne crois pas tout ce que tu m'imputes.

D. C A R L O S.

Ha ! c'est perdre le tems en de vaines disputes.  
 Mon Cousin, desormais je ne fais rien ici,  
 Puisque de vos soupçons vous êtes éclairci.  
 Je veux donc aujourd'hui fortir de cette Ville,  
 Léonore chez vous n'a plus besoin d'azile,  
 Puisque chez le Rival qu'elle m'a préféré,  
 Elle trouve celui qu'elle a tant désiré.  
 Son pere est à Valence, il faut qu'il en dispose :  
 Après tant de romeur que chez vous elle cause,  
 Votre sœur se plaindroit avec juste raison,  
 D'avoir à la garder encore en sa maison.  
 Cependant que Dom Sanche exalte sa vaillance,  
 Qu'il dise que la peur me chasse de Valence ;  
 Que Léonore l'aime, & qu'il me pousse à bout ;  
 Qu'il me l'ôte ; il en est quelque chose après  
 tout :

Non qu'il me fasse peur ; mais le laisser en vie,  
 Ce me seroit sans doute une grande infamie,  
 Si mon cœur généreux qu'elle a traité si mal  
 Ne respectoit en elle un trop heureux Rival :  
 Et ce dernier service en une ame équitable,  
 Seroit de tous les miens le plus considérable ;  
 Mais l'ingrate qu'elle est, pour ne me devoir  
 rien,

Dira qu'elle le hait, & qu'elle m'aime bien.

L É O N O R E.

Oui, je le hai, je t'aime, ou plutôt je t'adore ;  
 Mais toi, cruel, tu hais la pauvre Léonore.

D. C A R L O S.

C'est encore t'aimer que ne te pas haïr,  
 Toi qui m'as pu tromper, toi qui m'as pu trahir.

L É O N O R E.

Ce reproche dernier m'acheve, & te délivre  
 De l'objet odieux qui sans toi ne peut vivre.

Je me meurs.

*Elle s'évanouit.*

D. L O U I S.

Elle tombe, hé prenez la, ma sœur.

Marine !

M A R I N E.

C'en est fait.

D. C A R L O S à part.

J'en mourrois de douleur.

F L O R E.

Portons-la dans ma chambre.

*On l'emporte.*

M A R I N E

Elle respire encore.

D. C A R L O S.

Sauvons, mon cher Cousin, la vie à Léonore,  
Si quelqu'humain remède est encor de sa-  
son ;

Je la distingue encor d'avec sa trahison,  
Et si cet accident alloit finir sa vie,  
Sa mort seroit bientôt de la mienne suivie.

D. L O U I S.

Et pour elle, & pour vous, y prenant intérêt,  
Je vais voir chez ma sœur en quel état elle est.

*Il sort.*

D. C A R L O S.

Non, laissons-la mourir, il n'y va plus du nô-  
tre,

Puisqu'elle ne vit plus que pour le bien d'un  
autre.

Mais avec ses défauts ne l'adores-tu pas ?

Et pourrois-tu, mon cœur, survivre à son tré-  
pas ?

Quand tu détestes plus son humeur infidelle,  
Né te souviens-tu pas à quel point elle est belle ?  
Foible cœur ! qui ressent plus vivement l'effet  
Du mal qu'elle a souffert, que du mal qu'elle a  
fait.

**A P P A R É N C E. 247**

A quoi vont t'engager tes nouvelles tendres-  
ses ?

Songe aux maux que t'ont fait ses trompeuses  
caresses ;

Songe combien de sang notre bras répandit,  
A l'infidélité que l'ingrate nous fit ;

Songe combien de sang on auroit pu répandre,  
Si l'on eût obligé Dom Sanche à se défendre ;

Et songe, foible cœur ! à quoi t'obligera  
Le bonheur d'un Rival qui la possèdera.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

D. CARLOS, D. LOUIS.

D. CARLOS.

**E**st-elle revenue ?

D. LOUIS.

Oui, mais d'une maniere,  
Que je la plaindrois moins de perdre la lumiere.

D. CARLOS.

Et qu'a-t-elle donc fait apres sa pamoison ?

D. LOUIS.

Elle a repris ses sens, & non pas sa raison,  
Et m'a si fort paru de ses ennuis troublee,  
Et si sourde aux discours qui l'auroient conso-  
lee,

Qu'en son esprit qu'accable un chagrin triste &  
noir,

Je crains les accidens d'un cruel desespoir.  
De peur qu'elle ne soit à soi-même cruelle,  
Et ma soeur & Marine auront les yeux sur elle:  
Et vous, puisque son mal vient de votre rigueur,  
Traitez-la deormais avec plus de douceur.

D. CARLOS.

Vous vous étonnerez de ce qu'aimant encore,  
Autant qu'on peut aimer, l'ingrate Léonore,  
Par un effet d'amour qui n'eut jamais d'égal,  
Je veuille la ceder à mon heureux Rival.

Ceder

Ceder à son Rival ainsi ce que l'on aime,  
C'est bien ce qu'on appelle aimer plus que soi-même :

C'est bien l'effort plus grand que puisse faire un cœur,

Que perdre son repos pour sauver son honneur.

D. L O U I S.

Mon cœur comme le vôtre à l'Amour tributaire,

Croit un homme amoureux capable de tout faire ;

Mais je ne comprends pas, qu'étant bien amoureux,

On veuille à ses dépens rendre un Rival heureux.

D. C A R L O S.

C'est pourtant le dessein que j'ai pour l'infidelle ;

C'est le dernier effort que je ferai pour elle,

Et par cette action l'imprudente apprendra,

Quel Amant elle perd quand elle me perdra.

Il faut que ce Rival, par un prompt Hymenée,

Rétablisse l'honneur de cette infortunée ;

Pour peu qu'il le refuse, il n'est rien ici-bas

Capable de le mettre à couvert de mon bras.

Je veux, soit que l'on s'aime, ou que l'on se haïsse,

Qu'avant la fin du jour cet Hymen s'accomplisse.

Hélas ! si je pouvois brûler d'un autre feu,

Je la perdrais sans peine, ou j'en souffrirois peu ;

Mais je perds tout en elle, & lorsque je la cede,

D'un mal douteux encor, j'en fais un sans remede.

D. L O U I S.

Ce généreux dessein que votre amour a pris,

M'a donné de la joye, & ne m'a pas surpris.

D. C A R L O S.

Allez donc de ma part voir Dom Sanche, & lui faire

La proposition.

L 1

D. LOUIS

D. L O U I S.

La plus facile affaire

Cesse bien-tôt de l'être en la pressant trop fort.  
Il ne faut pas aller à Dom Sanche d'abord.

Tout homme ayant du cœur fait-il la moindre  
chose

De ce qu'un Adversaire, un Rival lui propose ?  
Bien loin d'y consentir, ils s'en offenseroit,  
Quand bien sa passion par-là se flatteroit.

D. C A R L O S.

Il faut donc voir Dom Pedre, & lui faire pro-  
mettre

De bien traiter sa Fille, & puis la lui remettre.  
Ensuite à cet Hymen vous le disposerez,  
Par les plus doux moyens que vous aviserez.

D. L O U I S.

Mais qui verra Dom Sanche ?

D. C A R L O S.

Et qui le peut mieux faire  
Qu'un Pere intéressé ?

D. L O U I S.

C'est pour rompre l'affaire,

Et ce futur Beau pere & ce futur Epoux  
Sont ensemble aussi mal qu'ils le sont avec vous.  
Ni Dom Pedre, ni vous, ne devez pas paroître,  
Où quelqu'un moins suspect réussira peut-être.  
Ma sœur connoît Dom Sanche, elle le peut  
mander,

Lui proposer la chose, & le persuader:  
Outre que son esprit sans doute en est capable,  
Un tel emploi me semble à son sexe sortable:  
Et de plus, Léonor chez elle, & ce qu'elle est,  
L'oblige à la servir par son propre intérêt:  
Entrez donc dans ma chambre.

D. C A R L O S.

Il n'est pas nécessaire  
Que je me cache encor.

D. L O U I S.

Le Rival ou le Pere

Pour.

Pourroient vous quereller, s'ils vous trouvoient  
ici.

D. C A R L O S.

Que vous seul sachiez donc que je me cache  
ainsi.

S C E N E II.

F L O R E , D O M L O U I S.

F L O R E.

J'E cherchois Dom Carlos : Léonor le de-  
mande.

D. L O U I S.

Je venois comme vous le chercher.

F L O R E.

Qu'il n'ait suivi Dom Sanche, & que se rencon-  
trant, J'apprehende  
La mort de l'un des deux vuide leur différend.

D. L O U I S.

Je veux les observer craignant la même chose ;  
Mais de leurs différends puisque l'on fait la  
cause,  
Il nous est fort aisé de les racommoder,  
Pour peu que vous vouliez mes efforts se-  
conder :

Je vous vai donc fier un secret d'importance.

F L O R E.

Me fier un secret ! vous dont la défiance  
M'a tantôt outragée avecque tant d'aigreur ?

D. L O U I S.

N'aimant rien tant que vous, si ce n'est mon  
honneur,  
Et l'honneur d'une sœur étant celui d'un frere,  
Je croi n'avoir rien fait que je ne dusse faire ;  
Et votre esprit possible en seroit satisfait,



s'il savoit les motifs de tout ce que j'ai fait.

F L O R E.

De son frere une sœur n'est jamais fatisfaite,  
Quand d'injustes soupçons contre elle il s'in-  
quiette ;

Mais sachons ce secret.

D. L O U I S.

Quand Dom Sanche & Carlos  
Seroient moins Ennemis, ne feroient point Ri-  
vaux ;

Quand je n'aimerois pas Carlos plus que ma vie,  
Carlos à qui le sang & l'amitié me lie,  
Dom Sanche est envers nous à tel point crimi-  
nel,

Que je serois toujours son ennemi mortel.

La querelle jamais n'en fera terminée,  
Si l'un d'eux préféreroit par cette infortunée,  
Et lui rendant l'honneur, devenu son Epoux,  
L'autre ne soit par-là satisfait comme nous.  
Agissez donc, ma sœur, de toute votre adresse,  
Calmez un differend où Carlos s'interesse ;  
D'où peut naître un combat fatal à sa valeur,  
Et pour nous un sujet d'éternelle douleur.  
Encor que Léonore aujourd'hui reconnue,  
Se tire du bas rang où nous l'avons tenuë,  
Elle est chez nous encor, & c'est encor assez,  
Pour être avec Carlos de Dom Sanche offensez.  
Parlez donc.

F L O R E.

A Carlos ?

D. L O U I S.

Non, à son Adversaire,  
A l'insolent Dom Sanche.

F L O R E.

Hé bien, il le faut faire.

D. L O U I S.

Figurez lui les maux dont il est menacé,  
De son Rival Carlos qui l'a déjà blessé ;  
De moi son ennemi ; du Pere de la Fille,

A P P A R E N C E. 253

Parent & fort aimé des plus Grands de Castille ;  
Qu'il trouve en cette Fille , outre sa sûreté,  
De l'honneur , des amis , du bien , de la beauté.  
Adieu , mandez Dom Sanche , & je vai chercher  
l'autre.

*Dom Louis sort.*

F L O R E.

Je vous obéirai. Quel destin est le nôtre !  
Dom Sanche fut toujours mon espoir & mon  
bien :

Il posséda mon cœur , je possédai le sien :  
Et par une funeste & bizarre aventure,  
Par une loi d'honneur , mais des loix la plus  
dure ,

Il faut que ce soit moi , moi qui n'aime que lui,  
Qui traite son Hymen , mais hélas pour autrui !  
Ainsi je hâterai l'heure de mon supplice,

Ainsi contre moi-même il faut donc que j'agisse ;  
Et qu'ayant tous les jours à cacher mes ennuis ,  
J'aye à passer en pleurs mes solitaires nuits.

Mais devant que donner à ce penser funeste  
Les malheureux momens que ma vie a de reste,  
Voyons Dom Sanche encor , & tâchons de sa-  
voir

Quelle part en son cœur je puis encor avoir ;  
Et pour peu que l'ingrat en son devoir hésite,  
La mort aux malheureux n'est jamais interdite :  
Ce remède assuré des maux qui n'en ont pas ,  
Ne peut intimider que des courages bas.  
Marine , à moi.

S C E N E III.

LEONORE, FLORE, D. CARLOS.

LEONORE.

Madame !

L 7

FLORE

F L O R E.

Aimable Léonore,  
Avez-vous nom Marine, & servez-vous encore?

L E O N O R E.

Me ravir cet honneur, c'est vouloir tout m'ôter.

D. CARLOS *à part entr'ouvrant la porte  
de sa Chambre.*

J'entends mon infidelle, il la faut écouter.

F L O R E.

Je n'exige de vous que d'être mon amie. *à part.*  
Tu seras bien plutôt ma mortelle ennemie.

L E O N O R E.

Quand je vous veux servir, je fais ce que je dois,  
Après tant de bontez que vous avez pour moi.

F L O R E.

Je veux faire pour vous encore davantage.

L E O N O R E.

Et que pourriez-vous faire?

F L O R E.

Un heureux mariage.

L E O N O R E.

Et le Ciel, & Carlos me veulent trop de mal.

F L O R E.

Au défaut de Carlos vous aurez son Rival.

L E O N O R E.

Et par quelle action puis-je assez vous déplaire,  
Pour mériter le mal que vous me voulez faire?

F L O R E.

Et ne l'aimez-vous pas?

L E O N O R E.

Et pourrais-je l'aimer,  
Puisque j'ai même horreur à vous l'ouïr nom-  
mer?

Les Monstres, les Serpens, tous les objets sem-  
blables,

Deviendroient à mes yeux des objets supporta-  
bles,

Plûtôt qu'un importun, de qui les vains desirs

Ont

Ont commencé mes maux & fini mes plaisirs.

F L O R E à part.

Ne m'en dis plus de mal, puisque mon cœur  
l'adore.

L E O N O R E.

Le Ciel me gardoit-il cette disgrâce encore?  
Un cruel!

F L O R E à part.

Tais-toi donc.

D. C A R L O S, d'où il est caché, à part.

Elle n'en parle ainsi,

Qu'à cause qu'elle fait que je l'entens d'ici.

L E O N O R E,

Un Dom Sanche!

D. C A R L O S à part.

Un Rival que ton cœur me préfère.

L E O N O R E.

M'épouser!

D. C A R L O S à part.

Pourquoi non, puisqu'il a pu te plaire?

L E O N O R E.

Ah! Madame, quittez ce dessein malheureux,  
Trop malaisé pour vous, pour moi trop dange-  
reux.

F L O R E.

Mais ne songez-vous pas que par cet Hyme-  
née...

L E O N O R E.

On hâte de ma mort la fatale journée.

Quand bien Dom Sanche auroit plus de bien,  
plus d'appas,

Quand il seroit aimable autant qu'il ne l'est  
pas;

Et quand bien je serois cent fois plus malheu-  
reuse,

Je lui préférerois la mort la plus affreuse.

F L O R E.

Vous savez le pétil qu'il a couru pour vous,  
Lors-

Lorsque dans votre chambre il reçut tant de coups?

L E O N O R E.

Quoi, bon Dieu! vous comptez pour quelques grands services,

Les funestes effets de toutes ses malices?

F L O R E.

Vous voyez comme il suit ses amoureux desfeins,

Ici comme à Madrid.

L E O N O R E.

Et c'est dont je me plains.

F L O R E *s'en allant.*

Songez-y, Léonore.

L E O N O R E.

Hélas! lorsque j'y songe,  
Et lorsqu'en ce penser mon desespoir me plonge,

De mes malheurs passez le souvenir cuisant  
Augmente la rigueur de mon malheur présent.  
Inhumain Dom Carlos! que ne peux-tu m'entendre!

Non pour m'aimer encor, je ne l'ose prétendre;

Mais afin que mon nom te soit moins odieux,  
Lorsque j'aurai perdu la lumière des Cieux.

D. C A R L O S.

A-t-on jamais vu feindre, & fourber de la sorte?

L E O N O R E.

Ennemi qui m'es cher! mais on frappe à la porte.

SCENE

S C E N E IV.

DOM PEDRE, LEONORE,

D. CARLOS.

D. PEDRE.

**L**E Seigneur Dom Louis.

LEONORE.

Et qu'est-ce que je voi?  
Juste Ciel! c'est mon Pere.

D. PEDRE.

Infame, c'est donc toi!  
Quel azile assez sûr, quelle puissance humaine,  
Te peut mettre à couvert des effets de ma  
haine?

D. CARLOS *ouvrant la porte & tirant  
Leonore dans sa Chambre*

Ne crains rien, infidelle, où sera ton Carlos:  
Viens encor éprouver comme il sert à propos.

D. PEDRE.

Il n'est chambre fermée où ne s'ouvre un pas-  
sage

L'impétueux effort d'un homme qu'on ou-  
trage.

Je te tiens, malheureuse, & de ton châtement  
Tu recules en vain le funeste moment.

Sil'honneur te donnoit des remords de ton  
crime,

Tu te viendrais offrir toi-même pour victime;  
Mais celle qui perdit sa réputation,  
Ne peut faire jamais une bonne action.

Ouvre, fille perdue! ingrate! ouvre à ton Pere;

LEONORE *de l'autre côté de la porte.*

Ouvrons-lui, cher Carlos.

D. CARLOS *de l'autre côté de la porte.*

Non,

Non, non, laissons-le faire.

D. P E D R E.

Et des pieds , & des mains.

S C E N E V.

M A R I N E , F L O R E , D O M P E D R E.

M A R I N E.

C E Cavalier grison  
Veut-il à coups de pied démolir la maison ?

F L O R E - *entré.*

Marine , & d'où vient donc ce bruit épouvan-  
table ?

M A R I N E.

De ce Vieillard qui fait une rumeur de diable.

F L O R E.

Et devant une Dame , & chez un Cavalier ,  
Téméraire Vieillard, faut-il tant s'oublier ?  
Savez - vous qui je suis ? savez - vous où vous  
êtes ?

Et jusqu'où peut aller l'action que vous faites ?

D. P E D R E,

Je connois la maison dont je trouble la paix,  
Et jusqu'où peut aller l'action que je fais ;  
Mais quand d'une maison plus qu'un temple sa-  
crée,

Et le fer & le feu me défendrait l'entrée,  
J'oserois y chercher un bien qui m'appartient,  
Comme je cherche ici celui qu'on m'y retient.

F L O R E.

Et que vous retient-on ?

D. P E D R E.

L'ingrate Léonore,  
Qui jadis me fut chère, & qu'aujourd'hui j'ab-  
horre :

Rendez la donc, Madame, ou ma juste fureur,  
Rem-

Remplit votre maison de massacre & d'horreur.

F L O R E.

Un homme de cet âge aime aussi Léonore;  
Et Dom Sanche, & Carlos ont ce Rival encore?

M A R I N E.

Tant d'Amans à la fois ne se gardent pas bien,  
Et qui veut tout avoir, le plus souvent n'a rien.

D. P E D R E.

Madame, encor un coup, faites-moi la donc  
rendre.

F L O R E.

Ha mon frere! approchez, & nous venez dé-  
fendre: *Dom Louis entre.*

Ce colere Vieillard qu'on ne peut appaiser,  
Ne veut pas moins chez vous que les portes  
briser.

S C E N E VI.

D. LOUIS D. PEDRE, FLORE.

D. L O U I S.

**T**out beau, ma sœur, parlez avec moins de  
colere:

Maître absolu chez moi, Dom Pedre y peut  
tout faire.

D. P E D R E.

Etre maître chez vous, n'est pas ce que je veux,  
Et je sai mieux régler mes souhaits & mes vœux:  
Je songe encore moins à vous faire une offense,  
Moi qui n'ai pour ami que vous seul dans Va-  
lence:

Mais ma fille est chez vous, & je la veux avoir,  
Et l'ayant, vous deviez me le faire savoir.

D. L O U I S.

La sachant en ces lieux de votre bouche mêmes  
de la chercher par-tout j'ai pris un soin extrême,  
En-



Enfin je l'ai trouvée, & l'amenant chez moi,  
Je croi m'être acquitté de ce que je vous doi :  
Elle est avec ma sœur, & ne peut pas mieux être.  
Lorsque je vous verrai de vous même le maître,  
Capable d'arrêter un premier mouvement,  
Je vous la ferai voir ; mais non pas autrement.

D. P E D R E.

Je vous suis obligé d'avoir trouvé ma Fille :  
Mais où trouver l'honneur qu'elle ôte à sa fa-  
mille ?

D. L O U I S.

On peut vous rendre aussi ce service important ;  
Mais j'ai peur de manquer un homme qui m'at-  
tend,

Et qui me peut servir à vous tirer de peine.

F L O R E *parlant bas à son frere.*

Dom Sanche va venir.

D. L O U I S.

C'est pourquoi je l'emmeine.

Allons, Monsieur.

D. P E D R E.

Allons, c'est de vous seulement,  
Que j'espère en mon mal quelque soulagement.

F L O R E.

Vous n'avez plus à craindre, aimable Léonore ;  
Et vous pouvez sortir.

D. C A R L O S *parlant à Léonore en  
la laissant sortir.*

Non seulement à Flore ,  
Mais à qui que ce soit, ne va pas révéler  
Que Dom Carlos se cache.

F L O R E.

Ils s'en viennent d'aller.

Vous avez eu grand' peur.

L E O N O R E.

On doit craindre son Pere,  
Quand on se fait l'objet de sa juste colere.

F L O R E.

Vous pourriez aisément adoucir son esprit

Par

A P P A R E N C E. 261  
Par cet heureux Hymen que je vous avois dit.

L E O N O R E.

Cessez, si vous m'aimez, de songer davantage,  
A faire réussir un pareil mariage ;  
Songez au déplaisir que me pourroit causer  
La dure extrémité de vous rien refuser.

La rigueur de mon Pere à ma perte obstinée,  
Pourroit bien me forcer à ce triste Hymenée ;  
Mais par tant de moyens on trouve le trépas,  
Que la peur d'un tel mal ne m'inquiète pas.  
La haine de Carlos toujours inexorable,  
Est bien un plus grand mal, & bien moins sup-  
portable ;

M'en guérir, c'est autant que me ressusciter ;  
Mais mon malheur commence à ne se plus fla-  
ter

Des espoirs mal fondez : il fait trop la coûtume,  
De changer leur douceur en beaucoup d'amer-  
tume ;

Il a trop éprouvé combien leurs faux appas  
Irritent les douleurs qu'ils n'adoucissent pas.

F L O R E.

Venez-vous dans ma chambre ?

L E O N O R E.

*Flore sort.*

Allez, ma chere Dame,

Je vous suis. Cher Carlos ! le Maître de mon  
ame :

Si d'un si tendre nom j'ose encor appeller,  
Celui qui ne veut pas seulement me parler :  
Ouvre un moment ta porte, & voi ta Léonore ;  
Sans ta protection prête à périr encore ;  
Une seconde fois tire-la du tombeau.

D. C A R L O S *sortant de sa chambre.*

As-tu fait contre moi quelque crime nouveau ?  
Car c'est de nos destins la fatale ordonnance,  
Que mon bras te protege, & que ton cœur  
m'offense.

L E O N O R E.

De nos destins plutôt, c'est la fatale loi,

Que

Que tu ne m'aimes point, que je n'aime que  
toi.

D. C A R L O S.

Est-ce là ce grand mal dont je te dois défendre?

L E O N O R E.

C'en est bien un plus grand, si tu daignes m'en-  
tendre.

D. C A R L O S.

Dis-le donc vite.

L E O N O R E.

Hélas! pour comble de mes maux,  
On m'ordonne d'aimer un autre que Carlos.  
Flore pour accomplir ma dure destinée,  
Me vient de proposer Dom Sanche en Hymenée,  
Et si ton noble cœur n'en détourne l'effet,  
Tu perdras tout le fruit du bien que tu m'as  
fait.

D. C A R L O S.

Tu me viens demander une plaisante chose:  
Romprois-je cet Hymen, puisque je le propose?

L E O N O R E.

Toi, cruel?

D. C A R L O S.

Moi, perfide!

L E O N O R E.

Et pourquoi donc, ingrat?

D. C A R L O S.

Pour rendre à ton honneur quelque sorte d'é-  
clat.

L E O N O R E.

Inhumain : peux-tu croire à tes soupçons en-  
core :

Et n'as-tu pas ouï ce que j'ai dit à Flore?  
Et de quelle façon j'ai traité ton Rival,  
Quand elle m'a parlé de cet Hymen fatal?

D. C A R L O S.

Mé ne favois-tu pas que je pouvois t'entendre?  
Et dis moi, quand ton pere a pensé te surpren-  
dre,

Te

Te ferois tu sauvée, à moins que l'avoir su,  
Dans la chambre où j'étois ; à cela que dis-tu ?

L E O N O R E.

Que lorsqu'on nous accuse, & que notre innocence,

Quoique vraie en effet, est fautive en apparence,  
Il vaut autant mourir, que de toujours nier

Un crime qu'on ne peut d'ailleurs justifier. *Elle s'en va.*

D. C A R L O S.

Bons Dieux ! si c'étoit moi qui fusse le coupable ;

Si mes yeux, pour le vrai, prenoient le vraisemblable !

S'il est vrai que toujours j'ai regné dans son cœur !

Mais aussi s'il est vrai qu'elle n'a plus d'honneur !  
Si lors qu'entre deux maux dont l'un se peut élire,

C'est toujours le plus sûr que d'éviter le pire,  
Achevons son Hymen, & sans plus hésiter,  
Pour lui rendre l'honneur, laissons-nous tout ôter.

Mais quand j'aurai perdu toute mon espérance,  
Me répond-tu, mon cœur, de ton indifférence ?

Et la pourras-tu voir dans les bras d'un Rival,  
Au milieu des plaisirs, se riant de mon mal ?

Es-tu bien assuré qu'une jalouse rage  
Ne tourne ses efforts contre mon propre ouvrage,

Et que me repentant d'être Amant généreux,  
Je ne trouble la paix de ces Amans heureux ?

Mais fuis des passions dont tu n'ès pas le maître,

Sois généreux, mon cœur, on ne sauroit trop l'être :

Rentrons dans cette chambre, allons-y sans témoins,

Aban-

264      **L A F A U S S E**  
Abandonner notre ame à ses tragiques  
soins.  
Attendons-y l'effet que nous pourra pro-  
duire  
Un Hymen qu'autrefois j'aurois voulu dé-  
truire.  
Et quoique cet Hymen nous satisfasse ou  
non,  
Empêchons notre bras de noircir notre nom,

*Fin du quatrième Acte.*



**ACTE**



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

L E O N O R E.

**A** Veugle Dëité ! sujette au changement,  
 Qui fais tout sans raison, sans choix & sans  
 mesure,  
 Et qui rends malheureux le plus fidele Amant,  
 Aussi-tôt que le plus parjure :  
 Si l'injuste Carlos doute de mon amour;  
 S'il me reprend son cœur pour le donner à Flore ;  
 Si je trouve en tous lieux Dom Sanche que j'ab-  
 horre,  
 Quel mal , cruel Destin, me peux-tu faire en-  
 core,  
 Si tu ne te résous à me priver du jour ?

Si tu ne me fais pas cette grace funeste,  
 Pour sortir de tes mains , & de celles d'Amour ,  
 Je me sens des forces de reste.  
 Accoûtumé peut-être à me voir tant souffrir ,  
 Tu crains qu'après ma mort , enfin , je ne re-  
 pose ;  
 Mais pour finir ma vie , il suffit que je l'ose,  
 Et ta rigueur en vain à ce dessein s'oppose,  
 Si la seule douleur nous peut faire mourir.

M

Fai-

Faisons agir la nôtre, & lui laissons tout faire :  
 Peut-être qu'à l'ingrat qui ne me peut souffrir,  
     Mon trépas au moins pourra plaire.  
 Finissons tout d'un tems ma vie & mon mal-  
     heur.

Sous les loix de l'amour, qui toujours malheu-  
     reuse,

Endure sans espoir une peine amoureuse,  
 Doit s'en tirer soi-même, & suivre courageuse  
 Les funestes desseins qu'inspire la douleur.

En l'état où je suis, ils font aisez à suivre ;  
 Qui redoute la mort, mérite son malheur,  
     Quand c'est l'augmenter que de vivre.  
 Je mourrai, cher Carlos ; mais pourrois-je espe-  
     rer,  
 Quand des pâles Esprits j'augmenterai le nom-  
     bre,  
 De sortir quelquefois de ma demeure sombre,  
 D'errer autour de toi, te faire voir mon om-  
     bre ?  
 Hélas ! si la voyant, tu pouvois soupîrer !

Que ne devois-je point à ton ame attendrie ?  
 Que pourrois-je en vivant davantage esperer,  
     Quand tu m'aurois toujours chérie ?  
 Mais, ne nous flattons plus d'inutiles desirs.  
 Quand nos corps ne sont plus qu'un amas de  
     poussiere,  
 Il ne reprennent plus leur figure premiere ;  
 Et l'on perd à la fois, en perdant la lumiere,  
 Et l'usage des maux, & celui des plaisirs.

Mais,

A P P A R E N C E. 267  
Mais, je le voi, l'auteur des peines que j'en-  
dure;

*Dom Sanche & Cardille entrent.*  
Eloignons un objet de si mauvais augure.  
*Elle sort.*

S C E N E II.

D. SANCHE, CARDILLE.

D. SANCHE.

ELLE s'enfuit ainsi, parce qu'elle m'a vu.

CARDILLE.  
Grand signe des attrait, dont vous êtes pour-  
vu.

D. SANCHE.  
Sa haine, ou son amour ne me tourmentent  
guere.

Te n'en dis pas ainsi, quand Flore est en colere:  
Pour te dire le vrai, j'ai peur de son abord.  
Mais me demande-t-elle?

CARDILLE.

Oui, Seigneur, & bien fort.

D. SANCHE.  
Marine te l'a dit?

CARDILLE.

Elle-même, où je menre.

D. SANCHE.  
Que je vinffe voir Flore?

CARDILLE.

Oui, Flore, & tout à l'heure.

D. SANCHE.  
Sans redouter son frere?

CARDILLE.

Oui, sans le redouter.

D. SANCHE.  
Ha, ha, ha!



L A F A U S S E  
C A R D I L L E.

Je me tai.

D. S A N C H E *à part.*

Qui l'y peut inciter ?

C A R D I L L E.

Je ne sçai.

D. S A N C H E.

Tai-toi, dis-je, il n'est pas tems de rire.

C A R D I L L E.

Pleurons donc.

D. S A N C H E.

Tai-toi donc, te le faut-il tant dire ?

Mais me faire passer dans son Appartement, *à part.*  
Dans celui de son frere !

C A R D I L L E.

Elle est sans jugement ;

C'est une....

D. S A N C H E.

Oses-tu bien m'en parler de la sorte ?

Est-ce colere, amour, vengeance ?

C A R D I L L E.

Et que m'importe ?

D. S A N C H E.

Mais elle vient à moi.

S C E N E III.

FLORE, DOM SANCHE.

F L O R E.

**V**ous êtes étonné,  
Du lieu du rendez-vous, que je vous ai donné ;  
Et choisir pour vous voir la chambre de mon  
frere,  
C'est vous donner soupçon de quelque grand  
mystere :

Vous<sup>s</sup>

A P P A R E N C E. 269

Vous y voir sans témoins, vous trouble également ;

Mais j'attens compagnie en mon appartement,  
Où vous ne devez pas être vu de personne.

D. S A N C H E.

Vous ne vous trompez point, ce procédé m'étonne :

Enfin, je suis venu sur votre bonne foi.

F L O R E.

Vous y pouviez venir, quoique mal avec moi,  
Alors que vous aimiez, ou feigniez d'aimer  
Flore,

Et que dans son esprit vous étiez bien encore,  
Son abord ; quelquefois, vous fut à redouter ;  
Mais, vous ne devez plus vous en inquiéter.

Quand on cesse d'aimer, on en est plus civile ;  
Au défaut de l'amour, je veux vous être utile,  
Et par quelque bien-fait, je me veux retenir  
Quelque petite place en votre souvenir.

La belle Léonore, une adorable fille,  
Des meilleurs maisons de toute la Castille,  
Est aujourd'hui sans bien, sans honneur, sans  
Epoux,

Sans païs, sans parens ; & tout cela pour vous.  
Vous devez l'épouser.

D. S A N C H E.

Moi, l'épouser, Madame ?

Ha ! ce n'est pas de vous, que je veux une  
femme ;

Je n'en aurai jamais, ou bien vous la ferez.

F L O R E.

Quant à vous épouser, vous m'en dispenserez.

D. C A R L O S à part, *entrouvrant la  
porte où il est caché.*

Flore aimoit mon Rival, & j'allois aimer Flore !  
Mais, je veux écouter ce qu'ils diront encore.

F L O R E.

Dom Sanche, vous rêvez, & paroissez con-  
fus.

D. S A N C H E.

Il est vrai , je le suis , si jamais je le fus :  
 Me mander , & par-là flatter mon esperance :  
 Me dire qu'on me hait, contre toute apparence :  
 Me parler d'un hymen sous ombre de bonté ,  
 Mais d'un hymen honteux , autant que détesté,  
 Et m'ôter tout d'un tems l'esperance donnée  
 De vivre avecque vous sous un saint hymenée,  
 Qui ne ressentiroit les divers mouvemens,  
 Qu'excitent les dédains dans les cœurs des  
 Amans ?

Qui ne s'affligeroit de vous voir si changée,  
 Vous par tant de sermens à m'aimer engagée ?  
 Qui ne seroit rêveur , qui ne seroit confus,  
 Ou qui ne seroit pas quelque chose de plus ?

F L O R E.

Vous tairez-vous, Dom Sanche, & voulez-vous  
 m'entendre ?

D. S A N C H E.

Tenez donc des discours que je puisse compren-  
 dre.

F L O R E.

Il faut vous contenter , Dom Sanche. Vous pen-  
 sez

Que je ne songe plus à vos crimes passez :  
 Vous vous trompez , Dom Sanche; une fois of-  
 fensée,

La mémoire à jamais en reste à ma pensée.  
 Léonore vous aime ; & vous l'aimiez aussi ;  
 Elle a tout fait pour vous , & son pere est ici.  
 Songez combien de sang vous perdistes pour  
 elle,

Les tourmens endurez dans les fers de la belle :  
 Faites servir, Dom Sanche , à votre utilité,  
 Et la perte du sang, & de la liberté.

A moins que d'épouser cette charmante fille ,  
 Craignez l'inimitié de plus d'une famille ;  
 Mille fiers ennemis vous suivront en tous  
 lieux :

Et

Et vous êtes perdu : puis-je m'expliquer mieux ?

D. S A N C H E.

Trop bien pour mon repos , belle & cruelle  
Flöre :

Trop bien pour me laisser quelque esperance  
encore.

Je pourrois comme Amant vous déguiser mon  
cœur ;

Mais je veux vous répondre en Cavalier d'hon-  
neur.

J'aimai donc Léonore , & mon ame inconstante  
Se prit aux doux attraits de sa beauté naissante ;

Je tâchai de gagner son inclination ,

Et me trouvai l'objet de son aversion.

La résistance picque , & la croyant cruelle

Par la seule raison de ce qu'elle étoit belle ,

Et cette raison-là me la faisant aimer ,

Son severe dédain ne fit que m'enflâmer.

Enfin, je découvris que cette beauté fiere

Pour un autre que moi ne se ménageoit guere,

Qu'un bien heureux Rival qu'elle favorisoit ,

Eroit riche des biens qu'elle me refusoit ;

Et qu'à ce Cavalier elle s'étoit donnée ,

Sous l'incertaine foi d'un futur hymenée.

Jé la surpris enfin, avec son cher Amant....

F L O R E.

Je sai de vos amours le triste événement ;

Mais, ingrat, puisqu'il faut qu'on vous le dise  
encore,

Sous ombre de me voir, vous vîtes Léonore,

Vous l'avez dit vous-même.

D. S A N C H E,

Il est vrai, je le dis,

Pour cacher notre amour au fâcheux Dom  
Louis.

Il a pu voir l'horreur que me fit sa présence,

Outre que j'ignorois qu'elle fût à Valence.

Mais devez-vous m'offrir un semblable parti ?

L'honneur avec la honte est-il bien assorti ?

Et quand j'y trouverois un notable avantage,  
Prendrois-je pour ma femme, une fille peu  
sage,

Qui suit depuis Madrid un Amant jusqu'ici,  
Et peut être un Amant, qui n'en veut plus aussi?

D. CARLOS *d'où il est caché.*

J'ai donc cru faussement Léonore coupable:  
Hélas! que je le suis, & qu'elle est adorable!

FLORE.

Enfin, il faut finir, qu'avez-vous résolu?

D. SANCHE.

Quand vous l'ordonneriez d'un pouvoir absolu,  
Vous, seule Déesse qu'ici-bas je respecte,  
De n'épouser jamais une femme suspecte.

FLORE.

Que d'étranges malheurs vous êtes menacé!

D. SANCHE.

Si vous ne m'aimez plus, le plus grand est passé.

FLORE.

Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre,  
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.

D. SANCHE.

Et qui sont-ils, grand Dieu! ces mortels ennemis?

FLORE.

Elle, moi, Dom Carlos, Dom Pedre, Dom  
Louis.

D. SANCHE.

De tous ces ennemis si grands, si redoutables,  
Qui peuvent me jeter dans des maux effroyables,

Je méprise la haine, & ne crains rien que vous:  
Soyez seule pour moi, je suffis contre eux tous.

S C E N E IV.

CARDILLE, DOM SANCHE,  
FLORE.

C A R D I L L E.

**C**E frere ingenieux à surprendre le monde,  
En qui de l'Univers toute la bile abonde,  
Vient avec Dom Pedro, qui lui sert de recors :  
C'est à vous à songer au salut de nos corps.

F L O R E.

Le péril n'est pas grand du côté de mon frere;  
Mais je ne répons pas de la fureur d'un pere.

D. S A N C H E.

Il me trouve toujours, Dom Louis.

C A R D I L L E.

Ha ! pour lui,

C'est le plus ponctuel des freres d'aujourd'hui :  
Et de plus, cachez-vous mille fois , que je  
meure,  
S'il ne vous va trouver mille fois en une heure.

F L O R E.

Par bonheur , cette chambre est ouverte ; en-  
trez-v,

Et sans perdre de tems. Mais qui la ferme ainsi ?

*On ferme la porte à Dom Sanche,  
comme il est prêt d'entrer.*

D. S A N C H E.

Un homme que j'ai vu : vous le saviez , Ma-  
dame,

Et je voi bien pourquoi vous m'offrez une  
femme :

Je voi d'où sont venus vos charitables soins,  
Et pourquoi vous vouliez me parler sans té-  
moins.

M 5

FLO-

F L O R E.

Que dites-vous, Dom Sanche?

D. S A N C H E.

O fille trop légère !  
Fausse en votre douceur, fausse en votre co-  
lere.

Pour autoriser donc votre infidélité,  
Vous vouliez m'inspirer la même lâcheté ?  
C'est donc pour un dessein de si grande im-  
portance,  
Que vous me combattiez avec tant d'éloquen-  
ce ?

Mais m'ayant tant aimé , me deviez-vous haïr ;  
Ou pour m'avoir haï , m'avez-vous dû trahir ?

F L O R E.

M'osez-vous condamner, avant que de m'en-  
tendre ?

D. S A N C H E.

Convaincuë, osez-vous encore vous défen-  
dre ?

Il lui faut répéter les discours spécieux,  
Dont elle m'appuyoit ses conseils odieux :  
Ne suivez plus un bien qui ne se peut attein-  
dre ;

Songez aux ennemis que vous avez à craindre.  
Il est vrai que jamais une infidélité,  
N'appuya ses raisons sur plus de vérité.  
Vous m'êtes à la fois , ce bien inaccessible,  
Et de mes ennemis, l'ennemi plus terrible :  
Et comme un ennemi que l'on veut prévenir,  
Pour me tuer, sans doute , on m'aura fait ve-  
nir.

Mais devant que ma mort vuide notre que-  
relle,

Je jugerai du choix de votre ame infidelle ;  
Je verrai ce galant.

F L O R E.

Si je sai quel il est ,  
Si vous pouvez prouver que j'y prenne intérêt...

D. SAN-

D. S A N C H E.

Puisque vous ignorez quel homme ce peut être,  
J'espere en peu de tems vous le faire connoître.

S C E N E V.

LEONORE, D. SANCHE,  
FLORE.

LEONORE.

Quel cris ai-je entendu ? horreur de mes regards !  
Te verra t-on toujours me suivre en toutes parts ?  
Pour la troisième fois me viens-tu nuire encore ?

D. SANCHE.

Autre ennemi cruel , qui se vient joindre à Flore !  
Mais, ingrate ! assemblez tous ces fiers ennemis,  
Dom Pedro, Léonor, Dom Carlos, Dom Louis,  
Quand toute leur valeur par vos pleurs animée,  
M'empêcheroit d'ouvrir cette porte fermée,  
Malgré ces ennemis contre moi conjurez,  
Je verrai cet Amant que vous me préférez.

FLORE.

Dom Sanche, regardez ce que vous allez faire.

D. SANCHE.

Il n'est plus question de plaire, ou de déplaire,  
D'être dans le respect, d'être dans son devoir :  
Qu'a-t-on à ménager, quand on n'a plus d'espoir ?

FLORE.

Je n'oublierai jamais vos paroles hardies.

D. SANCHE.

Je n'oublierai jamais vos noires perfidies.



F L O R E

Hé bien ! il le faut voir, & je l'ai résolu,  
Celui que vous avez, ou croyez avoir vu :  
Mais pour votre malheur, si je suis innocente,  
Ni les soumissions d'une ame repentante,  
Ni tout ce qui fait croire une immuable foi,  
Ne vous pourroit jamais remettre avecque moi.  
Vous vous repentirez de m'avoir soupçonnée.

D. S A N C H E.

Je me rendrois plutôt au honteux hymenée  
Qui jusques à ma mort me seroit reproché,  
Qu'à ne connoître pas cet Amant mal caché.

F L O R E.

Pourquoi donc, insolent, n'enfonchez-vous la  
porte ?

L E O N O R E.

Hélas ! c'est Dom Carlos.

F L O R E.

Qui que ce soit, qu'il sorte.

D. S A N C H E.

Se fera-t-il forcer cet homme sans valeur,  
*Il veut rompre la porte.*  
Qui s'entend défier, & se cache en voleur ?

## S C E N E VI.

D O M C A R L O S, D O M S A N C H E.

D. C A R L O S.

J E ne me cache plus.

D. S A N C H E.

Ha ! c'est donc toi ?

D. C A R L O S.

Moi-même.

D. S A N C H E.

Toujours Rival, toujours aimant tout ce que  
j'aime ?

D. C A R L O S.

Toujours prêt à finir ta vie, & tes amours.

D. S A N-

Otons donc cet obstacle au bonheur de nos  
jours,  
Défens-toi, Dom Carlos.

S C E N E VII.

D. PEDRE, D. LOUIS, D. CARLOS,  
D. SANCHE, LEONORE,  
CARDILLE, MARINE.

D. P E D R E.

**Q**U'apperçois je ? qu'entens-je ?  
Et le Ciel permet-il enfin que je me venge ?  
Hé, vois-je pas Dom Sanche, & n'a-t-il pas  
nommé  
Dom Carlos ?

D. L O U I S *à part.*

Hé, bon Dieu ! que n'est il enfermé !

D. P E D R E.

Parle, es tu Dom Carlos, l'objet de ma colere !

D. C A R L O S.

Oui, je suis Dom Carlos, prêt à te satisfaire,  
Si tu veux m'écouter.

D. P E D R E.

Ha ! je n'écoute pas

Des satisfactions que j'attends de mon bras.  
Dom Sanche, Dom Carlos, venez, cruels, en-  
semble ;

Que le commun péril contre moi vous assem-  
ble ;

Puisqu'un crime commun qui blesse mon hon-  
neur,

Mérite également d'éprouver ma fureur.

D. L O U I S.

Dom Pedre, suspendez votre colere encore,  
Vous serez satisfait. Dom Sanche , as tu vu  
Flore ?

D. S A N C H E.

Et trop vue!

D. L O U I S.

Et dis-moi , t'a-t-elle proposé  
Le moyen le plus sûr, comme le plus aisé,  
De contenter Dom Pedre, & d'appaifer ta flame ?

D. S A N C H E.

Dis plutôt, le moyen de me rendre un infâme.  
C'est bien moi qui prendrai les restes d'un Ri-  
val !

Léonore, ou la mort, m'est un malheur égal.

D. L O U I S.

Dom Pedre , vengeons donc notre offense com-  
mune.

D. C A R L O S *se mettant au côté de Dom  
Sanche.*

Arrête, Dom Louis, j'ai part en sa fortune.

D. L O U I S.

Vous prenez son parti ?

D. C A R L O S.

Je le prens, &amp; le doi.

D. P E D R E.

Nous sommes deux à deux.

D. C A R L O S.

Dom Pedre, écoute-r oi.  
Quand indigne du nom des Auteurs de n on  
être,

Par cent noirs attentats d'un scélerat , d'un trai-  
tre,

J'aurois noirci ma vie , & ton honneur blessé ;  
Si contre mon dessein je t'avois offensé,  
Si mon intention n'étoit pas criminelle,  
La tienne passeroit pour injuste & cruelle ;  
Et quand on te verroit à ma perte animé,

Je

Je serois plaint peut-être, & tu serois blâmé ;  
 La seule intention augmente ou diminue  
 L'action la plus noire, ou la plus ingénue :  
 Suspens-donc ta colere , & d'un esprit plus  
 sain,

Voi si de t'offenser j'eus jamais le dessein.  
 Je vis ta Léonore , & cette fille aimable,  
 En beauté sans pareille, en esprit adorable,  
 Dès le même moment , du moins le même  
 jour,

Que je brûlai pour elle , eut pour moi de l'a-  
 mour.

Quand entre deux Amans l'amour est partagée,  
 Elle n'est pas long-tems sans être soulagée.

Mais ce n'est pas assez dans l'empire amoureux,  
 D'aimer & d'être aimé, pour être bien heureux.

On voit de mille Amans les esperances vaines ,  
 Flatter jusqu'à la mort leurs mutuelles peines ;  
 Et l'on voit mille Amans , se croyant près du  
 port,

Y trouver la tempête, & maudire leur sort.

Dans le tems que ta fille en son amour fidelle  
 Me croyoit plus donner des marques de son  
 zèle,

Mes yeux furent trompez d'une jalouse erreur ;  
 Autant que je l'aimois , elle me fit horreur.

Mais pour ne l'aimer plus, pour la croire infi-  
 delle,

Je ne m'offris pas moins à tout faire pour elle :

Je la mis à couvert de ton juste courroux ,

Et je voulois aussi lui trouver un Epoux :

Ainsi tu m'eusses dû l'honneur de Léonore.

Voi par-là, si ta haine est légitime encore ,

Et songe que mon sang peut sur toi rejaillir :

L'amour peut m'excuser, comme il m'a fait fail-  
 lir.

Calme donc les transports d'une juste colere :

Prends pitié de ta fille, & lui rends un bon  
 pere.

D. P E D R E.

Puisqu'elle est sans honneur, elle ne m'est plus rien.

D. C A R L O S.

Si je suis son Epoux, mon honneur est le sien.

D. P E D R E.

Vous me rendez l'honneur, le repos, & la joye.

D. L O U I S.

Mais de tous vos soupçons, que voulez-vous qu'on croye?

D. C A R L O S.

Que j'aime Léonore, & que de mon erreur  
Son innocence enfin triomphe dans mon cœur.

L E O N O R E.

Il est donc vrai, Carlos, qu'enfin ma patience  
Bannit de ton esprit l'injuste défiance?

Tu ne doutes donc plus que je ne t'aye aimé,  
Tout ce que peut aimer un cœur bien enflâmé:  
Tu m'aimes maintenant, à cause que je t'aime:  
Est-il quelque autre Amant qui ne m'aimât de  
même?

Alors que ton esprit cessant de m'estimer,  
Ta raison t'ordonna de ne me plus aimer,  
N'étoit ce pas assez pour châtier mon crime,  
Que n'avoir plus pour moi, ni d'amour, ni d'es-  
time?

Mais, Carlos, tu joignis l'outrage au châti-  
ment,

Et tu fus inhumain, dans ton ressentiment.

Le moins heureux captif dans les plus rudes  
chaînes,

Souffre moins qu'en tes fers je n'ai souffert de  
peines.

Tu m'as vûë à tes pieds mille fois fondre en  
pleurs:

Je t'ai vû d'un œil sec regarder mes douleurs:

Mais tout cela n'étoit que de légers supplices,  
Tu m'affligeas aussi, par d'importuns servi-  
ces.

Oui

A P P A R E N C E. 281

Oui , ta fiere rigueur en fon plus grand excès,  
Ne m'affligea pas tant que firent tes bienfaits.  
Cependant cette fille ingrata, & criminelle,  
N' étoit que malheureufe , & fut toujourns fi-  
delle;

Et celui qu'elle aima d'un amour éternel,  
La condamna toujourns , & fut feul criminel.  
Nos fens font trop enclins à croire l'impofture,  
Pour n'avoir plus à craindre une telle avan-  
ture:

Tu crois trop tôt le mal fans l'avoir averé,  
Pour vivre avecque toi dans un calme affûré.  
Mais quoi qu'avecque toi j'aye beaucoup à  
craindre,

Je ne te puis haïr , moins encore le feindre ;  
Vainement ma raifon m'exhorte à t'oublier,  
Mon cœur n'y confent pas , je ne le puis nier.

D. C A R L O S.

Ha , que vous vous vengez d'une façon cruelle,  
Qu'on fe venge aifément alors que l'on eft  
belle,

Et que votre bonté me donne de remors ,  
Me caufe de tourmens , pires que mille morts !

D. P E D R E.

Il n'eft plus queftion de plaintes amoureufes ;  
Mais bien de donner ordre à vos nôces heureu-  
fes,

De rendre grace au Ciel , qui finit vos mal-  
heurs,

Et qui fait fucceder l'allegrefle aux douleurs.

D L O U I S.

Il ne plaît pas au Ciel , que j'en dife de même ;  
Mais je veux que Dom Sanche...

D. C A R L O S.

A votre fœur qu'il aime,  
Donne fans differer la coniugale foi,  
Et que ce couple imite & Léonore & moi.  
Approuvez donc l'hymen de Dom Sanche & de  
Flore.

DOM

D O M L O U I S.

J'approuve , & je souhaite un parti qui l'honore.

D. C A R L O S.

Dom Sanche , approchez vous du Seigneur Dom Louis :

Devenez tout d'un tems freres , & bons amis ;

Combattons à l'envi d'amitez mutuelles,  
Et que le souvenir de toutes nos querelles  
Nous serve à l'avenir de divertissement,  
Et pardonnez, Ami, ce que je fis, Amant.

D. S A N C H E.

Vous réparez trop bien les sanglantes blessures...

D. C A R L O S.

Hé, de grace, oublions ces tristes aventures.

L E O N O R E.

Soyez au moins d'accord, vous & votre Rival.

Qu'une fausse apparence est un dangereux mal!

C A R D I L L E *se battant tout seul.*

Je parts, & tout d'un tems faisant feinte à la vue,

Je lâche le pied droit, & donne une venue.

M A R I N E.

Et contre qui, grand fou, te fers-tu de ton bras?

C A R D I L L E.

Et grand' folle, dis-moi, ne nous battons-nous pas ?

M A R I N E.

Non, grand fou; mais ma foi, l'on te devroit bien battre.

C A R D I L L E.

Lorsque j'ai déguainé, je fais le diable à quatre :

Ces

A P P A R E N C E. 283

Ces Rivaux m'ont rendu de si mauvaife hu-  
meur,

Qu'il faut absolument que je fasse rumeur,  
Si nous n'allons tous deux conjoints par l'hy-  
menée,

Grossir de ces Amans la troupe fortunée.

M A R I N E.

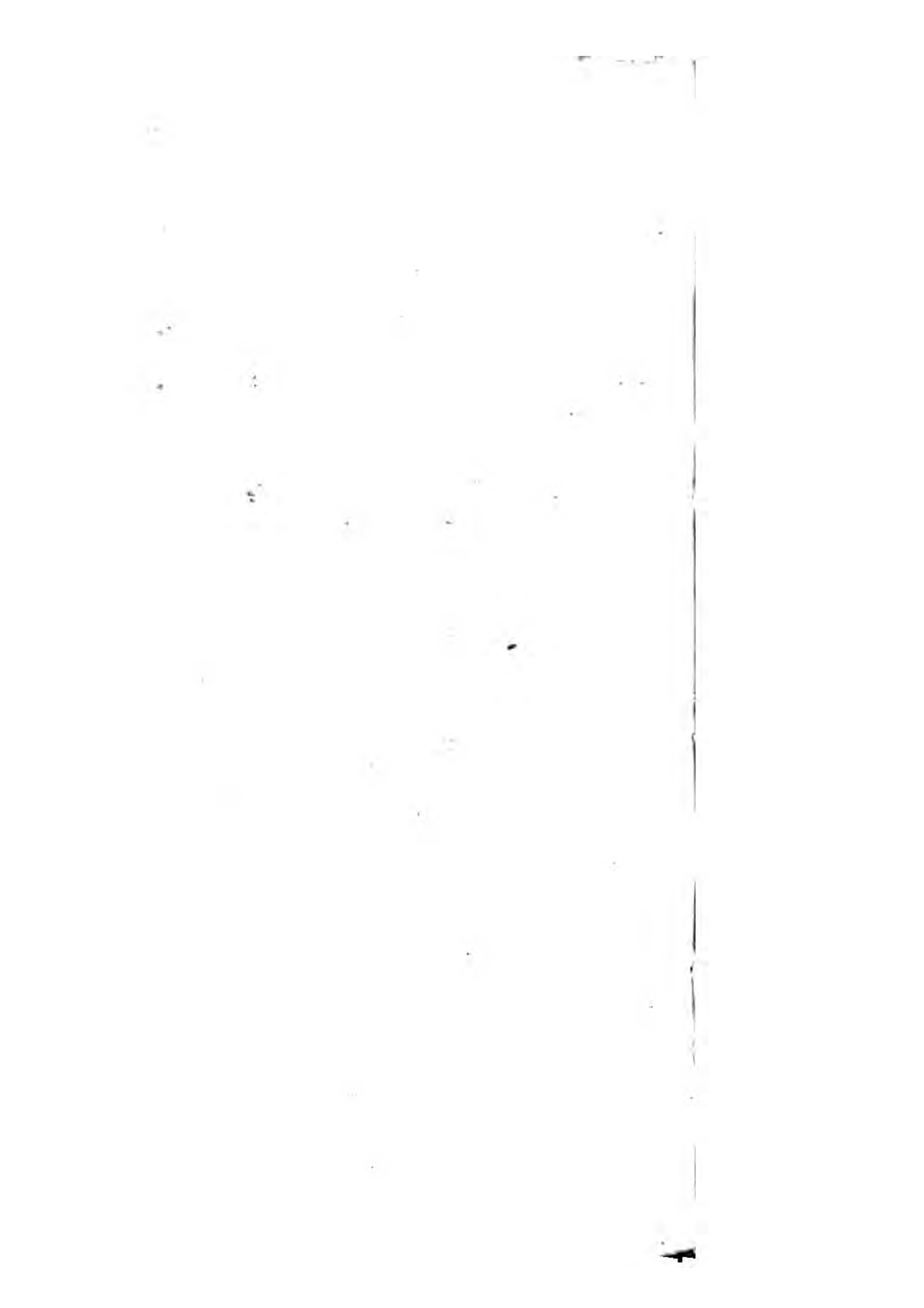
Ma foi, cher Cardillon, si nous étions con-  
joints,

Tu maudirois souvent mes ongles & mes  
poings.

*Fin de la Comédie de la fausse  
Apparence.*







LE  
**PRINCE**  
CORSAIRE.

*TRAGI-COMEDIE,*

## A C T E U R S.

**OROSMANE**, Prince Corsaire, Amant de la  
Princesse Elise, & enfin reconnu, sous le  
nom d'Alcandre, pour fils de Nicanor.

**ELISE**, Princesse de Cypre, Maîtresse d'Oros-  
mane.

**ALCIONE**, autre Princesse de Cypre, Sœur  
d'Elise, Maîtresse d'Amintas.

**AMINTAS**, Fils de Nicanor, Frere d'Orosmane,  
Amant de la Princesse Alcione.

**NICANOR**, Pere d'Orosmane & d'Amintas, &  
Oncle des Princesses.

**SEBASTE**, Confident d'Orosmane.

**ARGANTE**, Lieutenant du même Orosmane.

**CLARICE**, Confidente des Princesses.

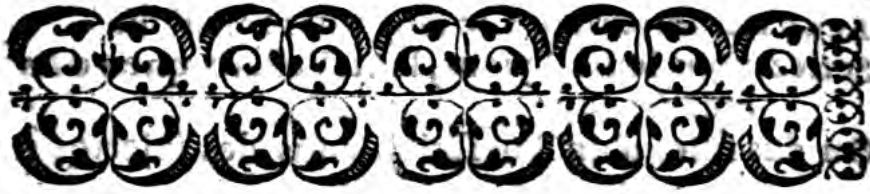
**CLITON**, Confident d'Amintas.

**LICAS**, Capitaine des Gardes de Nicanor.

**GARDES** de Nicanor.

**CORSAIRES** de la Flotte d'Orosmane.

*La Scene est à Paphos, Ville de l'Isle de Cypre,  
dans le Palais.*



LE  
P R I N C E  
C O R S A I R E.

---

A C T E I.

S C È N E P R E M I È R E.

S E B A S T E , C L A R I C E .

S E B A S T E .

**V**ous pleurez un grand Roi dont les heureu-  
ses armes

Tenoient la Cypre en paix, & l'Asie en allar-  
mes.

Les Peuples éloignez qu'il vous avoit soumis,  
Las d'être vos sujets seront vos ennemis.

Le trépas d'un Monarque ébranle ses conquêtes,  
Et dans l'Etat plus calme excite des tempêtes;

Le vôtre se divise en partis opposez,  
Et doit craindre le sort des Etats divisez.

Mais du Roi qui n'est plus les restes adorables,

Ces

Ces Astres de la Cypre aux Amans redoutables,  
 Perdant le Roi leur pere ont-elles tout perdu?  
 Leur refuseriez-vous le rang qui leur est dû?  
 Seriez-vous leurs Tyrans, leurs Vassaux que vous  
 êtes?

Ou des filles d'un Roi feriez-vous des sujettes?

CLARICE.

La Cypre a conservé constante dans sa foi,  
 Le respect qu'elle doit aux filles de son Roi,  
 Et de l'une des deux se va faire une Reine.

SEBASTE.

D'Elise....

CLARICE.

Jusqu'ici la chose est incertaine,  
 Elle aura la Couronne épousant Amintas.

SEBASTE.

Et ne l'épousant point?

CLARICE.

Elle ne l'aura pas.

SEBASTE.

Et qui lui peut ravir un droit en la Couronne,  
 Que sa vertu mérite, & que le sang lui donne?

CLARICE.

Quand la Mort qui confond les Rois & leurs  
 sujets,

De Pisandre eut fini la vie & les projets,  
 On ne publia point sa volonté dernière;  
 Son frere Nicanor eut la puissance entière,  
 Et son fils Amintas la partage avec lui:  
 De l'Etat l'un & l'autre est la force & l'appui.  
 Pisandre avant sa mort en paroles expresse,  
 Avait réglé le sort de nos belles Princesses,  
 Et cet ordre du Roi caché soigneusement,  
 Est manifeste à tous d'aujourd'hui seulement:  
 J'en garde une copie & je puis vous la lire,  
 Si vous le souhaitez.

SEBASTE.

Je n'osois vous le dire.

CLA.

## C L A R I C E.

J'ordonne que ma fille Elise  
 Règne en Cyprè après mon trépas,  
 Et je veux aussi qu'elle élise  
 Pour époux le Prince Amintas.  
 Si méprisant ce que j'ordonne,  
 Sur un Prince étranger elle jette les yeux,  
 Je veux que sa sœur Alcionne  
 Epousant Amintas succède à ma Couronne ;  
 C'est mon dernier vouloir, après celui des  
 Dieux.

Elise ne s'est point sur son choix déclarée,  
 Encore qu'elle soit de ce Prince adorée ;  
 Et ce fidelle Amant de ce choix incertain,  
 Attendant son heureux ou son mauvais destin,  
 Ne sait à qui des deux d'Elise ou d'Alcionne,  
 Il devra le bonheur d'une double Couronne,  
 Cyprè & la Cilicie où nous donnons des loix ;  
 Où Pisandre a vaincu le dernier de ses Rois ;  
 Et s'il eût eu du Ciel une plus longue vie,  
 Il eût poussé plus loin sa conquête en Asie.

## S E B A S T E.

Des peuples asservis le zèle est toujours feint,  
 Et naturellement l'on hait ce que l'on craint ;  
 Comme Cilicien je sai qu'en cette terre  
 Pisandre eût eu bien-tôt à soutenir la guerre.

## C L A R I C E.

Son frere Nicanor politique & prudent,  
 Ferme dans ses desseins, ambitieux, ardent,  
 Chef d'un parti puissant, absolu dans ses Vil-  
 les,  
 Peut jeter cet Etat en des guerres civiles,  
 Si méprisant son fils, & les ordres du Roi,  
 Elise dispoit du Royaume & de soi.  
 Elle est incessamment de Nicanor pressée,  
 De découvrir enfin sa secrete pensée,  
 Et pour la découvrir elle a choisi ce jour:  
 En peu de mots voilà l'état de notre Cour.

S E B A S T I E.

Cet Hymen peut avoir sa raison politique.  
 Elise peut aussi le trouver tyrannique :  
 Si cet objet forcé de son affection  
 N'a jamais attiré que son aversion ;  
 Ou si quelqu'autre Amant regne en son cœur  
 fidelle,  
 Amintas pourroit-il être heureux avec elle ?  
 Et quand elle tiendrait son sceptre d'Amintas,  
 D'un époux qui déplaît les dons ne plaisent pas.  
 Contrainte en son amour, & contrainte en sa  
 haine,  
 Amante malheureuse, & malheureuse Reine,  
 D'un choix violenté le souvenir cruel,  
 Lui feroit de son Trône un supplice éternel.  
 Le sceptre & les trésors qu'apporte un Hyme-  
 née,  
 N'en fait point ici-bas l'heureuse destinée ;  
 On n'est pas moins captif pour l'être avec éclat,  
 Et les raisons d'amour ne le sont point d'Etat.

C L A R I C E.

Amintas est bien-fait, généreux, plein de  
 gloire,  
 Son bras s'est signalé par plus d'une victoire,  
 Il est aimé du Peuple, adoré de la Cour,  
 De moindres qualitez donneroient de l'amour.  
 Mais la Princesse vient, retirez-vous ; possible,  
 Vas-je la disposer à vous être visible.

## S C E N E II.

E L I S E, C L A R I C E.

E L I S E.

Q uel est cet Etranger ?

C L A R I C E.

C'est un Cilicien,

Pour

Pour qui je vous demande un secret entretien.

E L I S E.

Et que peut me vouloir cet Etranger, Clarice ?

C L A R I C E.

Vous rendre, à ce qu'il dit, un important service.

E L I S E.

Qu'il vienne; mais s'il veut quelque grace de moi,

Je n'ai plus de pouvoir depuis la mort du Roi.

Faites lui donc savoir qu'Amintas, & son pere,

Sont aujourd'hui les Dieux que la Cypre revere.

### S C E N E III.

E L I S E *seule.*

**P**Rincesse malheureuse, & qu'un indigne sort  
Contraint dès sa jeunesse à souhaiter sa  
mort!

Le Ciel ne te fit donc d'une illustre naissance,  
Que pour faire aux mortels redouter sa puissance !

Il te ravit un Trône à ta naissance acquis,

De tes propres sujets il fait tes ennemis :

Et du choix d'un époux t'ôtant le privilège,

Il te rend vers ton pere ingrate & sacrilège.

Mais des ordres d'un pere on se peut dispenser,

Quand une foi promise est honteuse à fausser :

On me peut faire choir d'un Trône héréditaire,

Mais me rendre inconstante, on ne le sauroit faire :

Je t'aimerai toujours, soit que loin de ces lieux,

Ton ame dans le Ciel ait place entre les Dieux,

Soit qu'entte les mortels où tu vis plein de gloire,

Tu conerves encore Elise en ta mémoire ;



Soit qu'un ingrat oublie la chasse de ton cœur,  
 Je t'aimerai toujours d'une constante ardeur,  
 Prince qui méritois une autre destinée,  
 Prince le seul espoir d'Elise infortunée.

## SCÈNE IV.

CLARIGE, ELISE, SEBASTE.

CLARIGE.

**V**oici cet Etranger.

ELISE.

Que voulez-vous de moi ?

SEBASTE.

Orosmane des Mers le redoutable Roi,  
 Qui sur mille Vaisseaux portant par-tout la  
 guerre,  
 Fait respecter son nom aux Maîtres de la Terre,  
 Vous offre sa valeur contre vos ennemis,  
 Et vingt mille Soldats à vos ordres soumis.  
 Quand vous ordonnerez, d'une puissante Ar-  
 mée

Vous verrez à l'instant cette Ville enfermée ;  
 Vous verrez les Tyrans qui vous donnent la loi,  
 La recevoir de vous & trembler sous mon Roi.

ELISE.

On a mal informé votre vaillant Corsaire,  
 Et son secours ici ne m'est point nécessaire ;  
 Mais d'où peuvent venir les soins officieux  
 D'un homme si funeste à la paix de ces lieux,  
 Plus craint de nos Vaisseaux que les plus grands  
 orages,  
 Qui tient nos Ports bloquez, désolé nos riva-  
 ges,  
 Et qui laissant en paix le reste des humains,  
 Nous choisit pour l'objet de ses faits inhu-  
 mains ?

SE-

## S E B A S T E.

Orosmane n'est pas tout ce qu'il paroît être,  
 Et possible le tems le fera mieux connoître;  
 Mais troublât il la Cypre encor plus qu'il ne  
 fait,

Il vous distingue fort de ses Peuples qu'il hait ;  
 Il n'est soin ni devoir qu'il ne veuille vous ren-  
 dre,

Et de fortes raisons que vous allez apprendre,  
 Dans vos seuls interêts l'engagent tellement,  
 Qu'il fait ses ennemis des vôtres seulement.  
 Un Prince incomparable & dont l'illustre vie,  
 A vos yeux ses vainqueurs fut toujours asservie,  
 Et qui jusqu'au trépas constant en son amour,  
 Ne regretta que vous quand il perdit le jour,  
 Eut long tems la fortune à ses vœux favora-  
 ble ;

Mais se fier en elle est bâtir sur le sable :  
 Ce Prince malheureux vit son Trône envahi,  
 Il fut de ses Sujets abandonné, trahi,  
 Et réduit à la fin de quitter une terre  
 Où tout sembloit d'accord à lui faire la guerre,  
 Il fonda sur les flots l'espoir de son salut,  
 N'ayant plus qu'un Vaisseau de tant d'autres  
 qu'il eut :

Sa Galere en ces Mers tombant dans notre Ar-  
 mée,

Se vit en un moment des nôtres enfermée:  
 Mais lui, loin de ceder à l'ennemi plus fort,  
 De nos meilleurs soldats se fit craindre d'abord,  
 Et fit seul contre nous en sa seule Galere,  
 Ce que le Dieu de Thrace en sa place eût pu  
 faire,

Repoussant plusieurs fois de son bord investi,  
 Les nombreux ennemis de son foible parti.  
 Orosmane ravi de sa rare vaillance,  
 Fait cesser le combat, vers le Guerrier s'avance ;  
 Lui présente à la fois, & la paix & la main,  
 Et ne reçoit de lui que fierté, que dédain :

Il offense Orosmane, il l'attaque, il le presse  
 De tout ce qui lui reste & de force & d'adresse,  
 Irrite son courroux par son sang répandu :  
 Mais foible par celui qu'il a déjà perdu,  
 Enfin il tombe aux pieds d'Orosmane invinci-  
 ble,

Et trouva son vainqueur à son malheur sensible.  
 Il s'appelloit Alcandre.

E L I S E.

Hélas ! il est donc mort,  
 Alcandre ? mon Alcandre !

S E B A S T E.

Il a changé de sort.

E L I S E.

Et le fier Orosmane est meurtrier d'Alcandre ?

S E B A S T E.

Il se croiroit heureux, s'il pouvoit vous le  
 rendre.

E L I S E.

Hélas !

S E B A S T E.

Alcandre donc, ce Prince malheureux,  
 Expirant, conjura son vainqueur généreux,  
 Son vainqueur qu'il voyoit près de lui tout en  
 larmes,

Maudite, mais trop tard, ses trop heureuses ar-  
 mes,

Devous offrir son bras, sa Flotte & son pouvoir,  
 Et d'appaïser par là son juste desespoir,

De voit ainsi finir son amour & sa vie,

Dans un tems où peut-être il vous auroit ser-  
 vie :

Et c'est d'où sont venus les soins officieux

D'un Guerrier sans pareil qui vous est odieux ;

Mais sur qui vous rénez, en qui revit Alcan-  
 dre,

Qui voudroit comme lui pour vous tout entre-  
 prendre,

Et de qui la valeur ne veut point d'autre prix,  
 Que

Que la gloire d'avoir pour vous tout entrepris.

E L I S E.

Ha ! plutôt qu'un Barbare ait part en mon esti-  
me,

Un Corsaire insolent qui me propose un crime,  
Plûtôt que d'attirer le reproche éternel  
D'armer en ma faveur un bras si criminel,  
Que les plus grands malheurs que l'on craint sur  
la Terre,

Me fassent sans relâche une cruelle guerre,  
Que ces mêmes Tyrans, dont trop officieux  
Il m'offre d'abaisser l'orgueil ambitieux,  
Exercent contre moi toute la violence  
Qu'inspire à des Sujets une aveugle insolence:  
Hé ! que peut-il me rendre après m'avoir ôté  
Le seul bien qui manquoit à ma félicité ?

S E B A S T E.

Orosmane fait bien que vous êtes gênée  
Dans la libre action du choix d'un hymenée;  
Qu'il vous fait perdre Alcandre, un Amant gé-  
néreux,  
De qui le seul défaut fut d'être malheureux ;  
Que tout son sang versé, toute sa Flotte offerte,  
Peut réparer à peine une si grande perte.

E L I S E.

Et fait-il que mon cœur ne peut trop détester,  
Celui qui m'ôte Alcandre, & s'en ose vanter ?  
Veut-il du sang encore après celui d'Alcandre,  
Et m'offie-t-il le fer qui vient de le répandre ?

S E B A S T E.

Orosmane.....

E L I S E.

Otez-vous, Etranger odieux,  
Ce qui vient d'Orosmane est horrible à mes  
yeux.  
Ha ! ne les ouvrons plus que pour verser des lar-  
mes ;  
Renonçons pour jamais aux objets pleins de  
charmes :

Donnons-nous toute entière à nos tristes en-  
nuis,

Et faisons de nos jours des éternelles nuits.

C'étoit donc de nos feux la trompeuse espé-  
rance ?

C'est donc ce que le Ciel gardoit à sa constance,  
Dans un tems où son bras secondant sa valeur,  
Etoit prêt d'établir notre commun bonheur,  
De lui rendre un Royaume usurpé par mon  
pere,

Et de me conserver la Cypre héréditaire ?

Ne vien donc plus, espoir, de tes trompeurs ap-  
pas,

Adoucir des tourmens que tu ne guéris pas ;  
Puisque je pers Alcandre & que je le veux suivre,  
De quoi peux-tu servir à qui ne peut plus vi-  
vre ?

Oui, bien-tôt dans le Ciel où tu vis loin de  
moi,

Je t'y joindrai bien-tôt pour n'être plus qu'à toi,  
Belle ame qui quittas & fis tout pour Elise,  
Et seule eus le pouvoir d'asservir sa franchise.

## S C E N E V.

ELISE, ALCIONE.

ELISE.

**O** Ma sœur ! vous voyez mes yeux mouillez  
de pleurs,

Il ne sont point causez par nos communs mal-  
heurs,

T'ai pleuré comme vous une perte commune ;

Mais le Ciel ennemi me cause une infortune,

A moi seule funeste, à moi seule à pleurer,

Et que tout son pouvoir ne sauroit réparer.

AL-

A L C I O N E.

Le sujet de vos pleurs ne se peut-il apprendre?  
Et le tems & la part qu'une sœur y peut prendre,  
Une sœur qui voudroit tous vos maux partager,  
Ne pourront-ils du moins votre esprit soulager ?

E L I S E.

Le tems & la raison, quand on perd ce qu'on aime,  
Servent de peu de chose en ce malheur extrême;  
Et qui peut esperer de s'en voir soulagé,  
A mérité le mal dont il est affligé.

A L C I O N E.

Hé quoi, ma chere sœur, avez-vous quelque affaire,  
Ou quelque déplaisir que vous me deviez taire ?

E L I S E.

Ce jeune Cavalier, ce vaillant Etranger,  
Qui secourut mon pere en un mortel danger,  
Dans ce fameux combat où d'un Prince rebelle  
Rhodes contre Pisandre entreprit la querelle,  
Alcandre: Ha! ce beau nom est tout ce qui de lui  
Peut-être resteroit sur la terre aujourd'hui,  
S'il ne vivoit encore en l'amoureuse idée,  
Que pour ce cher Amant ma mémoire a gardée.

A L C I O N E.

Ehquoi, le brave Alcandre ?...

E L I S E.

Est le Prince charmant,  
Que même après sa mort j'aime si tendrement.  
Peut-être blâmez vous ma foible résistance ;  
Mais si jamais l'Amour vous met sous sa puissance,

298      L E P R I N C E  
Si vous savez jamais ce que c'est que d'aimer,  
Vous me plaindrez, ma sœur, au lieu de me  
blâmer.

A L C I O N E.

Pour être sans amour, on n'est pas sans ten-  
dresse,  
Et je n'ai jamais cru l'amour une foiblesse;  
Mais ce vaillant Alcandre en Cypre parvenu  
Jusqu'où peut s'élever un mérite connu,  
Et puisque vous l'aimiez d'une ardeur non com-  
mune,  
Heureux dans son amour plus que dans sa for-  
tune,  
Pourquoi s'éloigna-t-il ? & s'il vous fut si  
cher,  
L'avez vous du souffrir ?

E L I S E.

J'eusse pu l'empêcher ;  
Mais loin de m'opposer au voyage d'Alcandre,  
Mon seul commandement le lui fit entrepren-  
dre :  
Vous saurez les raisons de son éloignement  
Et de nos feux cachez le triste événement.

A L C I O N E.

Ne me differez pas cette faveur extrême.

E L I S E.

Je ne refuse rien aux personnes que j'aime.  
Mon Alcandre étoit donc un Prince malheu-  
reux ;  
Mais qui n'eut pas d'abord un dessein rigou-  
reux.  
D'une illustre Princesse il reçut la naissance,  
Et monta sur le Trône au sortir de l'enfance.  
Sa mere eut de l'amour pour un Prince étran-  
ger,  
Aimable, mais ingrat, infidèle & léger,  
Et dont elle se vit depuis abandonnée,  
Bien qu'unie avec lui par un saint hyme-  
née ;

Mais

Mais qui peut s'assurer d'un esprit inconstant ?  
 Ce Prince abandonna celle qu'il aimoit tant,  
 Et lui laissant un fils, cher, mais funeste gage,  
 Alla peut être ailleurs offrir son cœur volage.  
 Elle espéra long tems de le voir de retour,  
 Que n'espere-t-on point quand on brûle d'a-  
 mour ?

Mais de son vain espoir enfin desabusée,  
 Et d'un perfide époux se voyant méprisée,  
 Elle laissa tout faire à sa juste douleur,  
 Et prête de finir sa vie & son malheur,  
 Assembla ses Sujets, & leur fit reconnoître  
 Le fils de son ingrat pour leur souverain Maî-  
 tre :

Elle meurt, & mourant cache même à son fils,  
 De son pere inconstant le nom & le pays,  
 Elle ne voulut pas qu'après sa foi faussée,  
 Un infidelle époux d'une Reine laissée,  
 Sût qu'il en eût un fils, que ce fils fût un Roi,  
 Et qu'il fit gloire ainsi d'avoir manqué de foi.  
 Son fils donc lui succede, & son adolescence  
 Des Rois les plus prudens égale la prudence.  
 Il est brave, il est juste, & de son Peuple aimé,  
 Il est de ses voisins craint autant qu'estimé.  
 Mon malheureux portrait le ravit & l'enflâme,  
 Il me fait demander à mon pere pour femme ;  
 Mon pere le refuse, & même avec dédain,  
 Lui mande sur le bruit de son pere incertain,  
 Qu'on peut lui reprocher que la Reine sa mere  
 Fut femme sans époux, & qu'il est fils sans  
 pere.

Alcandre refusé, mais Alcandre amoureux,  
 Loin de se rebuter d'un refus rigoureux,  
 Vint en Cypre, où l'Amour me fit bien tôt con-  
 noître

Le feu que dans son cœur ma beauté faisoit  
 naître :

Vous vouliez tout savoir, & je vous ai tout  
 dit.



Je ne vous quitte pas d'un plus ample recit :  
Je veux savoir comment vous eutes connoif-  
fance

Du secret important de sa haute naissance;  
Mais ne seroit-ce point aigrir votre douleur ?

E L I S E.

Un malheureux se plaît à conter son malheur.  
Il m'aimoit donc, ma sœur, & ne me l'osoit  
dire ;

Mais sa langueur enfin découvrit son martyre,  
Et les tristes soupirs de son cœur enflâmé  
Le firent soupçonner d'aimer sans être aimé.  
La pitié par l'estime est souvent excitée ;  
De son mal dangereux la Cypre est attristée ;  
En lui l'Etat perdoit un Guerrier généreux,  
Mon pere lui devoit plus d'un combat heu-  
reux,

Et la Cour autrefois pleine de barbarie,  
Devoit sa politesse à sa galanterie.  
Pour moi, je lui devois des soins & des res-  
pects,

Que sa condition ne rendoient point suspects.  
La pitié de son mal dans son mal m'interesse :  
Je veux savoir le nom de sa fiere Maîtresse ;  
Je le presse en secret de me le découvrir.  
Si j'avois, me dit-il, quelque espoir de gué-  
rir,

Vous ne sauriez jamais que par la mort d'Alcan-  
dre,  
La cause de son mal que vous voulez appren-  
dre ;

Le malheureux vous aime : à ce mot échap-  
pé,  
Déjà de vos beaux yeux les foudres l'ont frap-  
pé :

Il voit d'un fier dédain s'armer votre visage,  
Et dans ce fier dédain de sa mort le présage ;  
Mais ayant obéi, si vous l'en haïssez,

Dai.

Daignez connoître au moins ce que vous punissez.

Il est Prince, Madame, & les Rois de sa race  
N'ont point mis dans son cœur sa téméraire audace:

Un feu respectueux, une immuable foi,  
Font vivre son espoir plus que le nom de Roi.  
Mais si cet humble aveu de sa flâme insensée,  
Paroît un nouveau crime à votre ame offensée,

Un regard menaçant de vos yeux en courroux  
Le feront à l'instant expirer devant vous.

Lorsque j'allois punir ce discours téméraire,  
Sa qualité de Roi suspendit ma colere;

Je la sentis s'éteindre au lieu de s'allumer:

Peut-on long-tems haïr ce que l'on doit aimer?

L'union de deux cœurs dans le Ciel déjà faite,  
Leur inspire à s'aimer une pente secrète;

Elle prévient leur choix, & tel est son pouvoir,  
Que l'on s'aime souvent avant que de se voir.

J'écoutai donc, ma sœur, ce qu'il me voulut dire;

Il m'apprit que l'amour le mit sous mon empire,

Sur mon simple portrait, sur le bruit de mon nom,

Que vous dirai-je encore? il obtint son pardon.

A L C I O N E.

L'orgueil qu'un sang illustre à nos ames inspire,  
En vain malgré l'amour veut garder son empire;

Les soupirs d'un Amant agréable à nos yeux

Triomphent tôt ou tard d'un cœur impérieux;

Et selon qu'un Amant est capable de plaire,

Il se rend le destin favorable ou contraire.

E L I S E.

Ha ma sœur! ce n'est pas ce qui nous rend  
heureux,

La fortune peut tout dans l'Empire amoureux ;  
Et souvent son caprice a fait des misérables,  
Des plus rares beautez, des Amans plus aimables.

Que le calme est à craindre aux plus heureux  
Amans !

Que leur sort est sujet à de grands changemens !

Le Soleil a deux fois enrichi les campagnes,  
Et deux fois a fondu la neige des montagnes,  
Depuis qu'Amour fait voir entre ce Prince &  
moi

Les plus rares effets d'une constante foi.  
Hélas ! de quoi nous sert d'avoir été fidelles ?  
En avons nous moins eu de traverses cruelles ?

Un Prince que le Ciel avoit fait si charmant,  
Si constant à m'aimer, que j'aimai constamment,

Par un indigne sort, sous une main barbare,  
Tombe, & me laisse aux maux que sa mort me prépare.

Ha ! sa perte m'apprend que la fidélité,  
Est une vertu vaine & sans utilité.  
Mais il est tems, ma sœur, d'aller où nous appelle

De nos propres Sujets l'assemblée infidelle ;  
Allons voir Nicanor, d'un prétexte pieux,  
Déguiser les desseins d'un cœur ambitieux :  
Et son fils Amintas qu'un même esprit inspire,  
Couvrir de son amour son dessein pour l'Empire ;

Mais leur ambition, outre l'ordre du Roi,  
Aura besoin encor & de vous & de moi.  
Si vous voulez, ma sœur, être d'intelligence,

Et comme moi contre eux vous armer de confiance,

Nous

Nous les obligerons ces Tyrans odieux,  
De recourir au crime , & d'offenser les  
Dieux ;

Et peut - être le Ciel qu'irrite le Coupable,  
D'ennemi qu'il nous est , deviendra favorable.

*Fin du premier Acte.*



ACTE



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

NICANOR, ELISE, ALCION E,  
AMINTAS.

N I C A N O R.

**M**Adame, je veux bien ici vous répéter,  
Ce que dans le Conseil je viens de protes-  
ter,

Que mon fils Amintas vous aime & vous adore,  
Et qu'il mourra plutôt du feu qui le dévore,  
Que de se prévaloir des volontez du Roi,  
Pour un bien qu'il n'attend que de sa seule foi.

E L I S E.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répète,  
J'ai du ressentiment de sa flâme discrete,  
Et c'est de tout mon cœur que je voudrois ai-  
mer

Celui dont la vertu ne peut trop s'estimer ;  
Mais j'atteste les Dieux que je ne le puis faire,  
Et s'il n'est point aimé, que c'est sans me dé-  
plaître.

N I C A N O R.

Cependant Orofmane à la côte paroît,  
Vous savez ce qu'il peut, hazardeux comme il  
est;

Et contre un ennemi que la Cypre appréhende,  
Que nous avons besoin d'un Roi qui la défende;  
Et vous savez aussi que Pisandre en mourant...

ELISE,

E L I S E.

Je fai tout, & de plus, qu'il est indifférent  
De laquelle des sœurs, d'Elise ou d'Alcionne,  
Votre fils Amintas reçoit la Couronne;  
Ma sœur peut comme moi couronner Amintas,

N I C A N O R.

Mais il n'aime que vous.

E L I S E.

Mais je ne l'aime pas.

N I C A N O R.

Amintas ne veut point de sceptre sans Elise.

A L C I O N E.

Je veux encore moins d'Amintas qu'on mé-  
prise.

E L I S E *se tournant vers Alcioné.*

Ha! je l'ai refusé; mais sans le mépriser.

A L C I O N E.

Et sans mépris aussi je le puis refuser:  
Je le sépare assez des hommes du vulgaire,  
Je trouve assez en lui ce qui me pourroit plaire;  
J'estime sa vertu, j'admire sa valeur:  
Mais à votre refus il m'offriroit son cœur;  
Et quoique son amour puisse être son excuse,  
Je ne puis accepter ce qu'un autre refuse.

N I C A N O R.

Vous pourrez entre vous terminer ces débats,  
Mais mon fils doit regner.

E L I S E.

Et ne regne t-il pas,

Puisque vous dont il tient la vie & la lumière,  
Avez sur cet Etat une puissance entière?  
Du moins tout sans réserve y dépendroit de  
vous,

Si vous pouviez aussi vous marier sans nous.

Mais à l'ordre du Roi qui du Sceptre dispose,  
De grace examinons s'il manque quelque  
chose:

L'intention du Roi, (vous en serez d'accord)  
Est que l'une de nous soit Reine après sa mort;

Et

Et s'il veut qu'Amintas ait part en la Couronne,

C'est comme époux d'Elise, ou celui d'Alcione.

Mais de l'aimer jamais mon cœur est éloigné ;  
Il dédaigne ma sœur, il en est dédaigné :

Perdrons-nous elle & moi pour cette antipathie,

Cypre, que nos ayeux nous ont assujettie ?

Et pourra-t-il regner votre fils Amintas,  
Puisque ma sœur ni moi ne l'épouserons pas ?

N I C A N O R.

Mon fils peut succéder à Pisandre mon frere.

E L I S E.

Ce frere fut son Roi, mais ce Roi fut mon pere.

A M I N T A S.

Puis-je parler, Seigneur ?

N I C A N O R,

Oui parle; mais en Roi.

A M I N T A S.

A ces divines sœurs qui peuvent tout sur moi,  
Comment puis-je parler qu'en esclave fidelle,  
Dont le moindre murmure en seroit un rebelle ?

Conserver son respect heureux ou malheureux,

C'est comme doit agir un Amant généreux.

J'aime Elise, & mon ame à ses fers asservie,  
N'en sortira jamais qu'en sortant de la vie ;  
Et toute autre beauté par des sceptres offerts,  
La tenteroit en vain de sortir de ses fers.

Pourrois-je donc, Seigneur, épousant Alcione,  
A sa sœur que j'adore ôter une Couronne ?

Quand vous l'ordonneriez, vous devrois-je  
obéir ?

Tout d'un tems, puis-je aimer Elise & la trahir ?  
Ha ! que l'ambition ne nous fasse rien faire,  
Dont nous puissions rougir, qui puisse lui déplaire ;

N'exi-

N'exigez rien d'un fils qu'il doive refuser,  
Et dont un pere un jour le puisse mépriser.

N I C A N O R.

Et de ton pere aussi ne trompe pas l'attente.  
Mais quel homme inconnu sans ordre se pré-  
sente ?

S C E N E II.

SEBASTE, ELISE, NICANOR,  
ALCIONE, AMINTAS.

SEBASTE *parlant à Amintas.*

J'É vous cherchois, Seigneur : en ces mots vous  
verrez,

Ce que veut Orosmane ; & vous lui répondrez.

N I C A N O R.

Et que peuvent avoir mon fils & ce Corsaire,  
A démêler ensemble ?

S E B A S T E.

Une importante affaire.

E L I S E.

Amintas me regarde, & rougit, & pâlit.

A L C I O N E.

Quelque chose le trouble en ce Billet qu'il  
lit.

A M I N T A S.

Ce Billet est pour vous, plus que pour moi,  
Madame ;

Que de troubles divers s'élevent dans mon  
ame !

E L I S E *après avoir lu.*

Vous me gardiez encor un si cruel malheur,  
Grands Dieux ! & vous souffrez qu'un Pirate, un  
voleur,

Noirci déjà d'un crime à mon repos funeste,

At-



Attaque mon honneur, le seul bien qui me reste !

Amintas, vous pourriez douter de ma vertu,  
Si je ne publiois ce que vous avez tu.

## L E T T R E.

Envain, Prince Amintas, tu brûles pour Elise,  
Et tu veux devenir son époux & son Roi :  
Elle a depuis long-tems disposé de sa foi ;  
Depuis long-tems elle est éprise  
D'un Prince digne d'elle, & plus heureux que  
toi.

Un Prince qui n'est plus, il est vrai, m'a servie ;  
Lorsqu'il m'aimoit, je l'aimois, & s'il étoit en vie,  
Je l'aimerois encor ; il seroit mon époux,  
Et je n'aurois jamais que des dédains pour vous.  
La douleur de sa mort m'avoit déterminée  
A ne vivre jamais sous les loix d'hyménée.  
Je change de dessein : mais je me mets à prix ;  
D'Orosmane sans vie, ou d'Orosmane pris,  
La tête criminelle à ma fureur promise,  
Vous laissez encor l'espoir d'un Royaume & d'Elise ;  
Un tel présent vous fait son époux & son Roi.  
Songez-y, Prince, ou bien ne songez plus à  
moi.

## A M I N T A S.

Ne songer plus à vous ? ah ! que plutôt ma vie,  
Dans les fers du Pirate à jamais asservie,  
Assure son salut, acheve mon malheur,  
Et que désespéré je meure de douleur !  
Si le Ciel qui vous fit si charmante & si belle,  
Mais aussi qui vous fit si fière & si cruelle,  
Accordoit à mes vœux l'honneur de vous van-  
ger,  
Quand bien votre fierté constante à m'outra-  
ger

Par d'injustes rigueurs troubleroit ma victoire,  
 Tout ce qui vient de vous fait ma joye & ma gloire:

Je chéris tout en vous jusqu'à votre fierté ;  
 Je ne me plaindrois point d'être si maltraité ;  
 Et quand vous fausseriez la parole promise,  
 Je me plaindrois du Ciel sans me plaindre d'Elise.

E L I S E.

Non, non, Prince, espérez, puisque je le permets,  
 Vangez-moi, je tiendrai tout ce que je promets.

Ce n'est pas, je l'avoue, une basse entreprise,  
 Que de vaincre Orosmane, & faire aimer Elise.  
 Vous allez attaquer un prodige en valeur,  
 Heureux dans les combats, & trop pour mon malheur ;

Mais quoique la victoire en soit presque impossible,

Le desir d'être aimé rend un cœur invincible.

Servez-vous donc du tems, tandis qu'il est pour vous,

Et que vous n'avez point encore de jaloux ;  
 Car quand seul vous seriez capable de me plaire,  
 Je ne me donnerai qu'au Vainqueur du Corsaire.

Je vous l'ai déjà dit, sa prise ou son trépas  
 Laisent tout espérer au vaillant Amintas.

Allez donc, allez vaincre ; & cependant mes larmes,

Vont demander aux Dieux, le bonheur de vos armes.

*Elle sort.*

A M I N T A S.

Avec votre secours qui me peut résister ?

A quel hardi dessein ne me puis-je porter ?

Vous verrez abbattu l'orgueil qui vous outrage,  
 Et vous me plaindrez mort, ou louerez mon courage.

SE-

S E B A S T E.

Avant qu'avoir vaincu vous triomphez , Sei-  
gneur.

Je pardonne la fougue à votre jeune ardeur :  
Mais si l'excès bouillant d'une ardeur non com-  
mune,

Et le prix qu'un combat offre à votre fortune,  
Enflamme à un tel point votre cœur amou-  
reux,

Qu'il ne peut différer ce combat dangereux,  
Celui qu'on traite ici de Voleur, de Corsaire,  
Et qui se rend pourtant plus d'un Roi tributaire ,  
Ne sera pas long-tems d'Amintas attendu :  
Seul dans une chaloupe à vos bords descendu,  
Il viendra contenter le desir qui vous presse ,  
Et vous pourrez ainsi contenter la Princesse,  
Donnez votre parole , & fiez-vous en moi,  
Que vous pourrez bien-tôt, vous battre avec  
mon Roi.

N I C A N O R.

Quoi ! la Cypre verroit une telle aventure !  
J'offenserois ainsi l'honneur & la Nature !  
J'exposerois un fils si vaillant & si cher  
Au hazard d'un combat qu'on peut lui repro-  
cher,

D'un combat dont la fin seroit toujours hon-  
teuse,

Quand même sa valeur pourroit la rendre heu-  
reuse !

Dans mille occasions que le tems peut donner,  
Pour obtenir Elise, & pour te couronner,  
Tu trouveras assez de quoi te satisfaire,  
Sans aller te commettre avecque ce Corsaire.

A M I N T A S.

Dira-t-on que vous seul ne m'avez pas permis  
De vaincre le plus grand de tous vos enne-  
mis,

De mériter la Cypre à ma valeur promise,  
Et bien plus que la Cypre , une divine Elise,

Sans

C O R S A I R E. 311

Sans qui je ne puis vivre, & sans qui mon tré-  
pas,

Que vous redoutez tant, dépendra de mon bras?  
Car enfin, la perdant, je n'écouterai guere,  
Ni les sages conseils, ni les ordres d'un pere;  
Et quand vous m'opposez ces ordres rigoureux,  
Vous vous rendez, Seigneur, pour moi plus  
dangereux,

Que ne sera jamais la valeur du Pirate,  
Qu'Elise & mon honneur veulent que je com-  
batte.

N I C A N O R. *Il sort.*

Va donc, sui ton destin, je ne te retiens plus.

S E B A S T E.

Vous perdez bien du tems en discours super-  
flus.

A M I N T A S.

Allons donc au combat sans tarder davantage.

S E B A S T E.

Allons, Prince, un Vaisseau m'attend près du  
rivage;

Orosmane à la rade en peu de tems saura,  
Ce que vous lui voulez, & vous satisfera.

A L C I O N E.

Amintas ! ô mon cœur, que me faites-vous  
faire ?

Vous vous exposez donc à la foi d'un Corsai-  
re ?

Un Prince comme vous se devoit ménager.

A M I N T A S.

Elise est offensée & je la veux vanger:

Qui n'en est pas aimé, n'est pas digne de vi-  
vre.

Il faut qu'un prompt trépas de mes soins la dé-  
livre,

Ou qu'un combat heureux change son cœur in-  
grat:

Et ce bonheur vaut bien qu'on hazarde un com-  
bat.

*Il sort.*

SCE

## SCENE III.

ALCIONE, CLARICE.

ALCIONE.

**H**Elas ! ce n'est pas là ce que je voulois dire  
 A l'innocent auteur de mon cruel martyre :  
 Je lui voulois ouvrir les secrets de mon cœur,  
 Lui dire qu'il y regne en aimable vainqueur ;  
 Lui reveler les maux qu'il ignore, & qu'il cause :  
 Clarice, l'as-tu vu ? j'ai fait tout autre chose.  
 Ainsi le criminel de son remords pressé,  
 Se coupe, & ne dit rien de ce qu'il a pensé ;  
 Ainsi ce cher vainqueur de mon ame soumise,  
 Dont ma foible raison les armes favorise,  
 Ne fait point sa conquête, & ne la saura point,  
 Tant un destin cruel à mon amour est joint ;  
 Et quand bien il sauroit qu'il cause ma souffrance,  
 M'en devois-je flatter de la moindre espérance ?  
 Ce Prince aime ma sœur, il ne peut donc m'aimer ;  
 Et quand il changeroit, le pourrois-je estimer ?  
 Pensant gagner mon cœur, il perdrait mon estime,  
 Et son amour pour moi me paroîtroit un crime.  
 Cependant il se jette en un mortel danger ;  
 Ai-je à m'en réjouir ? ai-je à m'en affliger ?  
 Si ce Prince est vaincu, ce Prince perd sa gloire,  
 Et je dois faire ainsi des vœux pour sa victoire ;  
 Mais sa victoire aussi lui donnera ma sœur,  
 Et je dois craindre ainsi de le revoir vainqueur.  
 L'un & l'autre succès, favorable ou contraire,  
 S'oppose également à tout ce que j'espere ;

Ou

Ou plutôt je crains tout, & je n'espere rien :  
Est-il un desespoir plus juste que le mien ?

C L A R I C E.

Mais Amintas lassé d'aimer qui le méprise,  
Peut un jour vous offrir ce que refuse Elise.

A L C I O N E.

Après les sentimens d'une noble fierté,  
Où mon cœur contre lui s'est tantôt emporté,  
Après avoir promis à ma sœur qui m'est chère,  
De résister comme elle aux volontez d'un Pere,  
Lâche puis-je trahir la fierté de mon cœur,  
Et plus lâche manquer de parole à ma sœur ?

C L A R I C E.

Il sauroit mon amour si j'étois Alcionne.

A L C I O N E.

Que pourroit-il penser d'une ame qui se donne ?  
Ha ! si de là dépend tout l'heur de mon destin,  
Résolvons nous plutôt d'en avancer la fin ;  
 Craignons l'état honteux d'une amante qui  
prie.

Mais à quoi songes-tu, mon aveugle furie ?  
 Hé, n'ai-je pas voulu dans ce même moment,  
 Lui découvrir ma flâme, & mon cruel tour-  
ment ?

Et découvrir sa flâme à celui qui la cause,  
 Si ce n'est le prier, il s'en faut peu de chose.  
 O Dieux ! quand je reproche à mon esprit con-  
fus

Que je viens de courir le danger d'un refus ;  
 Qu'il n'est rien de plus bas qu'une inutile plain-  
te,

Qu'aisément je m'engage aux loix de la con-  
trainte,

A ne croire jamais mes desirs trop ardens,  
 A défendre à mon cœur ses soupirs imprudens.  
 Mais en vain on le cache : un air triste au visage,  
 Une langueur aux yeux sont un muet langage,  
 Qui trahit le secret d'un soupir retenu,

O

Et

314      **LE PRINCE**  
Et le feu de l'amour tôt ou tard est connu.  
Non non, triste Princesse, il faut cesser de vi-  
vre,  
C'est le meilleur conseil que tu peux jamais sui-  
vre.  
Choisis, choisis plutôt la mort que de rougir;  
Laisse à ton desespoir la liberté d'agir,  
Et soit que ton Amant vainque ou perde la vie,  
Meurs de ton déplaisir, ou de ta jalousie.

*Fin du second Acte.*



**ACTE**



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

N I C A N O R , C R I T O N .

N I C A N O R .

**L**E Corsaire Orosmane a donc pris terre  
ainsi ?

C R I T O N .

Et renvoyé sa Barque & ses Soldats aussi.

N I C A N O R .

Et mon fils ?

C R I T O N .

Et le Prince a de la même sorte  
Renvoyé les Soldats qui lui servoient d'escorte.  
Ils se sont allez battre au pied d'un grand ro-  
cher,

Où sans se faire voir on ne peut approcher.

Mais, Seigneur, consentir à ce combat funeste...

N I C A N O R .

J'ai fait ce que j'ai dû, les Dieux feront le reste;  
La victoire en dépend, & non pas notre cœur,  
Qui doit être invincible en cédant au vainqueur.  
Mais la Flotte Corsaire à notre rade ancrée,  
S'est à l'aube du jour en deux parts séparée.

C R I T O N .

Dont l'une, vent en poupe, a pris la haute mer,  
Pendant qu'on a vu l'autre en bon ordre ramer,



316      **L E P R I N C E**  
Vers l'Occident de l'Isle où l'abord est facile,  
Et qui n'est défendu ni de Fort ni de Ville.

**N I C A N O R.**

Ils ont quelque dessein qui nous est inconnu.  
Mais que veut donc Licas ?

**S C E N E II.**

**L I C A S , N I C A N O R.**

**L I C A S.**

**L**E Prince est revenu,  
Seigneur !

**N I C A N O R.**

De son combat il revient plein de gloire,  
Qu'en est-il ?

**L I C A S.**

Il n'a point parlé de sa victoire.  
Le Prince est modéré.

**N I C A N O R.**

Le Prince est donc vaincu ?  
Et s'il l'est avec honte, il n'a que trop vécu.

**L I C A S.**

Le Corsaire, Seigneur, a surpris Amatonte.

**N I C A N O R.**

O Dieux ! ajoutez-vous cette perte à ma honte ?

Et si votre secours me veut abandonner,  
Quel remède assez prompt y pourrai-je donner ?  
Mais fait-on le détail d'une telle aventure ?

**L I C A S.**

Ce que j'ai pu tirer d'un Peuple qui murmure,  
Et vous savez, Seigneur, ce qu'on en peut tirer,  
C'est ce qu'en peu de mots je vais vous déclarer.

Les troupes d'Orosmane en terre descendues,  
se

Se font en divers corps dans l'Isle répandues ;  
L'un a pris Amatonte, & le plus fort de tous,  
Que les autres suivront, marche & vient droit à  
nous.

N I C A N O R.

C'est assez.

S C E N E III.

N I C A N O R, E L I S E, L I C A S.

N I C A N O R.

Savez vous qu'Amatonte est surprise,  
Madame, & qu'on s'en prend à la Princesse  
Elise ;

Qu'on dit qu'elle s'entend avec nos ennemis,  
Puisqu'elle a refusé de couronner mon fils ;  
Que par ce fier refus une guerre imprévue  
Trouve Cypre allarmée & de Roi dépourvûe ;  
Et qu'à nous qui pourrions les esprits rassu-  
rer,

Elle ne permet pas seulement d'espérer ?

E L I S E.

Je permets d'espérer au vainqueur du Corsaire.

N I C A N O R.

Mais Amintas vaincu perd l'espoir de vous plai-  
re.

Ce Prince qui vous aime, & que vous méprisez,  
Pour conserver un bien que vous lui refusez,  
Pour défendre la Cypre à d'autres destinée,  
Ira-t-il exposer sa vie infortunée ?

Ha ! puisqu'à son amour l'espoir est défendu,  
Que Cypre soit perdue autant qu'il est perdu.

E L I S E.

Ce n'est pas la saison de faire des reproches,

Quand de nos ennemis nous craignons les ap-  
proches,

Ni de laisser ainsi tout un Peuple effrayé,

Qui n'espere qu'en vous , qui vous a tout fié.

Que fait donc en vos mains la Régence remise,  
Et vous en servez-vous seulement contre Elise ?

J'aurois donc bien choisi pour Epoux & pour  
Roi,

Un Prince qui craindroit de s'exposer pour moi.

Ce n'est qu'en défendant , en forçant des mu-  
railles,

Marchant vers l'ennemi , lui donnant des ba-  
tailles,

Quand on n'est pas né Roi, qu'on se peut cou-  
ronner ;

A de moindres exploits je ne me puis donner,

Quand ce que j'ai juré pourroit un jour s'en-  
freindre,

Et dans mon cœur changé la vengeance s'étein-  
dre.

Mais le Prince Amintas ne s'est-il point battu ?

Tient-on secret, s'il est vainqueur ou bien vain-  
cu ?

L I C A S.

Il vous cherche , Madame.

E L I S E.

Ha ! qu'il vienne m'apprendre

Le succès du combat que je brûle d'entendre.

Je vous demandois , Prince ; est-il mort , est-il  
pris

Le barbare Corsaire, & suis-je votre prix ?

Ou vaincu, venez-vous en affliger Elise,

Assez triste déjà d'Amatonte surprise ?

SCENE

S C E N E IV.

AMINTAS, ELISE, NICANOR.

AMINTAS *le bras en écharpe.*

**J**E suis vaincu, Princesse, & je cede à mon sort;  
 Mon bras blessé n'a fait qu'un inutile effort,  
 Et les longues rigueurs de votre fier courage,  
 Ont enfin accompli leur malheureux présage.  
 Je vous perds, belle Elise, & je ne cherche plus  
 D'où venoient vos mépris, vos froideurs, vos  
 refus:

Qui pour vous acquérir a manqué de vaillance,  
 A bien plus mérité que votre indifférence.  
 Dois-je vous l'avouer? un illustre vainqueur,  
 Tout ennemi qu'il est, auroit gagné mon cœur:  
 Mon ame auroit été de la sienne charmée,  
 Dans le tems que sa main la mienne a désar-  
 mée,

Si je pouvois aimer ce que vous n'aimez pas.  
 Lorsque j'ai succombé sous l'effort de son bras,  
 Va, Prince, m'a-t-il dit, vis pour aimer Eli-  
 se;

Un Dieu ne feroit pas de plus belle entreprise:  
 Qui par de tels desseins fait envier son sort,  
 En mérite un meilleur que mes fers ou la  
 mort.

De si beaux sentimens si conformes aux nôtres,  
 N'adouciront-ils point la cruauté des vôtres?  
 Quoique par lui vaincu, que par lui malheu-  
 reux,

Je dois cette justice à son cœur généreux,  
 Que sa vaillante main ne m'a laissé la vie,  
 Qu'à cause que l'amour vous l'avoit asservie.  
 Vous souhaitez sa mort; mais j'atteste les  
 Cieux

Qu'il ne parle de vous que comme on fait des  
Dieux ;  
Qu'il n'est point de mortel plus digne de vous  
plaie,  
Et que l'on connoît mal cet illustre Corsaire.

E L I S E.

Ajoutez, Amintas, que cet heureux vainqueur  
Vous ôte en même tems la victoire & le cœur.  
D'autres Guerriers que vous dans l'Asie ou la  
Grece,  
Prendront les interêts d'une jeune Princesse,  
Combattront Orofmane, & s'ils en sont vain-  
cus,  
Ne lui parleront point de ses rares vertus.

A M I N T A S.

Vous me blâmez, Madame, à cause que j'es-  
time,  
En mon ennemi même, un vainqueur magna-  
nime.  
Jugez plutôt par-là, combien c'est vous ai-  
mer,  
Que de haïr pour vous ce qu'on doit estimer :  
Obligé de la vie à ce vaillant Corsaire,  
Je préfère à l'honneur la gloire de vous plai-  
re ;  
Car, ingrat e beauté, quand mon noble vain-  
queur  
Me devoit reprocher que je suis sans honneur ;  
Dans son camp, dans sa tente, au péril de ma  
vie,  
J'irai par son trépas assouvir votre envie ;  
Privé même d'espoir de vous plus posséder,  
Je veux pour vous encor aller tout hazarder.

E L I S E.

Un si beau desespoir, Prince, plus qu'autre  
chose,  
Pourroit faire cesser le malheur qui le cause.  
Vaincre au milieu des siens mon ennemi cruel,  
C'est bien un autre exploit que le vaincre en  
duel. Pour

Pour les biens de l'Amour comme de la For-  
tune,  
Ce qu'on manque une fois se doit tenter plus  
d'une ;  
On s'expose pour vaincre , on vainc en combat-  
tant,  
Et la guerre & l'amour veulent qu'on soit con-  
stant.

N I C A N O R.

Mais la guerre & l'amour couronnent la con-  
fiance,  
Et des plus malheureux font vivre l'espérance.

E L I S E.

Mais un cœur généreux de malheurs combat-  
tu,  
Pour perdre son espoir ne perd point sa vertu.  
Songez , songez plutôt à l'Armée ennemie,  
Qui menace Paphos par la Paix endormie ;  
Songez à nos remparts en danger d'être pris,  
Et songez qu'il faut vaincre avant qu'avoir un  
prix.  
Tandis que notre encens brûlera dans nos Tem-  
ples,  
Allez aux Cypriens donner de beaux exem-  
ples ;  
Ils vous tendent les bras , courez les secou-  
rir,  
Et pour vous-même enfin allez vaincre ou  
mourir.

## SCENE V.

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

**D**effions-nous, mon fils, de cette ame cachée:  
 Quand du commun danger elle paroît touchée,  
 Et nous porte au combat pour le salut de tous,  
 Elle veut seulement se défaire de nous.

AMINTAS,

Quelque dessein qu'elle ait, cette belle Princesse,

Sa volonté toujours de la mienne est maîtresse,  
 Et de mes actions seule & fatale loi,  
 Dispose absolument de moi-même sans moi.  
 Heureux qu'en ce rencontre elle ne me propose

Qu'une bonne action, à quoi rien ne s'oppose,  
 Et qu'elle ne se sert de son divin pouvoir,  
 Qu'à porter mon courage à faire son devoir!

NICANOR.

Qu'aveuglément tu suis une amour insensée!

AMINTAS.

Vous m'en avez, Seigneur, inspiré la pensée.

NICANOR.

On change de dessein selon l'utilité.

AMINTAS.

On ne suit pas ainsi l'exacte probité.

NICANOR.

Ha! ne te pique point de ces vertus frivoles.

AMINTAS.

C'est perdre tems, Seigneur, en de vaines paroles,

Tandis que de Paphos tout le peuple étonné  
 Se croit avec raison de nous abandonné.

Don-

Donnons pour son salut des ordres nécessaires,  
 Envoyons des Partis observer les Corsaires:  
 Tandis que vous veillez à défendre nos murs,  
 Employez ma valeur aux travaux les plus durs;  
 Rendez-moi digne enfin de ces hautes pensées,  
 Que vos conseils hardis dans mon ame ont laissés.

N I C A N O R.

Allons donc faire encor des ingrats dans Paphos.

S C E N E VI.

A M I N T A S , C R I T O N.

A M I N T A S.

**P**rens mes armes, Criton, & deux de mes chevaux,  
 Sur le bord de la mer je te joins dans une heure:

Mais ne te lasse point de ma longue demeure.  
 Les Princes, éclairez & suivis en tous lieux,  
 Ont dans leurs actions à tromper bien des yeux,  
 Et ce monde empessé qui ne les quitte guère,  
 Les rend plus malheureux que ne croit le Vulgaire.

Je veux aller combattre Orofmane en son camp:

Nous sommes peu, Criton, pour un dessein si grand.

C R I T O N.

Un semblable dessein n'en veut pas davantage.

A M I N T A S.

Je voulois éprouver ton sens & ton courage.

C R I T O N,

Mon zèle,..



## LE PRINCE

A M I N T A S.

Il m'est connu, va vite, &amp; sois adroit.

C R I T O N.

Seigneur.....

A M I N T A S.

Je la vois bien, va, dis-je, sois secret.

## S C E N E VII.

A L C I O N E , A M I N T A S.

A L C I O N E.

**H**A Prince ! il est donc vrai que ma sœur  
vous engage

A verser votre sang pour venger un outrage,  
Et vous expose encore à ce honteux duel,  
A l'incertaine foi d'un Corsaire cruel ?  
Les charmes de ses yeux, ceux de son Diadème.  
Vous jettent donc encor en ce péril extrême ?

A M I N T A S.

Que pensez-vous de moi, Madame ? ah ! jugez  
mieux,

D'un Prince descendu de vos nobles Ayeux.  
Un cœur que la beauté de votre sœur inspire  
Fait aller ses desirs plus loin que son Empire,  
Et ne fait point servir sa noble ambition  
A l'avare intérêt d'une autre passion.  
Quand je devins d'Elise esclave volontaire,  
Son Trône à m'affervir lui fut peu nécessaire ;  
Il prit dans ses beaux yeux l'éclat qu'il eut pour  
moi,  
Et son mérite seul me rangea sous sa loi.

A L C I O N E.

Devez-vous hazarder des jours comme les vô-  
tres,

Quand de votre salut dépend celui des autres,  
Et quand par votre mort, l'Etat aura perdu  
L'unique protecteur, qui l'auroit défendu ?

A M I N.

A M I N T A S.

Je me connois, Madame, & lorsque je m'expose,  
Je crois n'exposer rien, ou du moins peu de chose ;  
Elise m'apprend trop par d'éternels mépris,  
Que mes jours malheureux ne sont pas de grand prix.

A L C I O N E.

Un injuste mépris n'ôte rien du mérite,  
Et la fiere beauté que votre amour irrite,  
Peut avoir eu pour vous d'injustes cruautés,  
Sans avoir ignoré ce que vous méritez.  
Mais, Amant malheureux, vous savez d'elle-même,  
D'où son cœur a pour vous cette froideur extrême,  
Et que ce cœur fidelle aux cendres d'un Amant,  
Vous suscite un Rival au fond d'un monument.  
Tel que Cypre aujourd'hui vous admire & vous prise :  
Car tout n'est pas dans Cypre injuste autant qu'Elise ;  
Vous méritez un cœur qui vous sût estimer,  
Un cœur qui pour vous seul eût commencé d'aimer.

A M I N T A S.

Elise rigoureuse, Elise pitoyable,  
Elle est toujours Elise, elle est toujours aimable,  
Et toujours Amintas méprisé, malheureux,  
Sera toujours fidelle & toujours amoureux.

A L C I O N E.

Un plus sage que vous en aimeroit une autre,  
Qui feroit son bonheur d'un cœur du prix du vôtre.  
Une autre, aussi bien qu'elle, a droit de vous donner

Le titre qui vous manque à vous voir couronner.

Car enfin vous seriez... O Dieux ! que vai-je dire ?

Vous seriez plus heureux, ah ! si vous saviez lire..  
Adieu, Prince. *Elle sort.*

A M I N T A S.

Ha ! j'entends, je serois plus heureux,  
Si je pouvois forcer un destin malheureux,  
Qui me force d'aimer celle qui me méprise,  
Et me fait mépriser celle qui m'est acquise.  
Mais, ô vous ! qui m'offrez un sceptre & votre  
foi,

Pourriez-vous bien changer, si vous n'aimiez  
que moi ?

Jugez, jugez, ô vous ! dont je crains la colere,  
Par ce que vous feriez, de ce que je puis faire.

Je voudrois vous aimer, & ne le devant pas,  
J'en souffre des tourmens pires que le trépas.  
Pouvoir tant pour un autre, & si peu pour moi-même,

C'est bien encore un coup de mon malheur  
extrême ;

Et c'est bien sans raison que j'ose demander,  
Ce que je ne veux pas ni ne dois accorder.

## S C E N E VIII.

N I C A N O R , A M I N T A S.

N I C A N O R.

**L**A fortune est pour nous, cessons de nous en plaindre,

Ce fier Corsaire est pris, nous n'avons plus à craindre ;

La tempête a brisé son vaisseau contre un banc ;

Tu

Tu te vois son vainqueur , sans répandre de  
fang ;  
La Princesse est à toi, la Cypre est secourue:  
Réjoui-toi, mon fils.

A M I N T A S à part.  
O disgrâce imprévue !

N I C A N O R.

Tu soupîres.

A M I N T A S.

La joye a ses excès , Seigneur,  
Nous surprend & nous trouble autant que la  
douleur.

N I C A N O R.

Sa Flotte ne fait point quelle perte elle a  
faite ,  
Si nous savons bien vaincre, elle est déjà dé-  
faite.

A M I N T A S.

Mais sur notre parole, Orofmane est venu,  
A-t'on pu l'arrêter ?

N I C A N O R.

Pourquoi ne l'a-t'on pu ?  
Sa Flotte nous surprend, assiége, attaque, vo-  
le ;  
Ne nous montre-t'il pas à manquer de parole ?  
Lorsque les deux Guerriers au combat déjà  
prêts,  
Le fer doit terminer les divers interêts,  
La moindre hostilité cesse de part & d'autre.

A M I N T A S.

Son manquement de foi n'excuse pas le nô-  
tre.

N I C A N O R.

Il a pris Amatonte, & cette hostilité  
Nous rend notre parole, & finit tout Traité.  
Il faut que le trépas de ce Roi des Corsaires

Non

Nous vange, & tant de Rois qu'il s'est fait  
tributaires.

Je veux faire périr par le feu, par le fer,  
Ces ennemis communs, ces Tyrans de la  
Mer;

Et toi, va donner ordre à garder le Cor-  
saire.

A M I N T A S.

Pour son salut plutôt tout oser & tout faire.

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E IV.

## SCENE PREMIERE.

## O R O S M A N E.

**M**Aître absolu de l'Empire de l'Onde,  
 Par mille beaux Exploits,  
 De mon Trône flottant j'ai fait trembler des  
 Rois ;  
 Et ma puissance vagabonde  
 En a vu soumis à ses loix,  
 Qui voyoient à leurs pieds tout le reste du  
 monde.

De ce lieu si voisin des Cieux,  
 Où le destin capricieux,  
 Avoit ma fortune portée,  
 En un moment elle tombe aux Enfers,  
 Et languit sous d'indignes fers,  
 Quand loin de la voir arrêtée,  
 Je ne la croyois limitée,  
 Que des bornes de l'Univers.

J'ai vu cent fois au fort de la tempête,  
 L'onde aux Cieux se mêler ;  
 Le foudre étincelant , fendre , abattre , brû-  
 ler  
 Des voiles , des mats sur ma tête.

Je

Je l'ai vu des rocs ébranler,  
Et faire mille éclats du débris de leur faite.

Cent fois dans ma noble fureur,  
Portant la guerre & la terreur,  
Aussi loin qu'alloit mon courage,  
J'ai vu la mort s'opposer à mes pas.  
Mais qu'un visage plein d'appas,  
Fait souvent trembler davantage,  
Que le foudre, que le naufrage,  
Que la guerre, que le trépas!

## SCENE II.

OROSMANE, AMINTAS.

OROSMANE.

**A**pproche, mon vainqueur, mais vainqueur  
Sans combattre,  
Viens voir si dans ses maux mon cœur se laisse  
abbattre,  
Ou plutôt si mes fers font aisez à briser.  
Ou des Princes ingrats le plus à mépriser,  
Viens, pour ne me plus craindre, être mon ho-  
micide:  
Tu peux bien être lâche ayant été perfide.

AMINTAS.

Je ne reconnois plus ce Vainqueur modéré,  
De qui j'avoistantôt le courage admiré.

OROSMANE.

Et je reconnois moins ce Vaincu magnanime,  
De qui le faux éclat a surpris mon estime.

AMINTAS.

Je suis tel que j'étois quand tu fus mon vain-  
queur.

OROS-

Manquer à sa parole, est-ce avoir de l'honneur ?  
 Quand ton pere insolent & fier de ma disgrâce,  
 A déchainé sur moi toute une populace ;  
 Quand après mon naufrage il m'a mis dans les  
 fers ;

Toi qui dûs t'opposer à tant d'affronts soufferts,  
 Tu viens d'une insolence à nulle autre sembla-  
 ble,

Repâitre tes regards des fers dont on m'accable,  
 Par ce procédé lâche, injuste, & rigoureux,  
 Croit-on vanger l'affront d'un combat malheu-  
 reux ;

Avancer d'un Hymen la célèbre journée,  
 Et crois-tu voir plutôt ta tête couronnée ?  
 On a vu des vainqueurs insulter aux vaincus ;  
 Insulter aux vainqueurs, ha ! c'est bien faire  
 plus.

Tu mérites par-là de posséder Elise,  
 Quand on ne l'auroit pas à ta valeur promise.

A M I N T A s.

Tu m'insultes toi-même, & tu fais en ton cœur,  
 Que j'ai peu mérité ce reproche moqueur ;  
 Tu fais bien que je perds l'espérance d'Elise,  
 Et qu'à ton seul vainqueur elle s'étoit promise ;  
 Et ne reproche point de noire lâcheté,  
 Toi qui viens de commettre une infidélité.  
 Pendant notre combat avoir pris une Place ;  
 Quelque injustice après que la Cypre te fasse,  
 Tu l'auras attirée en lui manquant de foi,  
 Et tu te plains à tort de mon pere & de moi.  
 Mais je te dois la vie, & l'honneur me con-  
 seille

De rendre à mon vainqueur une grace pareille,  
 Pour reprendre sur lui sans passer pour ingrat,  
 L'honneur que m'a fait perdre un malheureux  
 combat.

Ta mort & ta fortune à nos fers asservie,  
 Peut pourtant m'assurer le bonheur de ma vie :  
 Mais



332 LE PRINCE

Mais je veux ne devoir mon bonheur qu'à mon bras ;

Mériter la victoire, & ne la voler pas.

De quelque rare prix que soit la récompense,  
Dont tes fers resserrez flattent mon espérance,  
Je les briserai tous au lieu d'en profiter ;  
Je te conserverai ce que je peux t'ôter,  
Mais pourtant sans cesser après de te poursui-  
vre,

O R O S M A N E.

Va ! ni moi de te vaincre & de te laisser vi-  
vre.

A M I N T A S.

Que veux-tu cependant que je fasse pour  
toi ?

O R O S M A N E.

Me laisser, si tu veux, ici seul avec moi :  
Le travail du combat, de la Mer, du naufrage,  
Les efforts que j'ai faits à gagner le rivage,  
M'accablent de sommeil ; & de soins combattu,  
Mon esprit cede enfin à mon corps abbattu.

A M I N T A S.

A l'instant si tu veux....

O R O S M A N E.

Je ne veux autre chose,  
Adieu Prince, & du moins permets que je re-  
pose. *Orosmane s'endort.*

A M I N T A S.

O ! qu'avec tous les soins qui me vont combat-  
tant,  
Je suis bien éloigné d'en pouvoir faire autant !

SCENE

## S C E N E III.

L I C A S , A M I N T A S.

L I C A S.

**J**E vous vais reveler un secret d'importance ;  
 Mais promettez-moi donc de garder le silen-  
 ce,  
 Seigneur.

A M I N T A S.

Acheve-donc.

L I C A S.

La Princesse a voulu,  
 Et me l'a commandé d'un pouvoir absolu,  
 Que je lui fasse voir cette nuit le Corsaire ;  
 Et vous savez, Seigneur, si j'ose lui déplaire.  
 La nuit est avancée , elle s'en va venir.

A M I N T A S.

Hé ! voudroit-elle donc de sa main le punir ?  
 Je la veux observer , & quoiqu'elle s'en fâche,  
 Telle action pourroit lui laisser une tache,  
 Reprochable à moi seul , puisque je l'aurois su.

L I C A S.

De cet endroit , Seigneur , sans en être apper-  
 çu,  
 Vous verrez.... Mais j'entends du bruit ; c'est  
 elle-même.

Cachez-vous.

A M I N T A S.

O, qu'en tout mon malheur est extrême !  
 Ce n'est peut-être ici que l'effet d'un courroux ;  
 Et j'en ai toutefois des sentimens jaloux.

## SCENE IV.

LICAS, ELISE.

LICAS.

**M**adame, vous voyez où pour vous je m'ex-  
pose:  
Le fier Corsaire est seul, & je croi qu'il repose,  
Vous avez souhaité de le trouver ainsi.

ELISE.

O vengeance ! ô fureur ! que vais-je faire ici ?  
Et toi d'entre les Dieux, dont je te croi du nom-  
bre,  
Viens conduire mes coups dans l'obscurité som-  
bre ;  
Viens donner, cher Alcandre, à ma tremblante  
main  
La force de percer le cœur de l'inhumain.  
Viens donner à mon cœur....

## SCENE V.

LOROSMANE, ELISE, AMINTAS.

OROSMANE.

**A**Moi, cruelle Elise !

ELISE.

O Dieux ! il m'a nommée !

OROSMANE.

Après la foi promise ?

Hélas !

ELISE.

N'écoutons point un songe suborneur,  
Qu'un démon tutelaire oppose à ma fureur.  
Achevons....

AMIN.

A M I N T A S.

Ha ! Madame , &amp; que voulez-vous faire ?

E L I S E.

Amintas contre moi protéger le Corsaire !

Amintas m'épier !

O R O S M A N E.

Ma Princesse , est-ce vous ?

Et puis je donc encore embrasser vos genoux ?

E L I S E.

Où suis-je ? ô Dieux ! que vois-je ? &amp; que viens-je d'entendre ?

Dois je croire à mes yeux ? est-ce une ombre ? est-ce Alcandre ?

O R O S M A N E.

Oui , Princesse , je suis cet Amant trop heureux ,

Si dans les longs malheurs d'un exil rigoureux ,

La seule Déesse de mon cœur adorée ,

M'a conservé la foi qu'elle m'avoit jurée :

Mais je suis des Amans le plus infortuné ,

Si je n'ai plus un cœur que vous m'avez donné.

E L I S E.

Hélas ! ce qu'à l'instant pour vanger mon Alcandre ,

Mon bras contre lui-même étoit prêt d'entreprendre ,

T'empêche de douter, que ma fidélité

Ne soit toujours pour toi , ce qu'elle avoit été.

Dieux ! si dans la fureur dont j'étois prévenue ,

Votre puissante main ne m'avoit retenue ,

Si la mienne eût donné par un barbare effort ,

A tout ce qui m'est cher une sanglante mort ,

En quel abîme affreux te serois-tu jettée ,

Amante trop crédule &amp; trop précipitée ?

Et quel crime une erreur, maîtresse de nos sens ,

Ne peut faire commettre aux feux plus innocens ?

O R O S M A N E.

Si vous m'aimez encore , ô divine Princesse !

De

De tous ces longs malheurs qui me suivoient  
sans cesse,

Je ne conserve pas le moindre souvenir,  
Je perds même la peur de tous maux à venir ;  
Et puisqu'enfin le Ciel permet que je vous voye,  
Je ne m'en plaindrai plus, quelque mal qu'il  
m'envoie.

E L I S E.

Ne craignons rien du Ciel après un bien si doux,  
Ce ne peut être en vain qu'il s'est change pour  
nous.

Nos fidelles amours si long tems tourmentées,  
Nos peines, nos douleurs à la fin surmontées,  
Témoignent que le Ciel en nous faisant souffrir,  
N'a voulu qu'éprouver ce qu'il vouloit cherir.

A M I N T A S.

Un malheureux Amant , trop heureuse Prin-  
cesse ,

Ne peut plus être ici qu'un objet de tristesse ,  
La fièvre troubleroit vos mutuels plaisirs,  
Et toi puissant obstacle à mes justes desirs ,  
Et de qui le bonheur acheve mon defastre,  
Par quel charme secret , quel ascendant , quel  
Astre ,

As-tu pu suborner mon cœur à me trahir,  
A t'aimer malgré moi, toi qu'il devoit haïr ?  
Je te devois la vie, Elise peut t'apprendre  
En quelle occasion je viens de te la rendre.  
Je veux briser tes fers, puisque je l'ai promis ;  
Mais, ô le plus mortel de tous mes ennemis,  
Il faut que j'obéisse au sort qui me maîtrise ;  
Il faut qu'encor un coup je te dispute Elise ;  
Et quoique sans espoir de jamais l'acquérir ,  
Que je l'afflige au moins, ne pouvant l'atten-  
drix.

E L I S E.

Ha ! n'attens rien de moi par une telle voye,  
Ni d'Alcandre ennemi que jamais je te voye.

AMIN-

A M I N T A S.

N'esperez pas aussi qu'Amant desespéré,  
Je laisse mon Rival dans un calme assuré.

E L I S E.

Il t'offre une amitié qui n'est point mépri-  
sable.

A M I N T A S.

C'est son défaut pour moi d'être trop esti-  
mable;

C'est parce qu'elle a pu la vôtre mériter,  
Que mon cœur s'en éloigne, & ne peut l'ac-  
cepter.

Oui, dangereux Rival, il faut que je t'estime,  
Quand un juste sujet à ta perte m'anime,  
Et que mon cœur n'ait rien tant à craindre  
que moi,

Dans le dessein que j'ai de me battre avec  
toi.

Mais le tems que je perds à ma plainte fri-  
vole,

Se peut mieux employer à tenir ma parole.

S C E N E VI.

E L I S E , O R O S M A N E.

E L I S E.

**A** Mintas généreux, même à ses ennemis,  
Te tirera des fers comme il te l'a pro-  
mis :

Mais, cher Prince, il est tems qu'Elise impa-  
tiente,

Cesse enfin d'ignorer ta fortune inconstante;  
Et pourquoi si long-tems, & si proche de  
moi,

Le faux nom d'Orosmane abusa de ma foi.

Quand la parfaite Elise, aussi juste que belle,  
M'eut appris les desseins de son pere infidelle,  
Qui sur de specieux, mais frivoles sujets,  
Avoit fait contre moi revolter mes Sujets,  
Et qui pour mieux cacher on marchoit son

Armée,

En menaçoit les bords de la Grece allarmée;  
Elle vit que mon cœur ne pouvant la quit-  
ter,

Pour la premiere fois osa lui résister.

J'abandonnois mon Trône à votre injuste Pere,  
Votre cœur généreux s'en mettoit en colere;  
La crainte de languir un moment loin de

vous,

Me faisoit mépriser cet obligeant courroux;  
Mais vos yeux se servant de toute leur puis-  
sance,

Il se fallut résoudre à cette longue absence,  
Courir au moins pressé de deux maux dange-  
reux.

Sur la Mer mon destin ne fut pas plus heu-  
reux,

Je fus battu des vents, & dans la Cilicie,  
J'eus à tous mes desseins la fortune ennemie.

E L I S E.

Je sai que la fortune accablant la valeur,  
En un dernier combat vous eutes du mal-  
heur,

Et qu'un jeune guerrier tué dans la bataille  
Eut pris pour mon Alcandre.

O R O S M A N E.

Il étoit de ma taille,

Et l'on ne connut point son visage blessé,  
Sous un de mes harnois qu'il avoit endossé.  
Ce faut bruit de ma mort ardemment désirée,  
Outre les miens, trompa ceux qui l'avoient

jurée,

Et me fit oublier aux puissans ennemis,

A qui tout contre moi sembloit être permis.  
 Accablé de malheurs & par Mer & par terre ,  
 Il me restoit encor un seul Vaisseau de guer-

re,  
 Et j'avois conservé des amis généreux,  
 Qui loin de mépriser un Prince malheureux,  
 D'une fidélité qui ne s'est point lassée,  
 Respecterent toujours ma dignité passée.  
 Nous montâmes en Mer de la terre chassez ;  
 La vague étoit émue , & les flots courrou-

cez:  
 Mais c'étoit le parti qui nous restoit à pren-  
 dre,  
 Suivis que nous étions des troupes de Pi-  
 sandre.

Le barbare Orosmane, un Corsaire inhumain,  
 Attaqua mon Navire , & mourut de ma main :  
 Aigri des longs malheurs de mon sort déplé-  
 rable,

Aux Corsaires vaincus je fus inexorable ;  
 Tout tombant sous le fer, ou dans l'onde jetté,  
 Eprouva la rigueur du Vainqueur irrité.  
 De massacre & d'horreur ma colere assouvie,  
 Aux tremblans Matelots fit grace de la vie.  
 J'achevois de les vaincre, & de les desarmer,  
 Quand je vis mon Vaisseau tout à coup abîmer.  
 Ce péril évité me fut de bon présage,

Réveilla mon espoir, anima mon courage.  
 Je prens le nom fameux du Corsaire détruit ;  
 Ce nom en peu de tems est un nom de grand  
 bruit,

Et me fait espérer qu'auprès de votre Pere ,  
 Un Corsaire fera ce qu'un Roi ne put faire.  
 Lors je vous détrompai du faux bruit de ma  
 mort ;

Mais sans vous reveler le secret de mon sort.

E L I S E.

Pourquoi me cachois-tu, que ta rare vail-  
 lance,



Faisoit aux plus grands Rois redouter ta puissance ?

Pourquoi n'ai-je pas su que l'Empire des Mers  
Dépendoit d'un Esclave arrêté dans mes fers ?

O ! que de ce penser ma vanité flattée,

Eût calmé pour un tems mon ame inquiétée !

Que les Dieux qu'à ta perte imploroit mon  
courroux,

M'eussent été cruels, s'ils m'eussent été doux !

Mais à quoi te servit une histoire, une feinte,

Qui pouvoit me donner une mortelle atteinte ?

Quel plaisir as-tu pris à te faire haïr ?

Et qui trompe en amour ne peut-il pas tra-  
hir ?

Pourquoi de nos amours rompois-tu le silence ?

O R O S M A N E.

Je voulus d'un Rival éprouver la vaillance,

Et chercher dans sa mort le funeste plaisir,

D'accuser votre cœur d'avoir su mal choisir.

La crainte d'un Rival, qu'un pere favorable..

E L I S E.

Prince, n'acheve pas un discours si coupable.

Alcandre a pu douter d'Elise & de sa foi !

O R O S M A N E.

Hé ! qui n'est pas jaloux quand il aime ?

E L I S E.

Et c'est moi,

Qui n'ai jamais douté de ta persévérance,

Quand j'avois plus à craindre une ingrate in-  
constance ;

Car les Beutez d'Asie ont des charmes puissans,

Et je sai qu'on oublie aisément les absens.

Oui, Prince ingrat, pendant que tu fus en  
Asie,

Je n'eus jamais pour toi la moindre jalousie :

Je ne crus point de cœur plus ferme que le  
tien :

Mais tu ne rendois pas cette justice au mien ;

Tu me croyois ingrate, infidelle & coupable,

Quand

Quand pour toi j'irritois un pouvoir redou-  
table.

Croi donc que c'est un crime, & le plus  
grand de tous,

Que d'être sans sujet un ingrat, un jaloux ;  
Et qu'une telle excuse en la bouche d'Alcandre,

Multiplie une erreur au lieu de la défendre.

O R O S M A N E.

Percez donc, belle Elise, un cœur mécon-  
noissant.

E L I S E.

Un coupable qui plait est bien-tôt innocent.

O R O S M A N E.

Je ne saurois souffrir de trépas assez rude,  
Si j'ai pu vous donner la moindre inquiétude.

E L I S E.

Et le moindre tourment que tu pourrois souf-  
frir....

O R O S M A N E.

Vangeroit ma Princesse.

E L I S E.

Il la feroit mourir.

Songez plutôt aux maux qui pressent davan-  
tage :

Ta vie est dans les mains d'un homme plein de  
rage,

Qui croit que pour vanger, tous crimes sont  
permis.

Mais taisons-nous, sachons ce qu'aura fait son  
fils.

Hé bien! Prince.

## SCENE VII.

AMINTAS, ELISE, OROSMANE.

AMINTAS.

J'ai fait tout ce que j'ai pu faire,  
 Mais les Gardes doublez par l'ordre de mon  
 Pere,  
 Que de l'humeur qu'il est je ne saurois chan-  
 ger,  
 L'issent mon ame en peine & ta vie en dan-  
 ger.  
 Mais où la force est foible, employons-y l'a-  
 dresse;  
 Sous mes habits connus fors avec la Princesse;  
 Si l'entreprise manque, au mépris de la mort,  
 Je briserai tes fers par un dernier effort.  
 Licas, que j'ai gagné, mon dessein favorise.  
 A quoi donc se résout l'heureux Amant d'Elise?

ELISE.

Nous suivrons ton conseil, ô Prince géné-  
 reux !  
 Prince que malgré moi, j'ai rendu malheu-  
 reux.

AMINTAS.

Ce Prince malheureux, & qui vous importune,  
 Ne se prend qu'à lui seul de ta longue infortune.  
 Allons changer d'habits où Licas nous attend.  
 Viens-tu donc ?

OROSMANE.

Je te suis ; n'espere pas pourtant  
 Qu'en metirant des fers de ton injuste Pere,  
 J'en sois moins ton Rival, ton cruel Adver-  
 saire.

Tant.

Tant qu'Elise vivra sous vos indignes loix,  
 Que vous lui ravirez la liberté du choix,  
 Orosmane & les siens périront pour Elise,  
 Paphos suivra de près Amatonte surprise.  
 Et ne me blâme plus de mes hostilitéz:  
 On manque pour Elise à des formalitez;  
 Pour mériter Elise, on peut, on doit tout  
 faire.

A M I N T A S.

C'est par cette raison, vaillant Prince ou Cor-  
 saire,  
 Puisqu'on doit tout oser pour un bien d'un tel  
 prix,  
 Que je veux achever le dessein que j'ai pris.

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L C I O N E , E L I S E ,

A L C I O N E .

**H**E' quoi ! d'une si juste & si longue tristesse,  
 Votre ame en un moment pallie dans l'al-  
 legresse !

E L I S E .

Mon Alcandre , ma sœur , est vivant , est trou-  
 vé ,

Et le grand Orosmane est fidèle , est sauvé .

Jugez à quel excès me doit porter la joye  
 D'un bien long-tems perdu , que le Ciel me  
 renvoye .

Mais ma bouche qu'emporte un premier mou-  
 vement ,

Veut tout dire à la fois , & parle obscurément :

Alcandre donc , ma sœur , est cet homme ad-  
 mirable ,

Ce guerrier si vaillant , si grand , si redou-  
 table...

S C E N E .

## S C E N E II.

CLARICE, ELISE, ALCIONE.

C L A R I C E.

**H**A, Princesses ! pleurez l'accident malheureux  
 Qui ravit à la Cypre un Prince généreux.  
 Amintas ayant su que son barbare pere,  
 Redoutoit Orosmane, & s'en vouloit défaire,  
 Lui donnant ses habits pendant l'obscurité,  
 L'avoit heureusement remis en liberté;  
 Quand son pere endurci dans son dessein sinistre,  
 S'est servi de la main d'un barbare Ministre,  
 Qui blessant Amintas par ses habits trompé,  
 Ne l'a point reconnu qu'après l'avoir frappé.  
 On fait de l'assassin, que l'on mene au supplice,  
 Que Nicanor du crime est auteur & complice,  
 Et le Prince plaint moins la rigueur de son sort,  
 Qu'Orosmane repris qu'on destine à la mort.  
 Nicanor l'a jurée, & sa douleur extrême,  
 Du funeste accident qu'il a causé lui-même,  
 Le porte à des transports indignes de son rang,  
 Et déjà d'Orosmane il eût versé le sang;  
 Mais jusqu'à son trépas Amintas magnanime,  
 Retient son cruel pere, & s'oppose à son crime.

E L I S E.

Clarice, que dis-tu ?

C L A R I C E.

Je dis la vérité.

E L I S E.

Mon cher Alcandre, hélas ! m'est donc encor ôté ?

P 5

Mais

Mais dis-tu qu'il est pris ?

CLARICE.

Sa prise est assurée.

ELISE.

O Ciel ! que tes faveurs sont de peu de durée !

ALCIONE.

Et le Prince, Clarice ?

CLARICE.

Il attend le trépas.

ELISE.

Ha ! ma sœur, mon Alcandre !

ALCIONE.

Ha ! ma sœur, Amintas !

ELISE.

Et l'aimiez-vous ?

ALCIONE.

Hélas ! n'étoit-il pas aimable ?

Oui, ma sœur, je l'aimois, ce Prince misérable ;  
J'ai souffert dès le tems qu'il entra dans vos fers,  
Les mêmes maux pour lui qu'il a pour vous  
soufferts :

Mais, ô ma chere sœur ! comme vous désolée,  
Et plus que vous d'ennuis & de maux acca-  
blée,

Les vôtres par les miens se pourroient aug-  
menter.

Que le Ciel cesse enfin de vous persécuter,  
Et qu'à vous favorable, autant qu'à moi con-  
traire,

Il conserve à vos feux votre aimable Corsaire !  
Conduis-moi donc, Clarice, où je vais faire  
voir,

Ce que peut sur mon cœur un juste desespoir.

ELISE.

Allons, allons, ma sœur, par nos morts gé-  
néreuses,

Rendre illustres les feux de deux sœurs malheu-  
reuses.

## S C E N E III.

*Alcione sort.*

NICANOR, ELISE, GARDES.

N I C A N O R.

**O**u courez-vous, Princesse ? arrêtez un moment.

Le Pirate est repris & gardé sûrement,  
Et s'il faut que mon fils meure de ses blessures,  
Il mourra, le Barbare, après mille tortures.  
A ce discours, je vois votre teint se changer:  
Il court pourtant encor un plus pressant danger.

Si Paphos qu'on assiége est enfin emportée,  
La vie au prisonnier sera bien-tôt ôtée.  
Ni vous qui le sauviez, ni mon fils qui m'est cher,

Ni nul autre ici-bas ne pourroit l'empêcher.  
Son métier de voleur laisse un grand privilège

Aux Princes qui l'ont pris, & pourtant qu'il assiége :

Et l'on peut bien punir un Corsaire odieux,  
Sans attirer sur soi la colere des Dieux.  
Mais par mon fils sauvé, par Paphos délivrée,  
Sa mort est seulement pour un tems différée,  
Si ne s'opposant plus au bonheur d'un Rival,  
Il ne consent sans feinte à cet Hymen fatal,  
Qui rend mon fils heureux en possédant Elise:  
Autrement contre lui toute chose est permise.  
Tandis qu'à ce parti vous le disposerez ;  
Car Licas vous l'amene, & vous lui parlerez,  
Je cours où de Paphos la défense m'appelle.  
Gardes, suivez mon ordre, & qu'on me soit fidelle.



## SCENE IV.

ELISE *seule.*

**V**A, Tyran ! n'attens pas d'Orosmane & de  
moi,

Que la crainte nous rende aussi lâches que  
toi.

Dieux ! qui de Nicanor souffrant les injustices,  
Semblez ses protecteurs, ou plutôt ses com-  
plices,

Par de rares vertus être semblable à vous,  
Est-ce donc s'attirer votre injuste courroux ?

Est-ce avoir mérité votre haine mortelle,  
Que de m'avoir aimée, & de m'être fidelle ?

O Prince ! qui sans moi serois moins malheu-  
reux ;

A quoi donc nous réserve un destin rigoureux ?

Et d'un heureux moment de joye inespérée,  
D'un espoir aussi vain que de peu de durée,

A-t-il voulu flatter ceux qu'il vouloit punir ?  
Mon cher Alcandre, enfin, qu'allons nous  
devenir ?

## SCENE V.

OROSMANE, ELISE.

OROSMANE.

**I**L veut punir, Madame, un Amant témé-  
raire,

Un insensé, qui crut mériter de vous plaire ;  
Dont la vie est funeste au bonheur de vos jours.

Mais finit-il des miens le long & triste cours,  
Puisque nos ennemis souffrent que je vous  
voye,

Tout

Tout rigoureux qu'ils sont , ils me comblent  
de joye.

E L I S E.

Que tu les connois mal , ces communs enne-  
mis,

Quand tu leur fais bon gré de ce qu'ils t'ont  
permis !

La faveur dont tu crois leur être redevable ,  
De leurs méchancetez est la plus redoutable ;  
Et tu le vas bien voir par les rudes effets  
Des maux qu'elle va joindre aux maux qu'ils  
nous ont faits.

Te le dirai-je ? on veut qu'Orosmane choisisse,  
Ou d'être sans Elise , ou d'aller au supplice ;  
On me donne à choisir , ou d'aimer Amintas,  
Que je ne puis aimer , ou de voir ton trépas.  
Laisserai-je périr un Amant que j'adore ?  
Feraï-je mon époux , d'un Amant que j'ab-  
horre ?

Parle, ouvre-moi ton cœur , & sans dissimuler,  
Fais voir à mon amour où le tien peut aller.

Choisis sans hésiter de la vie, ou d'Elise ;  
A ton choix , quel qu'il soit , elle sera soumise.  
Si ton ame s'étonne & redoute la mort ,  
Quand le Prince qui m'aime , & que je hais si  
fort,

Des monstres plus affreux seroit le plus hor-  
rible,

J'en ferai mon époux , pour toi tout m'est  
possible ;

Mais si ton cœur fidèle & transporté d'amour,  
Peut mépriser pour moi la lumière du jour,  
Il n'est humain pouvoir qui sur mon ame ob-  
tienne,

Que ma fidélité ne réponde à la tienne :  
Non pas même les Dieux me pourroient em-  
pêcher,

De joindre après ta mort, ce que j'eus de plus  
cher ;

Et je ferois bien plus, ô malheureux Alcandre!  
Si l'on pouvoit pour toi dayantage entreprendre.

Fais, fais donc nos destins, ils dépendent de  
toi,

Fais nous mourir ensemble, où vis heureux  
sans moi.

O R O S M A N E.

C'est m'offenser, Madame, & c'est mal me  
connoître.

Mal juger d'un amour que vous avez fait naître,  
Que me donner le choix de la vie ou de vous.  
En pouvez-vous douter sans haine & sans cour-  
roux ?

Et quand bien je serois un ingrat, un parjure,  
Auriez-vous pu me faire une plus grande in-  
jure ?

Hélas ! s'il ne falloit pour augmenter vos  
jours,

Ou pour les rendre heureux en leur tranquille  
cours,

Que souffrir qu'un Rival obtint votre hyme-  
née,

Vous m'en verriez hâter la cruelle journée ;  
Et s'il manquoit ma vie à cet Hymen fatal,  
Je l'offrirois moi-même à cet heureux Rival,  
Mais que pour la sauver vous me soyez ra-  
vie :

Quel remede, grands Dieux ! pour assurer ma  
vie !

Et qu'il la raviroit bien plus cruellement,  
A votre inconsolable & malheureux Amant,  
Que ne feroit jamais en sa plus grande rage,  
Du cruel Nicanor le barbare courage.

E L I S E.

Mourons donc, cher Alcandre, & ne résistons  
plus

A l'injuste pouvoir des destins absolus.

Un malheureux, qu'opprime une indigne fortune,

Vous aime, & souffrira qu'elle vous soit commune ?

Un Prince trop heureux d'avoir porté vos fers,  
Et trop récompensé des maux qu'il a soufferts,  
Pour peu qu'en ses malheurs vous preniez part  
encore,

Verra mourir pour lui la beauté qu'il adore ?

O Dieux ! ce seul penser dans l'esprit d'un Amant,  
Est son plus véritable & plus cruel tourment.

Songez, songez, Princesse à mes maux trop  
sensible,

Que votre mort rendroit la mienne plus horri-  
ble ;

Et songez que mourant & pour vous & sans  
vous,

Le plus cruel trépas me peut devenir doux.

Et qui fait si le Ciel sur ma funeste vie

N'a pas toute son ire & sa rage assouvie,

Et qu'ayant sur ma tête épuisé ses rigueurs,

Il n'ait gardé pour vous ses plus rares fa-  
veurs ?

Vos célestes beautés par les Dieux achevées,

A de meilleurs destins sont par eux réservées ;

Et s'ils ont le pouvoir d'exempter du tom-  
beau,

Qui seroit-ce que vous, leur ouvrage plus  
beau ?

Vivez, vivez heureuse, & qu'un Prince fidèle,

Avec plus de mérite, & non pas tant de zèle,

Succède en votre cœur au malheureux amant,

Qui ne vous fut jamais qu'un sujet de tour-  
ment,

Et qui ne peut avoir de fin plus glorieuse,

Que de perdre pour vous une vie ennuyeuse.

E L I S E.

Et moi pourrois-je avoir de plus honteuse fin,  
Que

352 LE PRINCE

Que de survivre ingrate à ton triste Destin ?  
Mais comment oses-tu me proposer de vivre ?  
Me donner des conseils que tu ne veux pas suivre ?

Cesse, Prince cruel, cesse de m'attendrir,  
Ne me rends point la mort difficile à souffrir ;  
Laisse-moi partager la gloire de la tienne ;  
Songe que mes malheurs finiront par la mienne,  
Et songe que l'amour n'en a point de plus grand,

Que d'aimer, d'être aimée, & de perdre un  
Amant.

Mais où court, & que veut Clarice épou-  
vantée ?

SCENE VI.

CLARICE, ELISE, OROSMANE.

CLARICE.

LE Ciel nous abandonne, & la Ville em-  
portée,  
Est le triste butin de l'avare étranger ;  
Vous n'êtes pas vous-même hors du commun-  
danger.

Dans le Palais tout manque, & le soldat bar-  
bare,  
Déjà pour le forcer, ses machines prépare.

ELISE.

Hélas ! au bruit confus que j'entens augmen-  
ter,  
De ce dernier malheur il ne faut plus douter.

OROSMANE.

Vous n'avez rien à craindre où je serai, Mada-  
me...

ELISE.

Que tu me connois mal, si tu crois que moi  
ame.

Dans

Dans le péril s'étonne, & même auprès de toi;  
Mais on peut pour autrui craindre plus que  
pour soi.

Si tu m'aimes, cher Prince, Amintas & son  
pere,

Quoi qu'indignes objets de ta juste colere,  
Connoîtront....

O R O S M A N E.

Jugez mieux d'un cœur où vous regnez,  
Et qui n'a d'ennemis que ceux que vous crai-  
gnez

Nicanor & son fils vivront.

S C E N E V H.

ARGANTE, OROSMANE, ELISE,  
CLARICE, CORSAIRES.

A R G A N T E.

Q Ue la licence  
Ne vous emporte pas à la moindre insolence.  
Soldats, cherchons par-tout notre invincible  
Roi:

Mais nos vœux sont ouïs, & c'est lui que je  
voi.

Cher Seigneur, que le Ciel à la fin nous ren-  
voye....

O R O S M A N E

Suspendons, mes amis, notre commune joye.

A R G A N T E.

Grand Prince!

O R O S M A N E.

Cher Argante, il faut sans differer,  
Empêcher le desordre.

A R G A N T E.

Il faut donc vous montrer,  
se-

Sebaste en vain l'essaye, & tel excès de rage  
Des plus sages Soldats maîtrise le courage,  
Qu'il est à redouter que l'incendie enfin  
N'acheve de Paphos le malheureux destin.

E L I S E.

O quel malheur !

O R O S M A N E.

Allons, Argante, allons sans cesse,  
Mourir, ou contenter ma divine Princeffe.

S C E N E VIII.

C L A R I C E , E L I S E.

C L A R I C E.

**L**E plus grand, le plus fier de tous vos enne-  
mis,  
Est donc ainsi, Madame, à vos ordres soumis ?

E L I S E.

Prépare-toi, Clarice, à voir d'autres merveil-  
les,

Qui surprendront bien plus les yeux & les  
oreilles :

Cypre ne verra plus la fille de ses Rois,  
Redouter des Tyrans, & gémir sous leurs  
loix :

Ma puissance en ces lieux ne sera plus bornée,  
Et j'y disposerai de mon libre Hymenée.  
Mais que vois je ? grands Dieux !

SCENE

S C E N E IX.

N I C A N O R , E L I S E.

N I C A N O R.

**L**E Ciel me venge enfin,  
Et met entre mes mains ta vie & ton destin.  
Deshonneur de ton sang, peste de ta Patrie,  
De mon lâche Amintas la basse idolâtrie,  
Ne s'opposera plus à ma juste fureur,  
Et je te confondrai dans mon dernier malheur.

E L I S E.

Acheve ! est-ce à moi , lâche , à t'en donner  
l'audace ?  
Qu'attends-tu ? que mon cœur s'effraye à ta me-  
nace ?

Il est trop dès long-tems aux maux accoutumé,  
Pour avoir peur de toi , ni de ton bras armé.  
Frappe donc , vieux Tyran , immole ta victime,  
Hâte les châtimens que mérite ton crime.  
Sois Nicanor enfin : mais méchant , hâte-toi ;  
Sois ingrat à ton frere , & perfide à ton Roi ;  
D'un vengeur offensé crains la juste colere.

N I C A N O R.

Qu'il vienne à ton secours , qu'il vienne ton  
Corsaire :

Il ne manque plus rien à mon ressentiment,  
Que de t'ôter la vie aux yeux de cet Amant.  
Il te verra périr au plus fort de ta joye.  
Mon ame à ce penser dans le plaisir se noye,  
Et si j'ai differé de te faire mourir,  
C'est pour plaire à ma haine , & te faire souf-  
frir.

E L I S E.

Et moi pour te parler dans la même fran-  
chise,  
Je te hai beaucoup moins que je ne te méprise.

Ni-



NICANOR.

Amante d'un Pirate, après ta lâcheté,  
Peux-tu parler encor avec tant de fierté ?

ELISE.

Hé! qu'étoit donc tantôt la tienne devenue,  
Quand tu gardois Paphos, & que tu l'as per-  
due ?

Que faisoit ta valeur dans les murs de Pa-  
phos,  
Quand les Soldats sans Chef t'ont fait tourner  
le dos ?

## SCENE X.

OROSMANE, ELISE, NICANOR,  
SEBASTE, CORSAIRES.

OROSMANE.

**L** nous a prévenus, ô Dieux !

ELISE.

Hélas ! Alcandre,  
Ta valeur désormais ne peut plus me défendre  
Mais punis un Tyran, quoi qu'il puisse arri-  
ver :

Préfère ma vengeance au soin de me sauver.

OROSMANE.

Tigre affamé de sang, que penses-tu donc faire ?

NICANOR.

Me venger d'une ingrâte, en dépit d'un Cor-  
saire.

OROSMANE.

Verser le sang d'Elise !

NICANOR.

Arrête, ou tu feras  
De cette chère Elise avancer le trépas.  
Arrête, dis je, & voi cette main toute prête

A troubler par sa mort l'aïse de ta conquête.  
Tremble, songeant au sang que ce fer va ver-  
fer.

Si tu veux qu'elle vive, il y faut renoncer;  
Il faut quitter la Cypre, & loin de cette terre,  
Aller porter ailleurs tes crimes & la guerre.

O R O S M A N E.

Hé! n'ès-tu point touché de cet objet char-  
mant?

Barbare!

N I C A N O R.

Ha! je suis sourd aux plaintes d'un  
Amant.

Prends parti, si tu veux.

O R O S M A N E.

En puis-je prendre un autre,  
Que de sauver sa vie, & de perdre la nôtre?

E L I S E.

Garde-t'en bien, Alcandre, & que par mon  
danger,  
Ton cœur plutôt s'irrite, & songe à me venger.

O R O S M A N E.

Hélas! il est trop tard, ma divine Princesse.  
En vain mon triste cœur me conseilloit sans  
cesse,

De ne la point quitter; mon respect m'a trahi,  
Et je suis malheureux pour avoir obéi.

Mais pouvant la sauver pas un trépas funeste,  
Hâtons nous de jouir du seul bien qui nous  
reste.

Prends ce fer, cruel Prince! & maître de mon  
fort.

Sauve ma chere Elise, & me donne la mort.

S E B A S T E à l'oreille d'Orosmane.

Seigneur ...

N I C A N O R.

Et d'où lui vient cette fatale épée?

S E B A S T E.

Tant plus à l'observer ma vue est occupée,  
Tant

Tant plus je m'y confirme & je le reconnois.  
Nicanor, connois-tu mon visage & ma voix?

N I C A N O R.

Et serois-tu Sébaste?

S E B A S T E.

O l'heureuse journée,  
Que je revoi l'époux d'Aminte infortunée!  
Voi ton fils, Nicanor; mais qu'un bizarre sort  
Obligea plusieurs fois à souhaiter ta mort.  
Il fut ce vaillant Roi qu'a refusé pour Gendre,  
Et qu'a depuis détruit l'ambitieux Pisandre;  
Il est fils de la jeune & charmante beauté,  
Que quitta sans sujet ton infidélité.

N I C A N O R.

Hélas! je la quitterai, mais sans être infidelle;  
Et sans les longs malheurs d'une prison  
cruelle,

Le courroux de son pere, ou la peur du tré-  
pas,

N'eussent pu m'empêcher de revoir ses appas.  
Mais seroit-il mon fils, ce Corsaire invin-  
cible?

Et croirai-je qu'Aminte à l'oubli trop sensible,  
Ait pu si-tôt changer en dédains rigoureux,  
Les tendres sentimens de son cœur amou-  
reux?

Me dérober un fils si grand par son mérite,  
Qu'il semble que la terre est pour lui trop  
petite:

Pourquoi me le ravir après l'avoir donné?  
Pourquoi laisser sans pere un fils infortuné?  
Le crime se doit-il punir sur l'innocence?  
De combien d'actions pleines de violence,  
Noircit-elle mon nom par cette longue er-  
reur,

Et doit-on croire ainsi son aveugle fureur?

S E B A S T E.

De quoi me serviroit une pareille feinte?  
De quoi serviroit-elle au vaillant fils d'Aminte?

En

En l'avouant pour fils qui gagne plus que toi ?  
Tu n'as que trop douté, croi-moi, Prince,  
croi moi.

N I C A N O R à part.

Il est vrai que je trouve en ce noble visage  
De la Reine & de moi, la ressemblante  
image.

O son fils ! ô le mien ! car je n'en doute plus,  
Pardonne généreux à ton pere confus,  
Qui t'a long tems haï sous le nom d'un Cor-  
saire,

Et fait gloire aujourd'hui d'être connu ton  
pere.

Approche-toi de moi sans haine & sans cour-  
roux,

Viens dans mes bras, mon fils.

O R O S M A N E.

Ou plutôt qu'à genoux,  
J'obtienne le pardon qu'une aveugle igno-  
rance...

N I C A N O R.

Il ne faut plus songer qu'à la réjouissance.  
Et vous, ô belle Elise, oubliez le passé ;  
Excusez les transports d'un courroux insensé ;  
Agréez un époux qu'un ennemi vous donne,  
Et que mon Amintas soit celui d'Alcionne.  
Mais, hélas ! sa blessure au fort de mes plai-  
sirs,  
Fait sortir de mon cœur d'inutiles soupirs,

O R O S M A N E.

Si je perdois ainsi ce frere incomparable,  
Mon ame de sa mort seroit inconsolable.

E L I S E.

Les Dieux nous traiteront plus favorable-  
ment ;  
Mais il faut l'informer de l'heureux change-  
ment,  
Qui donne à cet Etat une face nouvelle.

Na.

# 360 LE PRINCE CORSAIRE.

N I C A N O R.

Allons tous lui porter cette grande nouvelle.  
Differons le récit de mon funeste amour ;  
Et que Cypre à jamais célèbre l'heureux  
jour,  
Qui donne un pere au fils , rend le fils à son  
pere,  
Et finit les malheurs d'un grand Prince Cor-  
saire.

*Fin du Prince Corsaire.*



FRAG.

FRAGMENS  
DE  
DIVERSES  
COMEDIES  
DE  
Mr. SCARRON.

BRAGMANS  
DE  
DIVERSIS  
COCMEDIS  
DE  
MONTON.



# COMEDIE.

---

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

ISABELLE, TANCREDE.

**P** Rince, tu me fuis donc ?  
 I S A B E L L E.

T A N C R E D E.  
 Oui, Princesse infidelle,  
 Et je vous fuirois moins, si vous étiez moins  
 belle.

I S A B E L L E  
 Finis, finis ma vie, ou ton cruel mépris,  
 Ou je fais retentir le Palais de mes cris.

T A N C R E D E.  
 Rendez, rendez à tous votre faute connue,  
 A ma discretion vous ferez moins tenue.

I S A B E L L E.  
 Et qu'ai-je fait, ingrat ?

T A N C R E D E.  
 Mille tours inconstans,  
 Dont je vous convaincrois, si j'en avois le  
 tems.



I S A B E L L E.

Si je te puis encor faire valoir ma flâme,  
Et te nommer encore , & ma vie , & mon ame,  
Di moi ce que j'ai dit , di moi ce que j'ai fait,  
Pour me venir ainsi mal-traiter sans sujet.

T A N C R E D E.

L'infidelle me nomme & son ame & sa vie,  
Cependant qu'un Rival tient son ame asservie.  
O femme ! comme un ombre , alors que l'on  
vous fuit,  
Legere vous fuyez , & suivez qui vous fuit.

I S A B E L L E.

Hélas ! faut il que j'aime , & que l'on me  
haïsse !

T A N C R E D E.

Vous avez découvert mon défaut & mon  
vice.

Je vous ai fort haïe , & vous le savez bien.

I S A B E L L E.

Si tu voulois m'ouïr !

T A N C R E D E.

Vous n'y gagneriez rien.  
Madame , finissez vos plaintes amoureuses ;  
Ces tendres passions , ces paroles pompeuses,  
D'amour , de desespoir , de rage , de tour-  
ment,  
Ne me peuvent tromper qu'une fois seulement.  
Je ne suis plus , Madame , un Prince trop cre-  
dule,  
Qui de vous soupçonner auroit fait un scrupule,  
Qui ne douta jamais de ce que vous disiez,  
Qui se croyoit aimé , quand vous le trahif-  
siez,  
De qui le cœur pour vous étoit rempli de  
flâme,  
Enfin qui se croyoit le Maître de vôtre ame.  
Mais aujourd'hui je suis aussi plein de soup-  
çons,  
Que pour moi votre cœur est rempli de glaçons.  
Que

Que dis-je de soupçons ? à mon ame éclairée  
 Votre infidélité n'est que trop averée ;  
 Et ce crime d'amour me quitte du serment,  
 D'être votre captif jusques au monument.  
 Helas ! quand je le fis , je vous croyois fidelle ;  
 Mais qu'on trompe aisément , alors qu'on est  
 fort belle !  
 Que l'on croit aisément , quand on est amou-  
 reux !  
 Et quand on est trahi , que l'on est malheureux !  
 Grace aux Dieux , je connois mon mal & son  
 remede:  
 Donnez à l'Espagnol le rang que je lui cede ;  
 Et là-dessus , Madame , essuyez vos beaux  
 yeux ;  
 Je les vais délivrer d'un objet odieux.

I S A B E L L E.

Cruel , ne t'en va point.

T A N C R E D E.

Que me voulez vous dire ?  
 Je sai tous les discours que le remords inspire ,  
 Que l'on peut bien nier un crime sans témoins ;  
 Mais on ne peut nier des services , des soins :  
 Mais on ne peut nier qu'étant desheritée,  
 Fort mal auprès du Roi qui vous a maltraitée,  
 Et contre un favori disputant un procès ,  
 Tant qu'on a pû douter de son heureux suc-  
 cès,  
 Qui faisoit votre bonne ou mauvaise fortune,  
 Qu'alors je me voyois sans concurrence  
 aucune,  
 Qu'alors je me voyois autant favorisé,  
 Que l'Espagnol alors se voyoit méprisé.  
 Vous n'aimiez rien alors qu'un Prince de Ta-  
 rante ;  
 Son grand bien lui rendoit la fortune riante.  
 Saluez vous maintenant que l'on vous dispu-  
 toit,

Tout au moins, pensiez-vous, Tarante vous  
restit.

La maxime d'Amour étoit assez bien prise ;  
Votre esprit paroïsoit dans votre convoitise ;  
Et vous portiez alors jusqu'à l'extrémité,  
Et votre Politique, & ma fidélité.

De caresses alors vous n'étiez pas fort chiche ;  
Car vous étiez alors bien pauvre, & moi bien  
riche :

Mais, si tôt qu'un Arrêt vous rendant votre  
bien

Vous eut mis en état de vous passer du mien,  
Que Naples vous revit une grande Princesse,  
Et d'un puissant Etat, & d'un grand bien Maî-  
tresse,

Vous voulutes changer dès ce bienheureux  
jour,

La maxime d'Etat, en maxime d'amour.

Oubliant vos sermens vous vous mîtes en tête,  
Qu'il falloit mépriser d'un Prince la conquête,  
Qu'il falloit renoncer à toute ambition,  
Et suivre seulement votre inclination ;

Vous crutes qu'un Mari se pourroit rendre  
Maître,

Et qu'un Cavalier pauvre autant qu'on le  
peut être

Seroit votre valet plutôt que votre Epoux ;

Qu'un Prince de Tarante, un Prince égal à  
vous,

Vous seroit à la longue un joug insupportable.

L'Espagnol s'apperçoit de ce vent favorable,

Sa vanité s'en enfle, il dépense en habit,

Il achève son bien, épuise son credit,

Il porte vos couleurs, son train porte vos chif-  
fres.

Et suivi de Tambours, de Trompettes, de Fi-  
fres,

Le jour de votre Arrêt ( ce fut le même jour )

D'une course de bague il regale la Cour,

Devant votre Palais une Lice se dresse,  
L'Espagnol bienheureux y fait voir son adresse,  
Le peuple l'applaudit, la Cour s'en satisfait :  
C'est sous votre balcon que tout cela se fait,  
Vous le souffrez, Madame ; & vous m'aimez  
encore ?

Et moi, je vous déteste, & moi, je vous ab-  
horre,

Comme une ame legere, un esprit d'interêt,  
A qui l'on plaît un jour, & l'autre l'on dé-  
plaît.

Aimez, Madame, aimez l'Espagnol Hypo-  
lite,

Et l'aimez plus que moi, de peur qu'il ne m'i-  
mite ;

Et là-dessus Madame, essuyez vos beaux yeux,  
Je les vais délivrer d'un objet odieux.

I S A B E L L E.

Acheve, Prince ingrat, acheve tes injures ;  
Tu n'en dis pas encore assez, ni d'assez dures :  
Puisque je t'ai donné tout pouvoir sur mon  
cœur,

Tu ne saurois avoir pour moi trop de rigueur.  
Si tu te satisfais, quand ton mépris m'offense,  
Et si c'est à ce prix que s'obtient ta présence,  
Je ne me plaindrai point de la rigueur du prix,  
Et rien ne me fera plus doux que ton mépris.  
Le Ciel me soit témoin, Prince, si pour te  
plaire,

Rien m'est rude à souffrir, m'est difficile à  
faire :

Ordonne des tourmens, je suis prête à souf-  
frir ;

Ordonne-moi la mort, je suis prête à mourir.

T A N C R E D E.

Je ne veux point la mort d'une femme per-  
fide :

Je puis me rendre heureux sans me rendre ho-  
micide.

ISABELLE.

Tu ne me peux quitter sans me donner la mort.

TANCREDE.

Qui, car mon changement vous affligeroit fort ;

Mais pour vous consoler, l'Espagnol a des charmes,

Qui secheront bientôt vos yeux remplis de larmes.

ISABELLE.

L'Espagnol Hypolite, ame ingrate & sans foi,  
N'a reçu jusqu'ici que des rigueurs de moi.

TANCREDE.

Que des rigueurs de vous ? Dieux ! quelle effronterie !

Pourquoi donc consentir à sa galanterie ?

ISABELLE.

Et puis je l'empêcher ?

TANCREDE.

Et pauvre comme il est,

A moins que d'être ému de son propre intérêt,

Jouïroit-il de son reste à la simple nouvelle

D'un Arrêt favorable à sa chere Isabelle ?

Feroit-il des présens qui le mettroient à bas,

Quand il auroit du bien autant qu'il n'en a pas ?

Un pauvre Cavalier donne-t-il cent Pistoles ?

Et fait-on aujourd'hui des dépenses si folles ?

ISABELLE.

Alors que l'on t'apprit le gain de mon procès,  
Que fis-tu ?

TANCREDE.

Moi ? j'en fus ravi jusqu'à l'excès.

J'embrassai votre Page, & lui promis cent choses,

Je portai vos couleurs, blanc & couleur de roses,

J'en

J'en couvris un habit, & ceux de tous mes gens;  
Et la Cour admira ma Plume & mes Galans.

I S A B E L L E.

Et porter mes couleurs, & promettre à mon  
Page,

Ce n'est de ton amour qu'un foible témoi-  
gnage;

Une autre en auroit eu pour toi de la froideur,  
Au lieu que de mon feu j'en augmentai l'ar-  
deur.

Mais mon Amour me rend à tel point insen-  
sée,

Que tu me plais encor, quand tu m'as offen-  
sée.

Ton Rival fit bien voir qu'il aimoit mieux que  
toi,

Et n'en reçut pourtant que des rigueurs de moi;

Il donna des presens, il donna des Musiques,

Il fit de grands festins, & des fêtes publiques,

Il dépensa son bien avec profusion,

Et son luxe égala sa forte passion.

Mais il en eut de moi si peu de recompense,

Que je n'eus pas pour lui la moindre complai-  
sance;

Qu'alors que de la bague il emporta le prix,

Que l'air en sa faveur retentissoit de cris,

Je quittai mon balcon: ce qu'on trouva si rude,

Qu'il m'accusa par-tout de trop d'ingratitude.

Inferes-tu de là que je te fais grand tort?

Que je te hai beaucoup? que je l'aime bien  
fort?

Et feras-tu jamais de plus grande injustice?

Tu m'accuses encor d'avoir de l'avarice,

Et que jamais en toi je n'aimai que ton bien,

Par la seule raison qu'on m'a rendu le mien.

Cette conclusion est fautive, est chimerique:

Et, pour moi, nonobstant ma foible Politi-  
que,

Qui m'apprit, disiez-vous, à changer l'autre jour

La maxime d'Etat en maxime d'Amour,  
 Jè raisonne, il me semble, avec plus de justesse,  
 Encor que je ne sois qu'une folle Princesse,  
 Qui manque à son devoir, qui manque à son  
 honneur,  
 Qui fuit un Espagnol, qui fuit un grand Sei-  
 gneur:

Je reconnois pourtant que ce Seigneur m'ou-  
 trage,  
 Et que c'est un effet moins d'amour que de  
 rage;

Qu'il agit en vainqueur, & non pas en Amant;  
 Qu'il me traite en Esclave, & trop insolém-  
 ment;

Enfin qu'il n'aime point, ou bien qu'il n'aime  
 guere,

Celle dont la raison se perdit pour lui plaire;  
 Et je connois encor qu'un objet odieux  
 Me devoit être cher, si j'avois de bons yeux.  
 Mais pleine que je suis d'une fureur extrême,  
 l'aime qui me méprise, & méprise qui m'aime.  
 O trop cher ennemi de ma félicité!

Qui me viens mal-traiter sans l'avoir mérité,  
 Si tu veux l'avouer, tu fais bien en ton ame,  
 Qu'il n'est rien de plus pur que mon cœur plein  
 de flâme,

Et que ce cœur si pur & si fort enflamé,  
 Si ce n'est toi, cruel, n'a jamais rien aimé.  
 Mais plutôt, Prince ingrat, songe à ta con-  
 science;

On te veut pardonner, confesse ton offence;  
 Ou, si tu veux encor que tout tombe sur moi,  
 Que veux-tu que j'avoue avoir fait contre toi?  
 Ton courroux contre moi n'est que trop légi-  
 time,

J'ai failli contre toi, je confesse mon crime;  
 Mais, puisque ta rigueur tacheroit ta vertu,  
 Je demande pardon, me le refuses-tu?  
 Un Rival te déplaît, il faut que je le chasse:

Enfin

Enfin, pour t'appaiser que veux-tu que je fasse ?  
Il n'est rien d'impossible à qui sait bien aimer.

T A N C R E D E.

Ni rien que vos beaux yeux ne puissent bien  
charmer,

Il n'est point de froideur qui leurs regards sou-  
tienne,

Leurs flâmes ont déjà triomphé de la mienne,

Et, de quelques soupçons que je sois agité,

Ces beaux yeux m'ont remis dans la tranquil-  
lité.

I S A B E L L E.

Tu m'aimes donc encor ?

T A N C R E D E.

Oui, ma belle Princesse,

Mon espoir ressuscite, & mon déplaisir cesse.

Je me croi seul heureux parmi tous vos Amans.

Mon esprit ne suit plus ses jaloux sentimens,

Il ne craint plus les soins d'un Rival de mérite,

Et ne se souvient plus du galant Hypolite.

Mais, oubliez aussi mes transports indiscrets,

Puis que je les confesse avec mille regrets.

I S A B E L L E.

Ou plutôt oublions nos mutuelles plaintes,

Mettons-nous dans l'esprit qu'elles ont été fein-  
tes,

Ou bien figurons-nous qu'elles n'ont point été.

T A N C R E D E.

Je n'ai plus rien à faire après tant de bonté

Que détester mon crime, & vous m'en devez  
croire,

Et qu'à vous obéir je mets toute ma gloire.

I S A B E L L E.

Et moi, je mets la mienne à n'aimer rien que  
toi.

Mais donne-moi, cher Prince, un gage de ta  
foi,

Qui soit comme une marque au front de ta cap-  
live,



Et qui t'assurera son humeur fugitive,  
 Si du charmant desir d'avoir sa liberté  
 Son esprit inconstant étoit jamais tenté.  
 Pourvu que je te plaise, il ne m'importe guere,  
 Que j'attire sur moi les discours du vulgaire :  
 Des plumes dont ton chef est aujourd'hui paré  
 Un bouquet éclatant sur ma tête arboré  
 Fera connoître à tous ma conquête impossible,  
 Et qu'à tous, fors à toi, je suis inaccessible.  
 Et toi, pren ce ruban qui nouoit mes-cheveux,  
 Comme un gage assuré de mes sinceres vœux.  
 Quand tu me le rendras ce bien-heureux sim-  
 bole,

Tu verras si je suis Princesse de parole,  
 Et si de te changer j'eus jamais le desir.  
 Détache donc ta plume, & me donne à choisir :  
 Exposons aujourd'hui nos faveurs dans la lice.  
 Si l'on rend par des vœux la fortune propice,  
 Tu dois tout esperer de ceux que je ferai.

T A N C R E D E.

Puisque vous le voulez, je m'y présenterai.

I S A B E L L E.

Rempotez-en l'honneur.

T A N C R E D E.

Tout me seroit possible,  
 Si l'excès de l'amour rendoit l'homme invin-  
 cible ;  
 Mais la Fortune injuste au choix des plus heu-  
 reux,

Ne jette point les yeux sur les plus amoureux.

I S A B E L L E.

Mene-moi chez le Roi : quoi que dans mon af-  
 faire

Le vent de la faveur m'ait été fort contraire,  
 Je viens ici pourtant remercier le Roi,  
 De tout ce qu'en son nom l'on a fait contre moi.  
 Mais je connoi la Cour, & par experience,  
 Je sai qu'il y faut être armé de patience,  
 Y souffrir des affronts, faire des complimens,

Et

DE MR. SCARRON. 373  
Et payer des refus par des remerciemens.  
Voici le Roi qui vient.

TANCREDE.  
Ma Princesse, il me semble  
Qu'il n'est pas à propos que l'on nous voye  
ensemble,  
Pour certaines raisons.

ISABELLE.  
Vous craignez la faveur,  
Et faites bien, Tancrede.

TANCREDE.  
Ha, non, sur mon honneur,  
Auprès de vous, objet à mon ame adorable,  
La faveur de la Cour m'est peu considerable.

## SCENE II.

LE ROI, CAMILLE.

LE ROI.

TU méritois sans doute un plus heureux  
succès:  
Mais ne t'attriste point du malheur d'un Pro-  
cès.

La faveur de ton Roi peut à ton avantage  
Faire plus, qu'un Arrêt n'a fait à ton dommage:  
Salerne est un Etat, dont la possession  
Etoit un digne objet de ton ambition:  
Mais, à quelque haut point que la tienne te  
porte,  
Pour t'y faire arriver ma main est assez forte.  
On te ravit Salerne; il n'y faut plus songer:  
Sous la rigueur des Loix chacun se doit ranger.  
Tout le bien d'Isabelle, & toute sa dépouille,  
Ne vaut pas ce qu'un Roi te donne dans la  
Pouille;

Jet'en fais Gouverneur, & ce Gouvernement

Des bienfaits de ton Roi n'est qu'un commencement.

CAMILLE.

Vous surmontez des Cieux la mauvaise influence.

Ce qu'un sort rigoureux refuse à ma naissance,  
M'est doublement rendu par votre Majesté;  
Et je serois perdu, si je ne l'eusse été.

Je n'accuserai point mes Juges d'injustice,  
Et ne me plaindrai point d'un Arrêt peu propice.  
J'obéis à celui qui m'a dépossédé;

Si j'avois eu bon droit, on me l'auroit gardé.  
Mais je ferois bien voir que ma belle adversaire,  
Si votre volonté ne m'étoit point contraire,  
Devroit perdre Salerne, & qu'un Etat soumis  
A de pareilles mains, rit à vos Ennemis,  
Fait revivre aux François leurs mortes esperances,

Et jouer les ressorts de leurs intelligences;  
Et je dirois bien plus.

LE ROI.

Tu n'en peux dire assez;  
Ne respecte personne, & dis ce que tu fais.

CAMILLE.

Sire, je sai fort bien que cette ambitieuse,  
Oubliant son devoir en sa fortune heureuse,  
Entretient grand commerce avec vos ennemis;  
Et je le prouverois, s'il me l'étoit permis,  
Si, par un ordre exprès de votre main Royale,  
Fouillant exactement chez cette déloyale,  
Je trouvois un papier qu'elle tient bien caché,  
Qui la convainc d'avoir le François recherché,  
Et de devoir donner par son Etat entrée  
A la flotte qu'on fait devant Marseille ancrée,  
Qui menace nos bords, & qui vient contre  
vous,

Par la force appuyer les desseins des Anjoux.

LE ROI.

Je sai que des François les secrettes pratiques  
Nous

Nous menacent encor de spectacles tragiques;  
 Que l'Etat est rempli de Prêtres dangereux,  
 Aussi traîtres pour moi, que fidèles pour eux.  
 Je n'en soupçonnois point la Princesse Isabelle.  
 Que si tu peux prouver ce que tu me dis d'elle,  
 Non seulement Salerne, & son bien sont à toi;  
 Mais ma Cour te verra le premier après moi.  
 Vien, je te vai donner l'ordre que tu souhaittes;  
 Sois prudent, pren ton tems, tiens les choses  
 secretees,  
 Mes gardes te suivront. Mais la voici venir;  
 Mon ame en la voyant ne se peut retenir,  
 Et, quoi que de cacher mon courroux il m'im-  
 porte,  
 Mon premier mouvement sur ma Raison l'em-  
 porte.  
 Dissimulons pourtant, & ne lui difons rien,  
 Princesse, on vous rend donc Salerne, & votre  
 bien?

## S C E N E III.

ISABELLE, LE ROI,

CAMILLE.

I S A B E L L E.

**O**ui, grand Roi, la Justice enfin me restitue  
 Ce qu'on m'avoit ravi de puissance abso-  
 lue:

Les Loix m'ont protégée, & vous les soutenez,  
 Je reçois par leurs mains ce que vous me don-  
 nez.

Ainsi des justes Rois le Protecteur suprême  
 N'éloigne point ses mains de votre Diadème,  
 En soutienne le fonds, & vous fasse vain-  
 queur

Par-tout où vos exploits suivront votre grand  
 cœur!

## LE ROI.

La Justice en vos biens vous ayant rétablie,  
 Songez à conserver une si bonne Amie :  
 Elle rend les Etats, & d'un pouvoir égal,  
 Elle les fait ôter quand on en use mal.

## ISABELLE.

Q! que certe réponse, & que ce froid visage,  
 A ma tranquillité sont de mauvais présage !  
 Qu'un Favori de Roi peut nuire ! & contre  
 lui,  
 Que l'Innocence est foible, & trouve peu d'ap-  
 pui !

\* \* \* \* \*





LE FAUX  
ALEXANDRE.  
COMEDIE.

---

A C T E I.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

JODELET, LEANDRE.

JODELET.

**V**ous vous mourez d'amour ! ô molesse !  
ô molesse !  
Que tu causes de maux à la pauvre jeunesse !

LEANDRE.

Cher ami, tes conseils sont ici superflus,  
Et même sont fâcheux : ne m'en donne donc  
plus.

JODELET.

Bon si je n'avois pas intérêt en la chose :  
Mais seul je pâtirai de la métamorphose ;  
Et puis, ayant raison.....

LEAN-

Et si je n'en ai point,  
M'en veux-tu faire avoir, Pedant au dernier  
point?

JODELET.

Après avoir bien fait les fous, & l'un & l'autre,

Moi tenant ma partie, & vous tenant la vôtre,  
Moi faisant l'Alexandre, & vous l'Ephessian,  
Si l'on va découvrir la transformation,  
Nous serons pour le moins le sujet d'une Histoire.

Eloignons-nous d'ici, si vous me voulez croire;  
Reprenez le chemin de votre Régiment,  
Sans faire plus long tems l'amoureux de Romant:

La plus courte folie est toujours la meilleure.

LEANDRE.

Il faut que je possède Aminte, ou que je meure.

JODELET.

Le Cousin qui l'épouse est pourtant arrivé.

LEANDRE.

Il est vrai, mais je croi qu'il n'aura pas trouvé  
Grande correspondance en sa belle Cousine.

JODELET.

Pourquoi non ? il est jeune & de fort bonne mine.

LEANDRE.

Avecque sa jeunesse, & sa mine, il déplaît,  
Et même il est haï, débauché comme il est:  
C'est un homme perdu dans le vin, dans les femmes,  
Qu'on ne voit point ailleurs que dans les lieux infames;

Glorieux, fanfaron, poltron au dernier point,  
Qui souvent a querelle, & qui ne se bat point,  
D'un esprit mal tourné, de naissance vulgaire.  
Un pere le voulant, de peur de lui déplaire,

Amin-

Aminte l'a voulu ne le connoissant pas ;  
 Mais elle aimeroit mieux aujourd'hui le trépas ;  
 Elle même aujourd'hui m'en a fait confidence :  
 Juge si j'ai sujet d'avoir de l'esperance.

J O D E L E T.

Je voudrois bien parler , si vous le trouviez  
 bon.

L E A N D R E.

Parle.

J O D E L E T.

Un certain Marquis prend les eaux à Bour  
 bon,

Un vieil Seigneur Anglois vient avecque sa fille,  
 Qui surpasse en beauté le Soleil quand il brille ;  
 Cét Ange lumineux embrase le Marquis ,  
 Qui découvre sa flâme à l'un de ses amis,  
 De semblables secrets fréquens dépositaire ;  
 Cét Ami franchement dit qu'il n'y fait que  
 faire :

Ce Marquis aussi fou qu'il croit l'être bien peu,  
 La raison fort malade , & l'esprit fort en feu,  
 Croit que si son Ami contrefait l'Alexandre,  
 Ce Phoenix de beauté se pourra laisser prendre ;  
 Sans plus songer à boire, il déloge un beau jour,  
 Et va sur le chemin scandaliser un bourg,  
 Par l'étrange harnois dont cet Ami fidèle,  
 Pour plaire à ce Marquis dépourvû de cervelle,  
 S'est armé dans Moulins. Péririsse malement,  
 Quiconque est inventeur de tel déguisement.  
 Que le Diable d'enfer n'ait mis dedans la tête,  
 De ce pauvre Marquis cette noble conquête,  
 Et n'ait même fourni ce harnois malheureux,  
 Pour causer un grand mal au Marquis amou-  
 reux,

Et faire à son Ami partager l'infortune,  
 C'est une chose vraie & sans réplique aucune.  
 Ce beau couple de sous, faisant bien les plai-  
 sans,

Et donnant dans le Bourg à rire aux Païsans,  
 Le



Le Marquis plein d'espoir, son Ami plein de  
crainte,

Voici venir l'Anglois avec sa fille Aminte.

On leur parle des Fous : l'Anglois aussi fou  
qu'eux,

Et sa fille aussi folle, en deviennent tous deux.

Si fous, que tous ces Fous, font un gros de  
folie,

Et tous quatre, & leurs gens partent de com-  
pagnie.

Les voilà dans Paris; un Hymen accordé

Vient ôter au Marquis son espoir mal fondé.

Le Marquis extravagant, on découvre sa feinte;

Il faut se retirer sans épouser Aminte;

L'Alexandre y reçoit quel ques coups en sortant,

Le Marquis par malheur en reçoit bien autant,

Et tous deux sont enfin dans une Prison noire,

Comme fourbes logez : ici finit l'Histoire.

L E A N D R E.

Hé bien? qu'inferes tu de ta narration?

J O D E L E T.

Un affront, ou du moins grande confusion.

Vous aimez une fille à son Cousin promise,

Le plus grand fou des fous qu'abreuve la Ta-  
mise;

Son Pere est des Vieillards le plus grand contes-  
tant;

Et sa Vieille moitié, qui du moins l'est autant,

S'est mis dans son esprit que sa fille est tant  
belle,

Qu'un Prince seulement peut être digne d'elle,

Et qu'un moindre parti ne lui peut être égal.

Le Pere d'autre part desire bien ou mal,

Qu'un Neveu de son nom, soit l'époux de sa  
fille,

Et le Restaurateur de sa noble famille.

Sa femme y contredit, & veut un grand Sei-  
gneur.

Là dessus vous pensez, Monsieur le suborneur,

Que

Que ses fous de Parens vous la laisseront prendre,

Si je fais bien le fou sous le nom d'Alexandre?  
Eh de grace, est-ce avoir le jugement bien sain?  
Considerez un peu quel est votre dessein,  
Comme il est entrepris contre vent & marée,  
Et que la réussite en est mal assurée,  
Et qu'une fourbe enfin est un lâche moyen  
Pour gagner d'une femme ou le cœur ou le bien.

La reputation vaut bien une Maitresse.

LEANDRE.

Le mérite d'Aminre excuse ma foiblesse;  
Ami, si tu savois tout ce qui s'est passé,  
C'est ce que toi, ni moi, n'aurions jamais  
pensé.

JODELET.

Qu'est-ce?

LEANDRE.

Tu le veux donc savoir?

JODELET.

Oui, j'en enrage.

LEANDRE.

Je reçus de sa part hier au soir un message,  
Par le moyen duquel tant qu'a duré la nuit,  
Je l'ai vue à mon aise.

JODELET.

Et tout ce qui s'ensuit? ....

LEANDRE.

Je ne dis pas cela.

JODELET.

Tant pis: & notre Histoire?

LEANDRE.

Elle la fait.

JODELET.

Tant pis: fût-elle sans mémoire.

Autant que vous avez été sans jugement,  
De révéler ainsi notre déguisement!

LEAN.

LEANDRE.

Elle connoît par-là l'amour que j'ai pour elle.

JODELET.

Elle connoît par-là votre peu de cervelle :

Si nous n'avons par-là, vous & moi, mille  
coups,Je veux passer par là pour plus grand fou que  
vous.

LEANDRE.

Et t'ayant dit qu'Aminte est à demi gagnée,

Et que de son Cousin elle est fort éloignée,

Et qu'elle m'aime autant qu'elle lui veut de  
mal,Quand tu viens contester, n'es-tu pas un bru-  
tal?

JODELET.

Et n'en êtes-vous pas plus d'un, & plus de  
mille,

D'avoir un tel dessein en une telle ville ?

Et n'en démordre point, sachant bien que de-  
main

Aminte &amp; son Cousin se donneront la main ?

La Nôce.....

LEANDRE.

De deux jours elle ne se peut faire.

JODELET.

Pourquoi non ?

LEANDRE.

J'ai mis ordre à reculer l'affaire.

JODELET.

Et ces deux jours passez ?

LEANDRE.

Quelque autre invention

Redonnera l'espoir à mon affection.

Deux jours de tems me sont d'une importance  
extrême.

JODELET.

Et ne saurai-je point ce nouveau stratagème,  
Qui doit ressusciter votre Amour aux abois ?

Moi

Moi qui fais tout pour vous & plus que je ne dois?

LEANDRE.

Tu fais bien que sa mere est folle, & sans remede?

JODELET.

Et son mari ne l'est pas moins.

LEANDRE.

Elle possede  
L'esprit de ce Mari.

JODELET.

Ces Noces, toutefois,  
Se font en dépit d'elle, & non pas de son choix.

LEANDRE.

Tu fais que sa Marotte est d'avoir pour son  
Gendre

Un Prince, un Grand Seigneur : qu'elle voudroit voir pendre

Ce beau Felton ; enfin qu'elle fera rumeur,  
S'il se vient présenter quelque parti meilleur.

Demain un Grand Seigneur vient demander  
Aminte.

Devant qu'on ait connu que ce n'est qu'une  
feinte,

Et qu'on ait appaisé la Mere là-dessus,  
Je veux que ses efforts, foibles & superflus  
Ne fassent que du bruit. Au moins en tirerai-  
je

Quelques jours de répit.

JODELET.

Et cela vous allége?

LEANDRE.

Tu ris!

JODELET.

Oui-da, je ris, mais c'est en enrageant.

LEANDRE.

Rire du mal d'autrui, c'est rire en outrageant.

JODELET.

Tâcher de vous guérir, c'est donc vous faire  
outrage? Vous

Vous ne pouvez jamais me fâcher davantage.

LEANDRE.

Hé mon Dieu ! prends-tu garde à mes brutalitez ?

JODELET.

Et quand vos beaux desseins seront tous avortez,

Que ferons-nous encor ?

LEANDRE.

Ne sachant plus que faire,  
J'enleve, je me bats, & je me desespere.

JODELET.

Et quel est ce Seigneur supposé ?

LEANDRE.

C'est Stilpon.

JODELET.

Où Diable avez-vous pris cet insigne fripon ?

LEANDRE.

Hier je le rencontraï par bonheur dans la rue.

JODELET.

Il faut que vous croyiez que le monde est bien grue !

Eh quoi, sans équipage, & sans train, un Filou Passera pour Seigneur ? ma foi, vous êtes fou.

LEANDRE.

Je le suis, cher Ami, plus qu'on ne peut le dire ;  
Mon mal de jour en jour s'accroît, & devient pire.

JODELET.

Je ne dis donc plus rien, car j'y gagnerois peu.

LEANDRE.

Retirons-nous, voici le Comte & son Neveu.

SCENE II.  
LE COMTE DE LA TOUR,  
FELTON.

LE COMTE.

**V**ous dites donc, Monsieur, qu'en lisant la  
Cassandre,  
Il s'est imaginé qu'il étoit Alexandre?  
Du fameux Dom Quichot, c'est marcher sur  
les pas.

Dom Quichot étoit fin, celui-ci ne l'est pas;  
C'est un fou véritable, & qui me fait bien rire;  
Il est épris d'Aminte, & lui dit son martyre,  
En des termes plaisans, où paroît tant d'esprit,  
Que je ne doute point, lors que son mal le prit,  
Qu'il n'en ait eu beaucoup: mais la mélanco-  
lie,

Qui donne de l'esprit, donne aussi la folie.  
Celui qui l'accompagne est un homme bien  
fait,

Qui sent son Gentil-homme, & fort peu son  
valet:

Il est homme d'esprit, il a de quoi dépendre,  
Et tous les soins qu'il rend à ce pauvre Alexan-  
dre

Sont bien plutôt les soins d'un véritable ami,  
Que d'un simple valet qui ne sert qu'à demi.

FELTON

Mais ne peut-on savoir, ni son nom, ni sa race?

LE COMTE.

On les doit bien cacher après cette disgrâce.  
Pour moi, je croi qu'il est homme de qualité,  
Qui devient furieux s'il n'est en liberté.  
Tel qu'il soit, je prendrai plaisir de sa folie,  
Puis qu'il n'est pas de ceux qu'on enferme, ou  
qu'on lie.

R

FEL-

F E L T O N.

D'où vous est-il venu ?

L E C O M T E.

Revenant de Bourbon,  
 En un Bourg..... ma mémoire en a perdu le  
 nom,  
 Un Cheval mort me fit deux ou trois jours at-  
 tendre,  
 Jusqu'à tant qu'on m'en pût trouver un autre à  
 vendre.  
 Ce fou depuis huit jours qui logeoit dans ce  
 Bourg,  
 Visitant tout le monde & les lieux d'alentour,  
 Par mon Hôte introduit vint me rendre visite;  
 Ma fille pour le vaincre eut assez de mérite,  
 Il se dit son Esclave, & lui rend mille soins;  
 Elle y prend son plaisir, je ne l'y prens pas  
 moins:  
 Il ne m'est point à charge, il donne, il fait dé-  
 pence,  
 Et ses gens ont pour moi beaucoup de défé-  
 rence;  
 Il ne parle jamais qu'avec autorité,  
 Et conserve par-tout beaucoup de gravité:  
 Quelquefois ses discours sont d'un homme  
 bien sage,  
 Et l'on le croiroit tel dans un autre équipage.

## S C E N E III.

JODELET, LEANDRE, LE COM-  
 TE, FELTON, AMINTE, LA  
 COMTESSE.

J O D E L E T.

E Phession.

LEAN-

LEANDRE.

Seigneur.

JODELET.

Viens à moi, cher ami.

Depuis qu'Amour m'a pris, je ne dors qu'à demi,  
Mais les grands Conquerans dorment moins  
que les autres.

Ha, Comte, vous voici ! cet homme est-il des  
vôtres ?

LE COMTE.

C'est mon Neveu.

JODELET.

Pauvre homme ! avez-vous des Neveux ?  
Les Parens ne sont bons qu'à blanchir les che-  
veux :

Ces meubles superflus dedans une famille  
A ceux qui comme vous ont une belle fille,  
Ne sont bons qu'à la guerre, où le plomb d'un  
mousquet

Les réduit tôt ou tard à leur dernier hoquet.

LE COMTE.

Mon Neveu vaut beaucoup.

JODELET.

Tout Oncle en dit de même,  
Et chacun ici bas est fou de ce qu'il aime.  
La taille en est assez passable, mais du cœur  
En a-t-il ? est-il juste ? est-il homme d'honneur ?  
Souvent un corps bien fait est la maison du  
vice.

FELTON.

J'ai grande passion de vous rendre service.

JODELET.

C'est disposition, sans doute, à la vertu  
Que d'être officieux. A propos, d'où viens-tu ?  
Absent depuis hier au soir.

LEANDRE.

Certaine affaire  
Me fit coucher dehors.



J O D E L E T.

Ce n'est pas là me plaire:  
Que je n'entende plus que l'on ait découché.

L E A N D R E.

Je ne puis plus long-tems vous cacher mon pé-  
ché;

J'avois fait la débauche.

J O D E L E T.

Ame vile & buvante,  
Tu n'as en tout ton corps que la vertu mou-  
vante,  
Et tant soit peu d'instinct: ô! que les grands  
Heros  
Sont différens de ceux qui ne sont que Zeros,  
Des bons à rien.

L E A N D R E.

Grand Roi, Plutarque en votre vie,  
Vous fait passer pour un Ivrogne.

J O D E L E T.

En compagnie,  
On m'a vu buvoter quelquefois, mais le vin  
N'est pas incompatible à mon être Divin;  
C'est le vice des Grecs. Feu Philippe mon Pere.  
Au moins l'Epoux mortel de Madame ma  
Mere,  
Car on fait que mon Pere est Jupiter Am-  
mon,  
De vous dire comment, c'est un trop long  
sermon;  
Philippe donc, buvoit, dit-on, comme une  
éponge,  
Et moi buvant aussi, souventefois je songe,  
Quoi qu'il n'ait point de part en ma produc-  
tion,  
Qu'il avoit quelquefois communication  
Avecque sa moitié, vous m'entendez? Ma  
Mere  
Me donna du Divin du côté de mon Pere;  
Et son Epoux étant un homme fort vineux,

Elle

Elle devint vineuse : ainsi je tiens des deux,  
Je fus homme vineux, & Divin tout ensemble.  
Est-ce bien raisonner ? Cher Ami, que t'en sem-  
ble ?

LEANDRE.

Votre Maître Aristote auroit moins raisonné.

JODELET.

O le Maître Pédant qu'on m'avoit là donné !  
Mais voici mon Soleil, la peste, comme il  
brille !

Comment avez vous fait une si belle fille ?

Y fûtes vous long-tems ? dites : en vérité

Je veux me faire aussi quelque Postérité.

Comte, vous ricanez !

LECOMTE.

Je ris de souvenance.

JODELET.

Rire de la façon c'est une impertinence.

N'y revenez donc plus, je le dis en passant,

Entre amis, un conseil n'est jamais offensant.

Belle, pour qui j'aurois fait affront à Roxa-  
ne,

Et même à Statira, ma divine Sultane,

Angloise comparable à la Reine Stuard,

Utile à ma santé comme du Bezoard,

Ayant mis à vos pieds le Vainqueur de la Ter-  
re,

Les chagrins osent-ils vous déclarer la guerre ?

Cependant je remarque un air fort nubileux,

Qui se mêle au beau tems de vos yeux lumi-  
neux.

AMINTE.

Je n'ai pas bien dormi cette nuit.

JODELET.

Chose étrange !

Je n'ai pas mieux dormi que vous, ô petit Ange !

Que nous sympathisons ! Car j'aime, & vous ai-  
mez,

Et de mêmes désirs nos Esprits animez

Inspireront nos cœurs de s'unir l'un à l'autre.  
 Qu'ainsi ne soit, le mien me bat, que fait le  
 vôtre ?

A M I N T E.

Il ne me bat pas moins.

J O D E L E T.

Je me connois en cœurs.

Ephestion, fai lui sur les yeux mes vainqueurs,  
 De petits impromptus, comme tu fais bien  
 faire.

Ses yeux ont du rapport avec l'Astre Solaire,  
 Et s'ils haloient mon teint, comme l'Astre  
 des Cieux,

J'aurois un Parasol. Grand pouvoir de deux  
 yeux !

Ce que n'ont pu sur moi cent mille mains ar-  
 mées,

Cent mille combattans, cent nombreuses Ar-  
 mées ;

Deux yeux que creveroit le moindre camion,  
 Feront bientôt mourir le plus grand Cham-  
 pion

Que l'on ait jamais craint sur la Terte & sur  
 l'Onde,

Depuis que Champions incommodent le  
 Monde.

Ephestion fai donc, ainsi que je t'ai dit,  
 Sur ses yeux mes vainqueurs quelques Vers à  
 crédit.

Et d'autant que tes Vers sont autant de mystè-  
 res,

Ses oreilles sans plus en soient dépositaires.

Madame, à cet Ami vous pouvez tout fier.

A propos, vous allez, m'a-t-on dit, marier  
 Votre fille. Quel est celui qu'on lui destine ?

L E C O M T E.

Mon Neveu, son Cousin.

J O D E L E T.

Avecque sa Cousine!

Que

Que ne lui donniez-vous un autre qu'un Cou-  
sin

C'est avoir de bon sens un petit magasin :

J'ai vu plusieurs Cousins peu chers des  
Cousines :

C'est emplir sa maison de Nôces intestines.

Cousin, vous vous chargez d'un très-pesant  
fardeau.

Cousin, le bon n'est pas toujours avec le beau ;  
Non qu'elle ne soit bonne, Aminte, & plus  
qu'une autre ;

Mais êtes-vous son fait autant qu'elle est le  
vôtre ?

F E L T O N.

Je puis tout esperer par mon affection.

J O D E L E T.

Hé voilà pas déjà trop de présomption !

Apprenez l'Art d'aimer en lisant la Cassandre :

Ce Livre ment souvent en parlant d'Alexan-  
dre ;

Il me fait roide mort, & peu s'en faut cocu :

Malgré l'Auteur pourtant, grace aux Dieux,  
j'ai vécu.

Il avoit pension de ce Scythe Orondate ;

C'est pourquoi dans son Livre, il le loue, il le  
flatte :

Mais, quoi qu'à mes dépens cet Auteur ait  
menti,

Je le veux régaler, car il m'a diverti.

Vous ne me dites point si vous avez dispense ?

Quand les mariez-vous ? y ferez vous dé-  
pense ?

Le Cousin est-il riche ? aura-t-il un beau train ?

Feront ils bande à part ? serez-vous le Parrain

De leur premier enfant ? Qu'a-t-elle de douai-  
re ?

Vous serez à la fois, & l'Oncle & le Beaupere,

Et doublement ainsi vous leur serez fâcheux,

Et leurs enfans seront vos fils & vos neveux.

Esperiez-vous bientôt de retourner à Londres ?  
Ne vous pressez pas trop, Comte de me répondre ;

Je n'en suis pas pressé, je tiens tout répondu.  
Quel plaisir de parler sans être interrompu !  
Quelques necessitez que je ne vous puis dire,  
Me font sortir bien vite. A quoi diable tant  
rire ?

LE COMTE.

Hé bien, qu'en dites vous ?

FELTON.

Ce que vous m'aviez dit,  
Qu'avant qu'il devint fol, il avoit de l'esprit.

LE COMTE.

De son Ephestion j'ai bien su davantage,  
Que l'on ne peut jamais avoir plus de courage ?  
Et cet Ephestion qui ne le quitte point,  
Est homme de mérite, & sage au dernier point.

AMINTE.

Je ne le sai que trop qu'il a bien du mérite.

FELTON.

Monsieur, il seroit tems de faire la visite  
Dont je vous ai parlé.

LE COMTE.

Je le veux, allons-y.

AMINTE.

O l'Epoux incivil autant que mal choisi !

LE COMTE.

Ma fille, je reviens sur mes pas, pour vous dire,  
Que le tems arrêté demain au soir expire :  
Votre Cousin Felton vous épouse demain ;  
Donnez-lui votte cœur en lui donnant la  
main,

Pour réparer par là la desobéissance,  
Qui vous a fait quasi perdre ma bienveillance.

AMINTE.

Mon Pere....

LE COMTE.

Je fais bien tout ce que vous direz ;  
Faites

DE MR. SCARRON, 393  
Faites ce que je veux, ou vous en pâtirez.  
Votre Mere vous gâte.

A M I N T E.

Et mon Pere me tue.  
Hélas ! de quels ennuis me vois-je combattuë !  
Et, pour me délivrer de ces fiers ennemis,  
Que les derniers efforts ne me sont-ils permis ?  
L'Amour, & le Devoir dans mon cœur se combattent,  
Leurs forces vont croissant, & les miennes s'abbattent ;  
C'est le succès douteux de ce trouble intestin,  
Qui doit finir leur guerre, & faire mon destin.  
Mon choix à l'un des deux peut donner la victoire ;  
Je le donne à l'Amour, si mon cœur j'en veux croire ;  
Je le donne au Devoir, si j'en croi ma Raison :  
Mais que dira mon cœur de cette trahison ?  
O Raison si souvent, mais en vain, invoquée,  
De vos sages conseils je me suis trop moquée,  
Pour avoir droit encor de vous en demander ;  
Et puis, suis je en état de m'en pouvoit aider ?  
Pleine comme je suis d'une flâme insensée,  
Qui de mon ame éprite a la vertu chassée,  
J'ai suivi, malgré vous, le conseil de mes yeux,  
Que je connois trop tard être pernicieux.  
Ils attirent sur moi d'un Pere la disgrâce ;  
Mais aussi de ce Pere ils tirent leur audace :  
Si ce Pere étoit juste, i's seroient innocens,  
Tels qu'ils furent toujours pendant mes jeunes ans.  
Dure & juste rigueur des loix que je m'impose,  
Epoux qui de mes maux ès l'effet & la cause,  
Pere qui veux forcer mon inclination,  
Et vous, aimable objet de mon affection,  
Que je n'ose nommer, ni regarder sans crime,

Enfin mes passions dont je suis la victime ,  
 Donnez-moi du relâche , ou faites-moi mourir :

Si sous votre pouvoir je n'avois qu'à souffrir,  
 Je souffrirois assez une flâme cruelle ;  
 Mais vous m'avez rendue , & folle & criminelle,  
 Mais je me voi par vous réduite à tel malheur,  
 Qu'il faut que ma vertu me quitte, ou mon bonheur.  
 Ma Mere vient ici : faut-il qu'on me surprenne  
 Dans le funeste état où m'a réduit ma peine !

## L A C O M T E S S E.

Quoi ! ma fille , toujours vous répandez des pleurs ?  
 Votre Pere pour nous a d'étranges rigueurs !  
 Mais j'en use bien mieux que vous , je lui fais tête ;  
 S'il gronde d'un côté , de l'autre je tempête.  
 Quand il me recherchoit , il cachoit son humeur,  
 Ce n'étoit que respect , ce n'étoit que douceur ;  
 Il me faisoit des Vers, me donnoit des Musiques,  
 Me régaloit souvent de presens magnifiques :  
 Qui l'auroit jamais cru qu'un feu si violent  
 Dût s'amortir sitôt, ou devenir si lent !  
 Le fourbe a bien changé de vie & de langage ,  
 Depuis le jour fatal de notre mariage :  
 Depuis qu'il se voit Maître absolu de mon bien,  
 Il fait tout à sa tête , & me compte pour rien :  
 Il veut que son Neveu vous épouse, un soudrille ....  
 Ma foi , je n'en veux point de ce Gendre inégal ;  
 Mais je veux bien choisir , puis qu'on choisit si mal :  
 Je

Je veux un grand Seigneur , un Duc & Pair, un Prince,

Ou quelque Gouverneur d'une riche Province.

On m'a parlé tantôt d'un Seigneur Transilvain,

Qui demeure ici près en attendant son train ;

Il est *incognito* depuis peu dans la Ville ;

Sa Nation , dit-on , est polie & civile :

Son Hôte accompagné d'un Truchement François,

M'a dit , que vous ayant vûe une seule fois

Il est épris pour vous d'une estime si grande,

Qu'au hazard d'un refus, il faut qu'il vous demande.

Celui qui m'a parlé de sa part aujourd'hui

M'a fait un grand récit de son bien & de lui :

S'il est tel qu'on le fait , je suis fort résolue

De choquer d'un Mari la puissance absolue ;

Il peut bien disposer de mon corps , de mes biens,

Mais non pas avancer à vos dépens les siens.

Je sai comme il m'en prend , à cause que ma Mere

N'osa pas s'opposer au vouloir de mon Pere,

Alors qu'en dépit d'elle au vôtre il me donna :

Quoi qu'il eût plus de bien que son Neveu n'en a,

Qu'il fût tout autre chose & d'une autre volée,

L'affaire toutefois fut faite à la volée,

Je fus mal mariée , il fut bien marié,

Et dans Londre mon Pere en fut fort décrié.

Sans doute la rumeur ne sera pas petite,

Que fera votre Pere après cette visite ?

Comme je le connois, il est assez brutal

Pour vouloir l'empêcher , ou la recevoir mal :

Il ne manquera pas d'en venir aux injures,

Comme il m'en dit souvent beaucoup & de bien dures ;

Mais, si de votre part vous m'aidez tant soit peu,

Je ferai bien du bruit, & vous verrez beau jeu.



Oui, je consentirai plutôt qu'on vous enleve,  
Que de souffrir jamais que votre Hymen s'a-  
cheve.

Enfin, encore un coup, si vous me secondez,  
Je vous rends leurs desseins rompus ou retardez.  
Ne pleurez donc plus tant, ma fille bien-aimée.  
Si votre Pere sort à l'heure accoutumée,  
Nous pourrons gouverner ce Seigneur à loisir:  
S'il est bien votre fait, je mourrai de plaisir.

A M I N T E.

Hélas! à quel espoir dois-je encore prétendre?  
Si ce n'est que la mort me vienne bientôt pren-  
dre?

D'une Mere imprudente, & d'un Pere obstiné,  
Que peut il m'arriver qu'un sort infortuné?

*Fin du premier Acte.*



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, ISABELLE.

BEATRIX.

Je ne le cèle point, je suis fort curieuse,  
Et principalement d'une affaire amoureuse.

ISABELLE.

J'ai donc bien, Beatrix, de quoi te contenter.

BEATRIX.

Et moi, j'ai grand dessein de vous bien écouter.

ISABELLE.

Mais pourquoi ce matin n'es-tu pas revenue ?

BEATRIX.

La Vieille malgré moi m'a long tems retenue,  
Elle s'est attifée, & m'a fait enrager,  
Par le recit fâcheux de certain Etranger,  
Qui devoit épouser sa fille, ce dit elle.  
Elle a pour votre Frere une haine mortelle,  
Et quoi qu'il se marie à sa Fille aujourd'hui,  
Elle jure tout net, qu'elle n'est pas pour lui.  
Sa Fille de sa part en est fort éplorée.

ISABELLE.

Elle aura beau pleurer, la chose est assurée.  
O Dieu ! si cet Hymen n'alloit pass'achever.  
Quel plus grand accident pourtoit-il m'arriver !

B E A T R I X.

L'accident seroit grand pour Monsieur votre  
Frere.

I S A B E L L E.

Cet accident seroit ma derniere misere :  
J'en mourrois, Beatrix.

B E A T R I X.

Je ne voi pas comment.

I S A B E L L E.

Tu le sauras bientôt , écoute seulement,  
J'aime , comme tu fais , de tout mon cœur  
Leandre,  
Le généreux Ami de ce fou d'Alexandre.

B E A T R I X.

Ce n'est pas mal aimer ! car il est fort bien fait.  
Mais est il riche assez pour être votre fait ?

I S A B E L L E.

Un Epoux l'est assez , quand il plait à sa Femme.  
Tu fais bien les soupçons que font naître en  
mon ame

Les devoirs assidus qu'à ma Cousine il rend ,  
Et tu fais bien aussi le plaisir qu'elle y prend ,  
Que sa mine lui plaît, que son esprit l'enchanté,  
Et s'il est son Amant , je la croi son Amante.  
Pour m'en bien éclaircir par ton invention ,  
Je me servis hier d'une assignation.

Au nom de ma Cousine, il vint sous ma fenêtré,  
Et là je découvris les secrets de ce traître ;

Et là contre-faisant le mieux que je pouvois,  
De ma Cousine Aminte & l'accent & la voix,  
J'appris de lui qu'il l'aime avecque violence ;

Qu'il n'est pas ce qu'on croit , mais d'une autre  
importance,

Employé dans la Guerre, à la Cour fort con-  
nu,

Riche de pensions , & de son revenu ;

Enfin, en qui je trouve un plus grand avanta-  
ge,

Que mon Frere n'en trouve avec son Mariage ;

Et.

Et que son Alexandre est un autre affronteur,  
 Qui sert dans ses desirs cet aimable imposteur.  
 O Dieu, qu'il est charmant en sa cajolerie !  
 Combien facilement il obtient quand il prie !  
 Me croyant ma Cousine il me dit des douceurs,  
 Capables de fléchir les plus rebelles cœurs.  
 Mais, tant plus ses discours me remplissoient de  
 flâme,

Tant plus la jalousie augmentoit dans mon ame:  
 Car enfin, ma Cousine est l'objet de ses vœux,  
 Elle a sans le savoir le seul bien que je veux ;  
 Mais, par cette faveur qu'il croit avoir reçue,  
 Sa passion bientôt d'Aminte sera sçue ;  
 A la première vue, il l'en entretiendra.  
 Sans doute, ce discours d'abord la surpren-  
 dra ;

Mais, comme elle l'adore, ou je suis bien trom-  
 pée,

De mon propre poignard je me serai frappée ;  
 Et l'assignation ne servira de rien,  
 Qu'à leur faire savoir leur Amour & le mien.

B E A T R I X.

Il faudroit découvrir à votre Oncle l'affaire:  
 Car, il peut arriver que sa fille....

I S A B E L L E.

Au contraire ;

Si je la découvrois, il sortiroit d'ici,  
 Et moins à lui, qu'à moi, je me nuirois ainsi.  
 Je lui ferai sentir que je la fai : je pense,  
 Puisqu'on a toujours peur alors que l'on of-  
 fense,

Qu'il me viendra prier de garder le secret.

B E A T R I X.

Il est trop plein d'esprit pour n'être pas se-  
 cret ;

Vous lui ferez bien voir, qu'aux desseins im-  
 possibles

Il n'arrive jamais que des succès nuisibles.

I S A B E L L E.

Il parlera souvent à moi ; je ne suis pas,  
 Grace à Dieu, sans beauté, sans esprit, sans  
 appas;

L'Amour souvent se glisse en une confiance,  
 Et c'est-là, Beatrix, toute mon espérance.

B E A T R I X.

Elle vous peut tromper.

I S A B E L L E.

Alors j'éclaterai,  
 Et de ma passion je me délivrerai.

## S C E N E II.

I S A B E L L E, B E A T R I X,  
 J O D E L E T.

I S A B E L L E.

J'Apperçoi la beauté qui m'a fait une playe.

B E A T R I X.

Ce fou vient droit à nous.

J O D E L E T.

En dépit que j'en aye,  
 Vous m'allez faire faire une infidélité,  
 Car, ma foi, vous sentez votre Divinité;  
 Et je fai des beautez par moi Divinisées,  
 Moins Divines que vous, & de moi moins  
 prisées.

\* \* \* \* \*



\*\*\*\*\*

COMEDIE.

---

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FANTASSIN, BEATRIX.

FANTASSIN.

**N**ous aurons de Cocus une fertile année,  
Puisque la mode vient de doubler l'Hy-  
menée.

Mais, pourquoi Dom Fernand a-t-il joint deux  
à deux,

Les Nièces de sa Femme, avecque ses Neveux;  
Pourquoi n'en faire pas du moins quatre Allian-  
ces?

BEATRIX.

Pour faire moins de part du gros de ses Finan-  
ces;

Et parce que sa femme ainsi l'a souhaité,  
Le Vieillard ponctuel a fait sa volonté.

FANTASSIN.

Et ces hardis Messieurs, sans connoître Mes-  
dames,

Sur

Sur la foi d'un Vieillard , les ont prises pour  
Femmes ?

Et Mesdames aussi , sans connoître Messieurs,  
En ont fait des Maris , ou plutôt des Sei-  
gneurs

Sans compter Dom Fernand , le plus fou de son  
âge,

On devroit avoir mis ces quatre fous en cage.

B E A T R I X.

Quand ton Maître saura qu'un autre lui ra-  
vit

La beauté qu'il aimoit, il en perdra l'esprit.

F A N T A S S I N.

L'étourdi qui l'épouse avant que la connoître,  
Perdra plutôt l'esprit , que ne fera mon Maî-  
tre.

B E A T R I X.

Voici nos Mariez se tenant par la main.

F A N T A S S I N.

Ils s'en repentiront peut-être dès demain,  
Ou dès demain plutôt se brouilleront ensemble.

## S C E N E II.

D O M F E R N A N D.

D. I. D. S.

D O M F E R N A N D.

**B**ENISSE l'Eternel le Nœud qui vous assemble!  
Si j'étois, mes Enfants, homme à faire un Ser-  
mon,

J'ai bien de la matière à le faire bien long.

Apprenez feu'ement d'un homme de mon âge,

Qui n'est pas peu savant en fait de Mariage,

Que tout homme d'honneur n'est pas le ma-  
riant

Dis.

Dispensé pour cela des Devoirs de Galant ;  
Et qu'on doit être après, comme avant l'Hy-  
menée,

Galant de la moitié que le Ciel a donnée.  
Là-dessus, mes Enfans, je prens congé de vous,  
D. I.

Et ne voulez-vous pas demeurer avec nous,  
Et souper ?

D. FERNAND.

Je serois un supernuméraire,  
Et ma présence, ici, n'est pas fort nécessaire..  
*Il sort.*

D. S.

Retenons-le, mon Frere.

D. I.

Il faut aller après ;  
Mais, je fai son humeur, il ne viendra jamais.  
*Ils sortent.*

## SCENE IIL

ISABELLE, LEONORE.

ISABELLE.

ENfin, ma chere Sœur, nous sommes en-  
chainées.

LEONORE.

Et bien vite ma sœur, & pour longues années.

ISABELLE.

Mais peut-être, ma sœur, encore ignorez-vous  
Ce que fait une fille en prenant un Epoux ;  
Et que se marier ce n'est guère moins faire,  
Que s'enterrer vivante en un Couvent austè-  
re.

On a des mois, des ans dans la Religion,  
Pour éprouver sa force & sa dévotion ;  
Et si l'austérité nous en paroît trop dure,

Si



Si nous nous ennuyons d'une étroite clôture,  
 On se peut repentir, comme l'on voit souvent,  
 Du trop hardi dessein de vivre en un Couvent.  
 Mais, quand on a lâché la parole fatale,  
 Cet *Oui*, dont dépend l'union conjugale,  
 Quand on est mariée un quart d'heure, un mo-  
 ment,  
 Jusqu'à tant qu'un Epoux soit dans le monu-  
 ment,  
 On vit sous des Tyrans que les loix autori-  
 sent,  
 Et qui non seulement nos actions maîtrisent,  
 Mais sur nos volontez étendant leur pouvoir,  
 Ils nous prêchent l'honneur, la vertu, le de-  
 voir ;  
 Et l'honneur, le devoir, & les vertus austè-  
 res,  
 Qui sont pour nous des loix, sont pour eux des  
 chimères.  
 Savoir dissimuler les défauts de leurs mœurs,  
 Sans murmure endurer leurs mauvaises hu-  
 meurs,  
 N'avoir point d'autre soin que celui de leur  
 plaire,  
 Et ne rien faire, enfin, que ce qu'ils laissent  
 faire,  
 Renoncer pour jamais aux innocens plaisirs,  
 Esclaves d'un Mari, n'avoir plus de desirs,  
 Passer toute la vie avecque ses Servantes,  
 Etre de ses Enfans, Nourrices, Gouvernantes,  
 Avoir pendant neuf mois à porter ces Enfans,  
 Toujours être en danger sous ces fardeaux pe-  
 sans ;  
 Pendant que les Maris ne songeant plus en elles  
 Passent les nuits au Bal, les jours dans les Ruel-  
 les ;  
 C'est être honnête Femme, & faire son devoir,  
 C'est ce que nous ordonne un absolu pouvoir,  
 C'est à quoi nous réduit la longue Tyrannie

De

DE MR. SCARRON. 405  
De ceux que nous nommons, & mon ame, &  
ma vie.

Il leur est tout permis, tout nous est défendu;  
Ils disposent sans nous d'un cœur qui nous est  
dû ;

Et quelq'nefois, ma Sœur, telle est leur impu-  
dence,

Que de leurs trahisons ils nous font confi-  
dence,

Et dans le même tems qu'ils nous manquent de  
foi,

Leur jalousie a droit de nous faire la Loi,  
De régler nos habits, notre train, nos visites,  
Enfin de nous traiter de folles interdites.

Si nous nous révoltons contre de tels Tyrans,  
Nos plus grands ennemis sont nos proches Pa-  
rens ;

Nous devenons l'horreur même de nos A-  
mie ;

On entretient de nous toutes les Compa-  
gnies ;

Aussi-bien que nos pleurs, nos desespoirs sont  
vains,

Nos desseins sans succès, sans vengeance nos  
mains ;

Le fer ou le poison nous menace à toute heure,  
Et l'on est en Enfer avant même qu'on meure.

Au lieu, ma chere Sœur, qu'aimant bien nos  
Epoux....

L E O N O R E.

Et qui les veut haïr, ma Sœur, si ce n'est  
vous ?

Bon Dieu ! le long Sermon, l'ennuyeux, le tra-  
gique !

Que vous le recitez d'un accent énergique !

S'il finissoit encor en promettant un jour  
Paix en ce Monde, & gloire en la Celeste  
Cour ;

C'est

C'est ainsi qu'on finit les autres, ce me semble:  
Mais le vôtre, ma Sœur... Ha! j'en pâlis, j'en  
tremble;

Est-il Corbeau, Chouette, ou pareil animal,  
De ceux dont la rencontre est l'augure d'un  
mal,

Qui soit d'un plus sinistre & malheureux présa-  
ge,

Que ce torrent enflé d'inutile langage ?

Avez-vous pension des Maris bienheureux,  
Pour appuyer ainsi leurs droi s trop rigoureux ?  
Et que vous ont tant fait les femmes malheu-  
reuses,

Pour les intimider d'infortunes affreuses ?

Sachez, ma sage Sœur, que la vôtre sera

Avecque son Epoux, telle qu'il la fera ;

S'il est doux, votre Sœur sera la douceur même;

Si rude, elle sera d'une rudesse extrême;

S'il pense m'accabler de ses conseils prudens,

Jamais jeune cheval qui prend le frein aux  
dens

Ne s'emporta plus loin en se dormant carrière,

Que fera votre Sœur, en plus d'une manière :

S'il est jaloux, pour moi, j'ai trop d'aversion

Pour cette malheureuse & triste passion,

Pour aller me secher aussi de jalousie ;

Mais de cent faux objets troublant sa fantaisie,

Je réduirai bientôt cet ombrageux Epoux

A briguer une place en l'Hôpital des Foux.

S'il veut m'accompagner en tous lieux comme  
une Ombre,

Scandalisant les gens d'une humeur triste &  
sombre,

Toutes & quantes fois qu'il m'accompagnera,

Je gage contre lui qu'il s'en repentira.

Enfin, ma sage Sœur, que vous dirai-je encore ?

Je le respecterai comme un Dieu, s'il m'adore,

J'aurai pour cet Epoux les tendres sentimens

Qui font tout le bonheur des fidelles-amans,

Et

Et ne comptant pour rien tout le reste du monde,

Nous coulerons nos jours dans une paix profonde.

Mais s'il pense m'ôter l'honête liberté  
 D'user de tous les droits dus à ma qualité,  
 De jouir des plaisirs des femmes de mon âge,  
 D'être lesté en habits autant qu'en équipage,  
 De recevoir chez moi tous les honnêtes gens,  
 Enfin de pouvoir tout hors d'avoir des galans;  
 S'il va desapprouver ces équitables clauses,  
 Et m'ose disputer la moindre de ces choses,  
 Lors j'aurai des Galans de toutes les façons,  
 Ma beauté jettera sur tous les hameçons,  
 Et sans cesse entassant franchise sur franchise,  
 Je ne respecterai ni la Cour ni l'Eglise,  
 Je ne mepriserai Campagnards ni Bourgeois,  
 Enfin je me ferai coquette, en bon François.  
 Toutes mes actions ne seront qu'artifice,  
 Pour un Amant qui veut qu'on rêve & qu'on languisse,

J'aurai de cette douce & rêveuse langueur,  
 Si propre, à ce qu'on dit, à conserver un cœur:  
 Avec les sérieux, je serai sérieuse:

Avec les emportez, plus qu'eux impétueuse:  
 Et mauvaise plaisante & guoguenarde aussi,  
 Quand j'aurai des Galans à qui l'on plaît ainsi.  
 Enfin de chacun d'eux observant la portée,  
 Je me transformerai plus souvent qu'un Protée,  
 Dans ces lieux où parfois je verrai tous ces foux,  
 Les uns comme captifs pleurant à mes genoux;  
 Les autres éloignez, de mourantes œillades  
 M'expliquant les douleurs de leurs ames malades;

Les autres plus hardis à découvrir leurs maux,  
 Me parlant à l'oreille, aux yeux de leurs Rivaux;

Un regard, un souris, un mot, des complaisances,

Des affectations, de fausses confidences,  
 Me tireront d'affaire, & chacun abusé,  
 Se mettra dans l'esprit d'être favorisé.  
 Enfin le procédé que votre Sœur doit suivre,  
 Dépendra d'un Mari qui fait bien, ou mal vi-  
 vre:

Et je vous le répète encore, elle fera  
 Avecque son Epoux, telle qu'il la fera.

ISABELLE.

Et pour moi, je suivrai quelque loi que m'im-  
 pose,  
 Même un Mari jaloux.

LEONORE.

Et moi point autre chose.



\*\*\*\*\*.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

HYPOLITE, FANTASSIN.

HYPOLITE, *sans Pourpoint,  
une Casaque sur le dos.*

**H**A! ne me parle plus de l'ingrate Isabelle,

Ne me reproche plus ce que j'ai fait pour elle :

C'est publier ma honte, & faire voir au jour

Et mon peu de mérite & mon aveugle amour.

Que ce vain attirail de ma galanterie,

D'une brûlante flamme éprouve la furie;

Plumes, écharpe, habits, devises, & galans,

Témoignages honteux de mes soins violens,

Le sont encore plus de ma raison perduë :

Ote-les; ces objets me font mal à la vuë.

FANTASSIN.

Après avoir couru la bague à tout venant,

Après avoir été contre tous soutenant,

Vous devriez soutenir votre esprit qui chancelle,

Et même en éloigner la divine Isabelle.

Vous avez aujourd'hui remporté tout l'honneur

De la galanterie, & d'adresse & de cœur;

Six fois par vous la bague & courue & gagnée,

Vous doit faire benir mille fois la journée :

Et cependant, après avoir si bien couru,

Sans déclarer le mal dont vous êtes féru,

Vous passez à l'instant de la bague couruë,

A courir au galop Naples de ruë en ruë :

De Naples vous poussez un cheval jusqu'ici,

Sans songer si je puis à pied courir aussi.

S

Je

ACTE COMEDIES

Je veux bien demeurer laquais toute ma vie,  
Mais d'être Lévrier je n'eus jamais envie.

HYPOLITE.

Ha ! Fantassin , je suis enragé.

FANTASSIN.

Je le voi.

HYPOLITE.

Il n'est pas dans le monde un moins heureux  
que moi.

FANTASSIN.

Ni plus fou.

HYPOLITE.

Si jamais je vais voir Isabelle,  
Isabelle insensible, Isabelle cruelle;  
Si jamais tu m'entends d'Isabelle parler,  
Si tu me vois du feu d'Isabelle brûler,  
Que je puisse être infame, autant qu'elle est  
ingrate.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

\*\*\*.\*\*\*.

\*\*\*.

**L**es Cocus donneront cette année abondamment, puisque les Mariages se font deux à deux.

\*\*\*.

Puisque ma Maitresse s'est mariée, ton Maître perdra l'esprit.

\*\*\*.

Celui qui épouse ta Maitresse, le perdra plutôt que lui.

\*\*\*.

Le mauvais plaisant a bien-tôt trouvé sa pointe.

\*\*\*.

Je suis homme de bien, & ne suis point un Faiseur de pointes.

Est-

\* \* \*

Est-ce un grand peché qu'une pointe ?

\* \* \*

Et dont on ne devrait jamais donner abso-  
lution.

\* \* \*

On ne parle que pour se faire entendre, &  
les esprits pointus ne s'entendent pas souvent  
eux-mêmes.

\* \* \*

C'est peut-être par cette raison-là, que le  
plus souvent je ne t'entens point.

\* \* \*

Tu n'entens bien que ceux qui te donnent.

\* \* \*

N'est-ce pas là une pointe, double Fripon ?

\* \* \*

Non, ma chere, c'est une verité. Je te dis  
encore un coup que je ne suis point Faiseur de  
pointes, & je fers un Maître qui les hait si  
fort, qu'il donna une fois un soufflet au meil-  
leur de ses amis, parce qu'après cent pointes,  
toutes plus mauvaises les unes que les autres,  
il en fit encore une, quoi que mon Maître  
l'eût conjuré de n'en plus faire.

\* \* \*

Ta Maitresse s'est donc mariée sans nous en  
rien dire, & pour long-temps ?

\* \* \*

Mais comment ce double Mariage s'est-il  
fait si vite ? & comment les Mariez & les  
Mariées peuvent-ils être Neveux & Nieces  
du vieil Fernand ?

\* \* \*

Je vai te l'apprendre en peu de paroles,  
pourvu que tu ne m'interrompes point de tes  
méchantes facéties.

\* \* \*

Et toi, ne fais point de digressions, s'entend  
si tu peux: car tu n'es pas maitre de ta langue.



412 COMEDIES DE Mr. SCARRON.

Dom Fernand avoit deux Neveux fort pauvres, & sa Femme deux Nieces. Il veut que le bien qu'il a acquis avec sa Femme, retourné à ses heritiers, aussi bien qu'aux siens. Il n'a point trouvé de meilleur expedient pour cela, que de les marier tous quatre ensemble. Il a fait revenir ses Neveux de l'Armée, & leur a fait épouser les Nieces de sa Femme, qu'il n'aime pas moins que ses Neveux.

\* \* \*

Voici nos Mariez qui se tiennent par la main, en signe de Paix.

\* \* \*

Ou plutôt en signe de Guerre.

\* \* \*

Autre pointe.

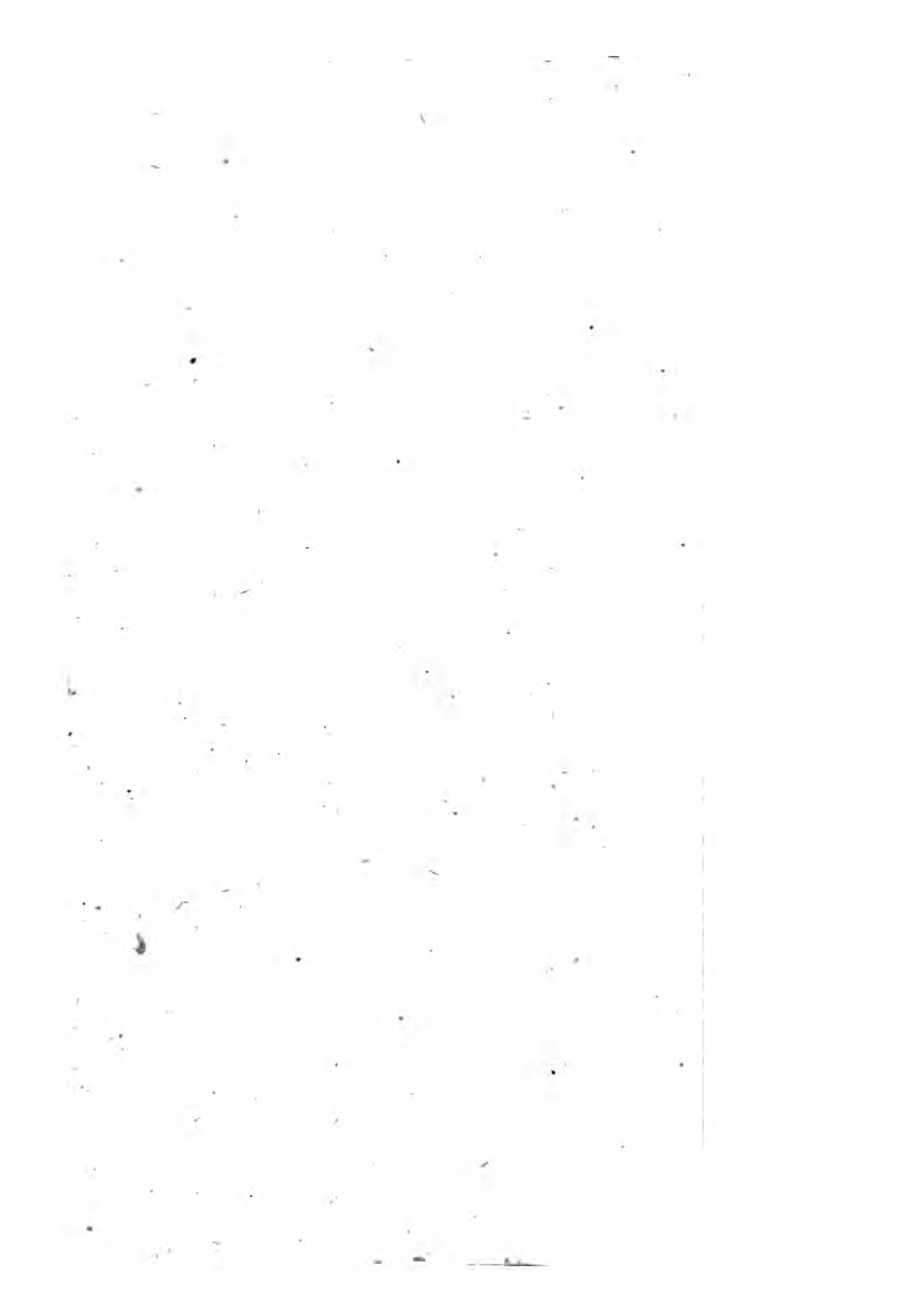
\* \* \*

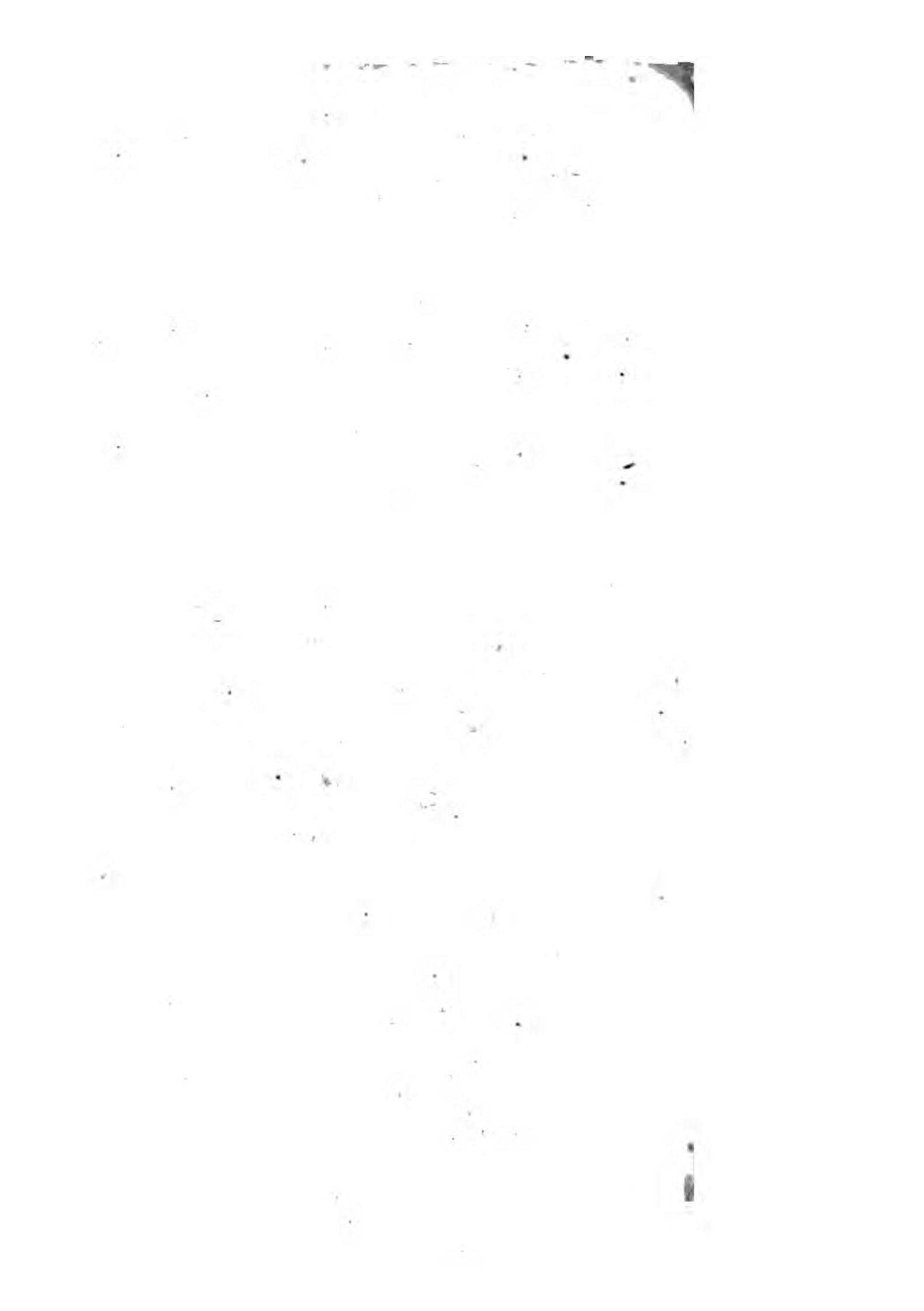
Sur mon honneur, je te donnerois un soufflet, s'ils n'étoient point si près de nous.

\* \* \* \* \*

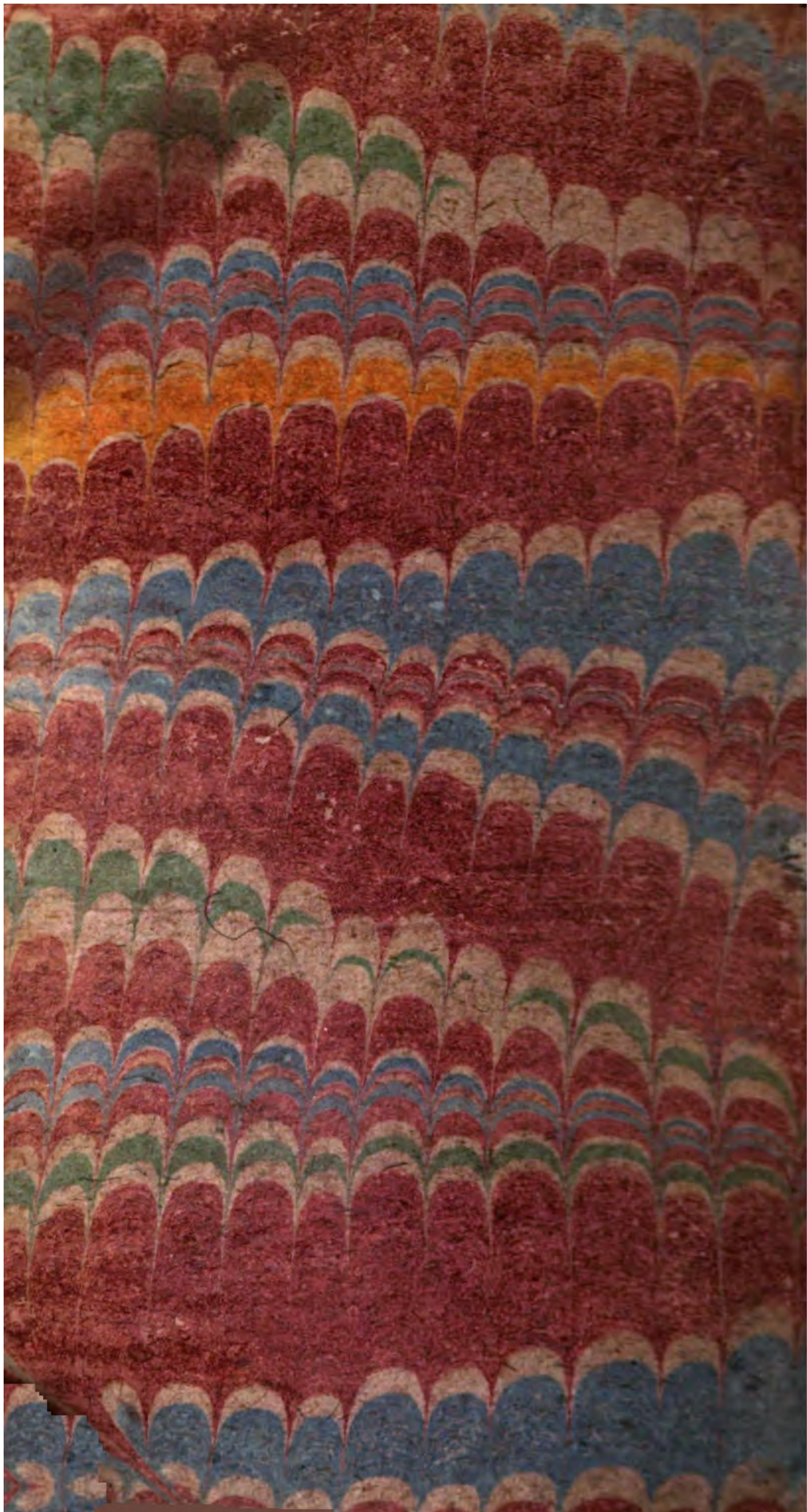
F I N.











UNS 158. c. 29



